

LE DEVOIR

Directeur-Gérant : Georges PELLETIER

FAIS CE QUE DOIS

Rédacteur en chef : Omer HEROUX

CANADA	\$ 6.00
(Sauf Montréal et banlieue)	
E.-Unis et Empire britannique	8.00
UNION POSTALE	10.00
EDITION HEBDOMADAIRE	
CANADA	2.00
E.-UNIS et UNION POSTALE	3.00

Logique — ou illogisme — d'une presse

Elle se dit anticommuniste et fait le jeu de Moscou

La grande presse de langue anglaise, soit d'Amérique, soit d'Europe, soit, depuis le début des événements d'Espagne, une orientation difficilement intelligible et, dans l'ensemble, illogique.

On comprend que tous les groupes radicaux, ou socialistes, ou entachés de communisme, sympathisant avec les gouvernements divers de Madrid, de Valence et de Barcelone. Ceux-ci sont ultra-radicaux, voire socialistes avancés, quand ils ne sont pas en majorité formés de communistes, d'anarchistes même.

Mais que la grande presse soit du côté des Rouges, cela est illogique. Que dénonce-t-elle le plus, au Canada comme aux Etats-Unis et en Grande-Bretagne? Le communisme. Car cette grande presse est au fond conservatrice presque en bloc. En tout cas, elle est immanquablement capitaliste. Prenez le *Star*, la *Gazette*, à Montréal, le *Star*, le *Globe & Mail*, à Toronto, le *Times*, à New-York, la *Tribune*, à Chicago, presque toute la presse quotidienne américaine; prenez le *Times*, le *Mail*, l'*Express* de Londres, la plupart des journaux à grand tirage du Royaume-Uni, sauf le *Daily Herald* — ancien organe travailliste, à tendances socialistes. Ce sont tous des organes capitalistes. Ils se disent, ils se croient même d'idées libérales, — en ce sens que chez eux l'erreur a droit à tout autant de place que la vérité, qu'ils pratiquent ce qu'ils appellent "la liberté absolue de la presse"; mais au fond, que le capitalisme soit attaqué et ils se portent d'un commun accord à sa défense. En quoi ces libéraux sont foncièrement conservateurs. Cela s'explique: ils sont la chose de possédants riches, désireux de garder ce qu'ils ont, de l'accroître même, au risque de se heurter parfois au fisc et au percepteur de l'impôt sur le revenu, de d'aucuns ne se font guère faute de tâcher de dépister. Veulent-ils savoir ce qui se passera, ces entrepreneurs en nouvelles et en gazettes, s'ils publieraient leurs journaux en Espagne? Qu'ils regardent vers Madrid et Barcelone. Combien rest-t-il de journaux qui aient cette liberté de tout dire, de tout imprimer, que la presse anglo-américaine réclame et pratique au Canada, aux Etats-Unis, dans le Royaume-Uni? A Madrid, à Valence, à Barcelone, il n'existe plus que des journaux n'imprimant que ce que le gouvernement socialiste, ou anarcho-communiste, veut que le public lise. Combien de journalistes conservateurs et même libéraux, mais libres d'attaches gouvernementales, vivent encore en liberté, en Espagne Rouge? Pas un. Ou ils ont été assassinés, ou ils sont en prison, ou ils ont dû passer la frontière pour éviter la mort violente. Leurs journaux, que sont-ils devenus? Ils sont disparus, après le pillage, la mise à feu et à sac des ateliers, ou le gouvernement rouge les a confisqués à son profit.

La presse libérale canadienne, américaine ou anglaise, note la diminution du nombre de journaux en Allemagne; elle blâme la censure sévère, l'étatisation, si l'on peut dire, de la presse en Italie. Mais puisque cela est si mal, voire condamnable de la part de Berlin et de Rome, en quoi cela peut-il être bien et mieux de la part de Madrid, de Valence, de Barcelone, — pour ne pas parler de Moscou? L'on nous dit que les Rouges luttent pour la liberté contre la tyrannie, pour la vérité contre la dictature. Or leurs gouvernements se livrent aux pires excès de la dictature. Et toute une presse libérale, d'ici et d'ailleurs, les approuve, les louange, les défend, les aide même de sa plus large publicité, alors que, là-bas, le même type de presse est non, étranglé aux mains des Rouges. Logique? Bon sens? Non pas. Illogisme, déraison. Si les propriétaires anglosaxons de ces feuilles étaient à Madrid, à Valence, à Barcelone, ils n'y pourraient avoir la liberté qu'ils préconisent

et pratiquent. Ils n'y pourraient garder leurs journaux qu'en publiant des feuilles obéissant aux exigences publicitaires de la plus rigoureuse censure; pis encore, le gouvernement leur aurait confisqué leur fortune, leurs ouvriers leur auraient pris leurs ateliers, eux-mêmes vivaient sous le coup de menaces constantes de mort, puisqu'ils sont de la classe honnie, exécrée, dans toute l'Espagne Rouge, la classe des capitalistes.

De l'autre côté, certes, le gouvernement provisoire est sévère; il a sa censure et l'exerce; il restreint la liberté des gens; néanmoins, il les protège contre le vol, le pillage, l'incendie, la tuerie. Il y a là l'ordre et le travail. La bataille livrée et gagnée, le territoire occupé se réorganise, reprend la vie normale. Ains et de Bilbao et de la Biscaye, depuis l'abandon de la ville et de la province par les Rouges. Et Franco, ces jours derniers, au témoignage du *New York Times*, ne disait-il pas aux correspondants de presse étrangers: "Allez au front et voyez par vous-mêmes... Vous avez toute liberté d'aller où vous voulez, nous ne vous demandons que de dire la vérité. Vous trouverez partout l'ordre et la vie dans des conditions aussi normales qu'il se peut en temps de guerre" (dépêche de William Carney, de Salamague, au *Times*, du 15 juillet). Et pendant ce temps les Rouges fermaient le front aux journalistes (dépêche de Herbert Matthews, de Madrid, le même jour).

"Mais le régime Franco, c'est le fascisme", dit la presse anglo-américaine. Le fascisme? Et quand ce serait cela même? Que préféreraient les grands entrepreneurs en journaux anglo-saxons? Le libéralisme du prétendu régime de Madrid, de Valence, de Barcelone, où le fait d'avoir de l'argent, une maison, une usine, des vêtements propres, de porter chapeau et complet plutôt que salopettes et casquette, désigne à la déposition par l'Etat, à la vindicte de bandes anarchistes; ou le fascisme de Salamague, de Burgos, de Bilbao, où le citoyen voit sa liberté comprimée, certes, par un gouvernement militaire — quel gouvernement militaire, à commencer par l'anglais et l'américain eux-mêmes n'est rigoureux en temps de guerre? — mais où le droit civil, la propriété, le respect de la vie, un ordre sévère régnent, où les usines reprennent leurs opérations normales, où le commerce, l'industrie se rétablissent, assurés de la protection de la police, qui réprime le crime, le vol et l'anarchie pour instaurer l'autorité et la discipline? En bref, l'ordre, même avec des restrictions à la liberté, ne vaut-il pas mieux que le désordre sans la liberté, ou même la liberté dans le désordre, comme parmi tant de démocraties? Tout est là...

Une presse, surtout capitaliste, surtout libérale, devrait savoir opter, ne pas desservir du moins, par ses informations et ses commentaires tendancieux, la cause de l'ordre contre le désordre, ne pas appuyer là-bas l'anarchie et le communisme qu'elle prétend combattre et qu'elle dénonce ici et dans le Royaume-Uni. Car enfin, le régime Franco, s'il n'est pas capitaliste, respecte les droits légitimes de la propriété individuelle et livre un combat à mort au socialisme, au communisme de Moscou, qui a déchaîné l'anarchie en Espagne pour réussir à s'en faire une base d'opérations contre la France, dont Moscou ambitionne la conquête, de toutes façons, fallût-il pour cela recommencer les crimes et les atrocités des sans-culottes et de la Terreur. C'est au fond la cause soviétique, l'intérêt de Moscou que sert, de façon inconsciente sans doute, une prétendue presse bourgeoise, conservatrice de fait, même si elle est d'idéologie libérale.

La logique dans les idées et dans la conduite serait-elle impossible à la presse de langue anglaise la plus répandue? A la lire, c'est à le croire.

Georges PELLETIER

sults et fréquents qui leur permettraient de se tenir mutuellement au courant de leur vie et de leurs efforts. Plusieurs journées de voyage sont en effet nécessaires pour relier entre eux les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, le groupe louisianais, les Canadiens français des provinces de l'Ouest.

Les Franco-Ontariens et les Acadiens, les plus favorisés, ne sont-ils pas séparés eux-mêmes, en dépit d'un voisinage relatif, de plusieurs centaines de kilomètres de la province-mère de Québec?

Désireux de resserrer plus étroitement les liens existant entre ces différents groupes français, le journal le *Devoir*, vient, ainsi que l'écrit son rédacteur en chef, de procéder à la réalisation d'un rêve déjà ancien en publiant un hebdomadaire destiné à multiplier entre eux les occasions de contact. Pour ce faire, le grand journal montréalais n'a pas eu à créer un nouvel organe (on sait ce que représente aujourd'hui le lancement d'un journal). Celui-ci existe.

Chaque feuille du Nationaliste et le *Devoir* recueille à l'usage de ses lecteurs le principal des informations parues dans le *Devoir* quotidien. Il aura suffi à l'hebdomadaire de se développer en faisant à tout ce qui intéresse les groupements minoritaires une part plus grande pour en faire un organe idéal de liaison.

Dorénavant, ceux qui front le Nationaliste et le *Devoir*, qu'ils soient de l'Alberta, de la Nouvelle-Angleterre, du Manitoba ou des Provinces Maritimes, sauront l'essentiel de la vie des autres groupes. Les relations intellectuelles deviendront plus fréquentes; les échanges de vues seront facilités. Des frères de race qui s'ignoraient presque apprendront à se mieux connaître.

Souhaitons longue vie et prospérité à la nouvelle entreprise du *Devoir* et félicitons notre confrère d'en avoir pris l'initiative.

D'autre part, nous recevons de France, presque à la même heure, deux témoignages très intéressants. L'un de nos confrères français, qui s'intéresse depuis très longtemps aux choses du Canada, nous adresse ses félicitations à l'occasion de la mise en train de l'hebdomadaire, tandis qu'un médecin de Paris nous envoie son abonnement.

L'occasion n'est pas mauvaise de rappeler que l'hebdomadaire se servira point qu'il ne pense à nous sur les autres les groupes français d'Amérique, qu'il sera en plus fort utile pour documenter sur l'ensemble du mouvement français en Amérique les gens du dehors.

Il y a là pour ceux qui veulent faire de la propagande à l'étranger un intéressant filon à exploiter.

Croquemitaine

Le *Herald* d'hier mettait en vedette la déclaration de M. Duplessis attestant que la minorité anglaise ne serait point molestée dans Québec. Le premier ministre a probablement rencontré parmi les Anglais des gens nerveux (Mussolini disait, il n'y a pas très longtemps, que le tort des Anglais est d'être nerveux) qui éprouvaient le besoin d'être rassurés sur les intentions de la majorité. Il n'a pas voulu leur refuser ce réconfort.

En fait, si nos concitoyens de langue anglaise suivaient avec quelque attention ce qui se passe dans le monde canadien-français, ils sauraient que les plus ardents partisans de ce que l'on appelle la politique pro-canadienne-française ne manquent jamais de dire et de répéter qu'ils n'entendent d'aucune façon gêner la minorité dans le juste exercice de ses droits.

En fait, si quelqu'un pouvait se plaindre dans Québec de n'avoir pas ce qui lui appartient, ce serait la majorité française, et non point la minorité anglaise.

Serait-il même question de politique pro-canadienne-française s'il n'existait un tel déséquilibre entre la force numérique de la majorité et sa situation économique?

Et qui a jamais parlé d'enlever à la minorité l'un quelconque de ses droits?

M. Duplessis sait cela aussi bien que personne; mais il n'a pas eu la dureté de refuser une parole rassurante à ceux qui pouvaient effrayer le ministre Croquemitaine issu de leur imagination et de leur singulière ignorance du milieu où ils vivent.

L'Allemagne et l'Italie exigent que la belligérance de l'Espagne blanche soit reconnue

L'ambassadeur allemand, von Ribbentrop, dit que, n'était la Russie soviétique, il n'y aurait pas de guerre en Espagne à l'heure actuelle — Insulte à l'Espagne blanche — L'Italie et l'Allemagne ne consentent à la non-intervention que si l'Espagne blanche est reconnue comme belligérante

Londres, 31 (S. P. C.). — Au cours d'une séance que le sous-comité des 27 pays non interventionnistes a tenue il y a plusieurs heures, l'Italie, l'Allemagne et l'Union soviétique ont formulé des objections contre le plan britannique pour la renouation du régime de non-intervention en Espagne. Et l'ambassadeur de l'Allemagne à Londres, M. Joachim von Ribbentrop, a lancé des accusations contre l'Union soviétique. Il a notamment fait remarquer que n'était l'Union soviétique, il n'y aurait pas de guerre en Espagne aujourd'hui. Il a de plus accusé l'Union soviétique de compromettre le plan britannique en refusant de reconnaître la belligérance de l'Espagne blanche avant qu'ait eu lieu l'exclusion des combattants étrangers. D'autre part, M. von Ribbentrop a exposé la position que l'Allemagne a prise en matière de non-intervention et il a parlé du généralissime Franco, que ce qui est de la position de l'Allemagne, il a dit notamment: "Je crois qu'il faut se dire une fois pour toutes que toutes les mesures de non-intervention de ce comité, qui concernent le territoire espagnol ou exigent la coopération des camps de l'Espagne dépendront de la reconnaissance de droits de belligérance par les Etats membres."

Il a dit que la reconnaissance de droits de belligérance devrait avoir lieu dès qu'aurait commencé l'exclusion des combattants étrangers (le porte-parole de l'Italie a lui aussi, exprimé cette opinion). M. von Ribbentrop a déclaré que l'Allemagne,

devant l'espèce de sommation que comportait l'attitude que l'Union soviétique a prise en exigeant qu'on termine l'exclusion des combattants étrangers avant de reconnaître des droits de belligérance, se réserve une entière liberté d'action quant à la situation en Espagne.

Au sujet du généralissime Franco, l'ambassadeur du Reich a dit ceci: "Il est le libérateur de l'Espagne. Le comité pourrait s'attirer "une autre surprise" en persistant à la considérer comme suspect. On n'a pas assez tenu compte de la véritable situation du généralissime. Qu'avons-nous désiré lui proposer? Nous voulons envoyer des commissions dans ses ports, afin de contrôler le ravitaillement de ses troupes. Nous voulons envoyer des commissions soustraire à son autorité tous les combattants étrangers. Croyez-vous vraiment que ce fier Espagnol, qui combat pour le bien de son peuple, tolérerait cela si on ne lui accordait même pas le droit élémentaire de se faire reconnaître l'autorité et le pouvoir du belligérant? Ne commettons pas cette erreur. L'Allemagne est convaincue que le généralissime Franco n'acceptera jamais le système de contrôle de la formule britannique de la Grande-Bretagne s'il n'est pas reconnu comme belligérant."

M. von Ribbentrop a affirmé que les modifications "arbitraires" apportées à l'ordre à suivre dans la discussion des points litigieux montrent que la plupart des mem-

bres du comité n'ont jamais été tout à fait disposés à reconnaître la belligérance des deux camps aux prises en Espagne. Il a rappelé que l'Union soviétique a accepté le plan britannique comme base de discussion, le 16, et que ce fait ajoute aux torts des Soviets.

L'ambassadeur des Soviets, Ivan Maïsky, a fait une réponse qu'on peut résumer ainsi: La non-intervention peut exister et fonctionner sans qu'on reconnaisse la belligérance des deux camps. Mais pour cela, il est évidemment indispensable que les gouvernements non interventionnistes aient vraiment de la bonne volonté.

L'Allemagne et l'Italie ont soulevé la question de la belligérance pour masquer leur opposition à l'évacuation des combattants étrangers. Par sa réponse, l'Allemagne permet de penser qu'elle cherche à raffermir le généralissime Franco en lui reconnaissant la belligérance et à renvoyer aux calendes grecques l'exclusion des étrangers. Nous sommes justifiés de dire que le véritable danger, pour ce qui est de la non-intervention, vient non pas de l'Union soviétique, qui s'oppose à la reconnaissance de droits de belligérance, mais du Reich et de l'Italie, qui s'opposent vigoureusement à l'exclusion des étrangers combattant en Espagne. Si la non-intervention s'écroule, ce sera la faute de ces deux pays, non du nôtre, car à tous les moments dif-

(suite à la page 3)

L'actualité

La quatrième regare en Mauricie

Il fait chaud... et ce n'est pas une nouvelle, comme dirait le Boisé de Jean Labrye. Mais ce qui rend la température encore plus collante, c'est d'entendre mes amis revenir de vacances me parler de plages soignées, de bains au clair de lune, de bois frais et de couchers de soleil alanguis.

On parle de vacances alors que tant de pauvres hères comme moi suent à grosses gouttes devant une dactylographe sans inspiration.

Ces vacances tant désirées et désirables, combien de cauchemars, d'insomnies, ne donnent-elles pas à ceux qui sont toujours friands de nouveau, de something différent. Et, pourtant, quand on a l'avantage de vivre dans un pays particulièrement gâté par la nature, il semble que le problème des vacances devrât être facilement résolu.

Pourquoi se mettre martel en tête pour chercher un endroit de villégiature exotique, quand on a, tout près de soi, des sites merveilleux qu'on ignore délibérément?

Ainsi, combien des nôtres connaissent parfaitement l'Europe et les Etats-Unis, et qui n'ont jamais songé à visiter nos Rocheuses, nos provinces maritimes, — et même l'étonnant Québec?

Certains se font un point d'honneur d'aller s'enquêter, chaque année, sur des plages américaines en vogue, à regarder des bod brlés décorés de costumes primitifs, alors qu'ils referaient bien mieux leurs forces s'ils allaient se reposer en Gaspésie, au Saguenay ou en Mauricie.

des beautés naturelles que nous méconnaissons avec une opiniâtreté digne d'une meilleure cause?

Je recois, à l'instant même, une publication qui illustre bien le charme que dégage le Canada français ou l'Américain. Cette publication, qui s'intitule *Voyageur's Trail*, est distribuée par le Bureau Provincial du Tourisme. Cette petite revue, rédigée en anglais et à l'intention des touristes d'outre-frontière, est, à mon sens, ce qu'on a fait de mieux, chez nous, pour attirer le tourisme. Consacrée uniquement à la prochaine course en canots sur le Saint-Maurice, *Voyageur's Trail* se distingue de toutes les publications du genre, en ce qu'elle est rédigée presque entièrement par des touristes américains qui racontent leurs impressions sur la Mauricie. Et c'est ce qui fait sa valeur rare. Il est, en effet, plutôt facile pour nous de vanter notre petit pays, et tous les éloges que nous en pourrions faire à l'extérieur, auront toujours l'air d'un boniment obligato, d'une appréciation intéressée. Mais, lorsque ce sont des étrangers qui détaillent les charmes de notre province, l'éloge est doublement précieux.

Je voudrais citer en entier chacun des articles de *Voyageur's Trail*, mais les exigences de la mise en page me forcent à me limiter à un extrait.

M. Irving Clarke, qui a évidemment vu la Mauricie avec des yeux de poète, écrit dans *Voyageur's Trail*: "Il y a deux sortes de beaux spectacles naturels, comme il y a deux sortes de beaux tableaux — ceux que vous aimeriez avoir comme décor perpétuel et ceux que vous ne pourriez admirer une seconde fois avec la même émotion. Il y a, dans la nature, certains sites que vous êtes contents d'avoir vu et qui vous ont inspirés, que vous porterez à vos amis, mais que vous ne serez jamais tentés de revoir. Il en est ainsi, par exemple (je résume) des chutes Niagara, d'Amechemeca, de Popocatepetl et d'Istacchabaut."

"Mais il y a un autre type de beauté scénique, moins rare, peut-être, moins sublime, mais plus confortable et plus compatible avec l'instabilité du tempérament de l'homme. C'est la beauté des petits lacs perdus dans les bois, des petites rivières vives, des montagnes qu'on peut escalader. C'est cette sorte de beauté qui seule peut nous satisfaire entièrement et nous donner l'espoir de goûter de nouveau,

saison après saison, à son charme discret. C'est dans ces paysages que l'on voudrait vivre toujours.

"J'ai trouvé cette beauté-là dans une vallée merveilleuse où il y a une rivière, tantôt large, tantôt étroite, riche de rapides et de chutes. Une vallée dont les forêts sont sans limites, dont les montagnes et le ciel se confondent dans un tableau possible qu'on pourrait intituler: *Bienvenue*. Il y a des bois, des montagnes, des lacs, des ruisseaux, des beaux ciels dans la plupart des pays, mais cette rivière, dont je parle, ces montagnes, ces bois, ce ciel sont différents de tout ce que j'ai vu. Pourquoi? C'est que non seulement les bois soufflent de bienvenue, avec chaque souffle de la brise, c'est que non seulement la rivière vous murmure ce mot si accueillant, mais que le peuple qui vit dans la vallée vous le répète avec ses yeux, vous le répète dans la façon dont il vous serre la main, et le sens que ce ne sont pas seulement des gestes, mais l'expression de coeurs sincères.

"Cette vallée unique, c'est la Vallée du Saint-Maurice, dans la province de Québec."

Et, il faudrait citer encore les vers libres, pleins de souffle et d'originalité, de M. Duncan MacD. Little, l'aperçu historique de M. Gordon Roberts et l'exquis pastel littéraire de Mme Sarah Larkin que la Mauricie peut bien, à plusieurs titres, réclamer comme l'un de ses bardes les plus enthousiastes.

Nous laisserons-nous ainsi "faire la barbe" par les Américains et ne profiterons-nous pas, nous aussi, de la gracieuse invitation que nous fait le Syndicat d'Initiative de la Mauricie d'assister à la quatrième regate en canots sur le Saint-Maurice?

Lucien DESBIENS

Bloc-notes

Notre hebdomadaire

Paris-Canada du 18 juillet, sous le titre *Pour l'union des groupes français d'Amérique*, nous apporte cette note fort aimable:

L'immenité des distances qui séparent les différents groupes français éparés dans toute l'Amérique du Nord ne leur permet pas d'avoir entre eux des rapports

Le carnet du grincheux

Le Canada doit se tromper au sujet de l'assemblée du 17 août au Stade. C'est M. Bouchard qui veut la tenir, car lui aussi il a un glorieux anniversaire à célébrer: la grande assemblée de l'Arenal.

Le premier ministre de la Nouvelle-Zélande déclare qu'en cas de guerre les Dominions feraient exactement ce qu'ils ont fait en 1914. Cet homme politique s'appelle Savage. Du savaige il n'a pas seulement le nom, mais aussi la franchise brutale. M. King est plus... diplomate.

Extrait du Canada de vendredi matin: On croit que MM. Rochefort et Drouin n'y participent vraiment à l'Assemblée Gouin que pour s'attacher à M. Duplessis auquel on a parfaitement droit de s'attaquer sans nécessairement parler de politique. Parler de M. Duplessis sans parler de politique... mais on a l'impression que le Canada ne fait pas autre chose cha-

Portraits politiques

M. E.-C. St-Père

Par Léopold RICHER

Eddy St-Père — comme l'appellent familièrement ses collègues — a un chef digne du bronze: large front fuyant, entièrement découvert, cheveux rares et blancs qui font couronne, sourcils épais, bien arqués, nez des yeux noirs et vifs, teint basané, sur imposant aux ailes saillantes, joues lisses, bouche bien fendue, lèvres étroites, menton avancé qui pose au défi. La tête remue sans cesse, de gauche à droite, de droite à gauche, de haut en bas, de bas en haut. Il ne s'agit pas d'une nervosité, mais d'une mobilité déconcertante. Le visage est outreannement expressif, avec des sourires qui sillonnent les joues de plus tassés, des lignes formidables qui absorbent la figure entière, des colères qui se massent sur le front et dans les yeux. A ses mauvaises heures, Eddy St-Père est la vivante image d'une tempête sous un ciel bleu.

Il est (dép) l'un des doyens de la députation de langue française. Il siège aux Communes depuis 1921. Ses électeurs d'Hochelega l'ont choisi à perpétuité comme leur député à Ottawa. Il a converti sa circonscription électorale en château-fort. Il y remporte des majorités écrasantes qui ne tombent jamais au-dessous de 10,000 voix. Il y règne en maître. Il y commande l'opinion. Passé de la rédaction de la page sportive d'un journal à la politique, il est resté fortement attaché à son métier de journaliste. Il s'intéresse au monde des journaux tout autant qu'au monde du sport. Le journalisme est pour lui l'école par excellence de formation. Il met du zèle dans ses appréciations des confrères qui partageaient avec lui la tâche de publier un journal. Il a consacré de ces années de labeur un souvenir attendri, amusé, agréablement innombrables anecdotes. Mais le sport, sous toutes ses formes, lui est aussi cher que le journalisme; et la politique lui tient autant à coeur que le sport.

Depuis si longtemps qu'il fait de la politique, il est resté incroyablement attaché à la foi libérale. Il manifeste de temps à autre, en conversation, des velléités d'indépendance. Il a parfois des mouvements de mauvaise humeur à l'endroit des chefs, des condamnations même assez fortes de certaines de leurs actions, plus exactement de leur inaction. Tout cela, il va sans dire, se passe in camera, dans le petit cercle restreint

que matini.

des députés libéraux de Montréal, qui ont toujours l'air de compléter et qui, au pire, ne font que passer jugement sur les ministres, les députés, le parti conservateur, les journalistes, l'Europe, les armements, Roosevelt, Mussolini, les courses de chevaux, la politique de M. King. M. St-Père a alors des grognements terribles, des éclats de voix qui ébranlent les convictions les mieux assises. Quand l'orage passe, nos députés reprennent leur rang avec docilité. Ceux d'entre eux qui osent penser par eux-mêmes et voter contre leur parti sont immédiatement portés à la liste noire: on dirait que leur sort est scellé.

Le député d'Hochelega aime causer. C'est son plus grand défaut. Du matin jusqu'au soir, il parle, parle, parle. Il s'informe de la dernière démarche d'un député auprès d'un ministre, des sentiments d'un collègue sur une question nouvelle, des rumeurs et des potins, des prochaines nominations et des remaniements ministériels possibles. Parfois on s'assemble dans une chambre de député ou dans le lobby libéral. Là, comme on dit, on pique une jasette pendant que d'autres jouent aux cartes. Dans ces réunions improvisées, M. St-Père devient vite le centre d'intérêt. Il taquine un collègue, raconte une histoire, fait des prédictions. Comme il a belle voix, un bon recueil d'anecdotes, des souvenirs personnels, on le laisse parler à son aise. Son insupportable joie le soutient, le stimule, l'inspire. Enfin, il vit! Intensement! M. St-Père n'avait pas la vocation du "Trappiste". Il n'a jamais cru, quant à lui, que le silence est d'or.

Connaissant beaucoup de gens, il est au courant de beaucoup d'affaires. Il affiche une expérience mûrie au cours de longues années d'intimité avec les ministres et les stratèges du parti. "Ah! dit-il souvent en parlant d'un ministre plus jeune que lui et qui s'était aventuré dans la politique municipale, je lui avais bien dit qu'il faisait une sottise en s'embarquant dans cette galère..." A qui lui demande conseil, il donne généralement. Il n'hésite pas d'ailleurs à émettre ses vues sur les problèmes du jour. Il y va carrément. Il a l'opinion sur tout. Du point de vue strictement politique, il n'a pas tousjours tort. Il connaît assez bien les hommes et sait déceler les motifs intéressés. Il se fait fort de piloter les jeunes à travers les ténueils de la vie parlementaire. Volontiers il se déclare leur guide. C'est ainsi qu'il entend rendre service. Il est permis de se demander si sa tutelle n'est pas souvent illusoire. A tout le moins son esprit de solidarité est bien réel.

Il assiste assidûment aux séances de la Chambre. Si la discussion est terne, il ne se prive pas de l'égarer à sa façon en causant avec ses voisins d'une voix sourde qui empêche souvent les auditeurs de comprendre le discours d'un *back-bencher*. Le président de la Chambre a beau lancer un "Order" retentissant, on continue à entendre un bourdonnement énigmatique venant du coin qu'habite le député d'Hochelega. Il partage avec M. Motherwell, ancien ministre de l'Agriculture, l'insigne pri-

vilège de se couvrir la tête en pleine séance. Il lui arrive rarement de prononcer un discours. Non pas qu'il en soit incapable; il sent sans doute que son élocution n'est pas théâtrale, si elle convient aux assemblées populaires, détonne aux Communes, où l'élocution a le sang-froid et l'esprit mathématique. M. St-Père a le grand mérite de s'exprimer en français chaque fois qu'il prend la parole à la Chambre. Il a aussi une fierté nationale chatouilleuse qui lui a inspiré de bonnes répliques à des fanatiques obtus. Un jour, s'étant bien préparé, il a prononcé un discours qui lui a mérité des félicitations de la part de M. Henri Bourassa; il avait traité des questions ouvrières, qu'il connaît bien.

Après cet effort, le député d'Hochelega n'a pas cru nécessaire de remporter de nouveaux succès oratoires. Il participe à un ou deux débats par session. Il pourrait faire mieux et davantage. Il est bien au courant des problèmes de l'emploi et des salaires; le gouvernement l'a reconnu en le désignant à Genève à l'annuelle Conférence internationale du travail. M. St-Père semble avoir perdu toute ambition. Il est du groupe d'anciens députés qui se sont laissés devancer par de plus jeunes. Ils constituent maintenant la vieille garde. Ils sont sans doute déabusés, pour ne pas dire aigris. Ils s'aperçoivent que la politique ne donne pas ce qu'elle promet. On y consacre 15, 20, 25 ans. On y dépense les plus belles années de sa vie. Et, après un quart de siècle de feuver, on voit qu'on a travaillé pour d'autres. La politique de parti n'apporte de consolations qu'à ceux qui s'imposent très vite au parlement. Aux autres, elle offre une existence dénuée de tout intérêt.

Après l'élection de 1935, le parti a rendu hommage aux longues années de service du député d'Hochelega en le nommant *whip* des députés de la province de Québec. Il remplit bien son rôle. Il est chez tous et chez chacun à la fois. Il organise les réunions. Sa chambre est d'ailleurs une belle pièce, bien meublée. La plupart du temps il laisse sa porte grande ouverte. Assis à son bureau, il peut ainsi, sans se déranger, voir ce qui se passe dans le corridor. Il dit bonjour à tout le monde, arrête un voisin et, éternel causeur, recommence à parler. Ainsi coulent les jours de session, entre les devoirs du *whip*, les séances de la Chambre, la correspondance des électeurs, les conversations amicales.

M. St-Père est le type du député de langue française venu du Québec après la réorganisation du parti par M. MacKenzie King. Depuis 1921, ses amis disent qu'il n'a guère changé. Il a assisté au début du premier régime King, à ceux de MM. Lapointe, King et Rinfret. Il a vieilli avec eux, partageant pour ainsi dire leurs succès et leurs revers. Il leur est resté fidèle, malgré des mouvements d'impatience. Aujourd'hui on peut se demander ce que tout cela lui a rapporté et comment tout cela va finir. En dépit de petites manies dont on s'amuse sans malice, il ne compte que des amis, car il est serviable, empressé même à dire un bon mot pour un collègue. Il ne fait partie que du clan des députés de Montréal. Lui-même divisé en coteries. Ces pauvres députés! Ils ne sont unis qu'aux jours de grande adversité.

Pour tout résumer dans le style du *Guide parlementaire*, on peut définir M. St-Père en deux mots: un libéral.

Le discours du cardinal légat à Notre-Dame de Paris

La vocation de la France

Nous empruntons à la Croix de Paris, numéro du 15 juillet, ce texte, avec les sous-titres qu'y a insérés notre confrère, du discours prononcé à Notre-Dame de Paris le 13 juillet courant par S. E. le cardinal Pacelli, légat du Pape:

(Suite et fin)

Exhortation à l'amour fraternel

Le monde actuel, plus qu'en aucune autre époque de l'histoire, a besoin de rédemption...

Où, c'est bien cela que j'entends dans le dialogue de la France du passé avec la France d'aujourd'hui. Et Notre-Dame de Paris, au temps où ses murs montaient de la terre, était vraiment l'expression joyeuse d'une communauté de foi et de sentiments qui, en dépit de toutes les différences et de toutes les faiblesses, inséparables de l'humaine fragilité, unissait tous vos pères en un *Orate Fratres* dans la toute-puissance du doux dominait toutes les divergences accidentelles. A présent, cet *Orate Fratres*, la voix de cette cathédrale ne cesse pas de le répéter: mais combien de cœurs dans lesquels il ne trouve plus d'écho! Combien de cœurs pour lesquels il semble plus être qu'une provocation à renouveler le geste de Lucifer dans l'orgueilleuse ostentation de leur incréduité! Cette voix sous laquelle s'est manifestée en des élans magnifiques l'âme de la France d'autrefois et où, grâce à Dieu, se manifestent encore la foi et l'amour de la France d'aujourd'hui; cette voix qui, il y a sept siècles, joignait ses deux bras vers le ciel comme pour y porter les prières, les desirs, les aspirations d'éternité de vos aïeux et les vôtres, pour recevoir et vous transmettre en retour la grâce et les bénédictions de Dieu; cette voix sous laquelle, en un temps de crise, l'incréduité, dans son orgueil superbe, a célébré ses éphémères triomphes par la profanation de ce qu'il y a de plus saint devant le ciel; cette voix, mes Frères, contemple aujourd'hui un monde qui a peut-être plus besoin de rédemption qu'en aucune autre époque de l'histoire et qui, en même temps, ne s'est jamais cru plus capable de s'en passer.

... d'un amour qui sait comprendre, qui se sacrifie et qui, par son sacrifice, secourt et transfigure.

Aussi, tandis que je considère cet état de choses et la tâche gigantesque qui, de ce chef, incombe à la génération présente, je crois entendre ces pierres vénérables murmurer avec une pressante tendresse l'exhortation à l'amour; et moi-même, avec le sentiment de la plus fraternelle affection, je vous la redis, à vous qui crovez à la vocation de la France: "Mes Frères, aimez! *Amate Fratres!*"

Tout ce monde qui s'agite au dehors, et dont le flot, comme celui d'une mer déchaînée, vient battre incessamment de son écume de discordes et de haine, les rives tranquilles de cette cité, de cette île consacrée à la Reine de la paix, Mère du bel amour; ce monde-là, comment trouvera-t-il jamais le calme, la guérison, le salut, si vous-mêmes, qui, par une grâce toute gratuite, jouissez de la foi, vous ne réchauffez pas la pureté de cette foi personnelle à l'ardeur irrésistible de l'amour, sans lequel il n'est point de conquête dans le domaine de l'esprit et du cœur? Un amour qui sait comprendre, un amour qui se sacrifie et qui, par son sacrifice, secourt et transfigure: voilà le grand besoin, voilà le grand devoir d'aujourd'hui. Saes programmes, larges organisations, tout cela est fort bien; mais, avant tout, le travail essentiel est celui qui doit s'accomplir au fond de vous-mêmes, sur votre esprit, sur votre cœur, sur toute votre conduite.

NECROLOGIE

BEAUD — A Montréal, le 29, à 7 ans, accidentellement Yvon Béland, fils de Lucien Béland et de Florida Richard.
BROUILLETTE — A Montréal, le 29, à 10 ans, Thérèse Brouillette, enfant de M. et Mme Jules Brouillette.
CARON — A Montréal, le 29, à 84 ans, M. Janvier Caron, époux de Magère Conner, 2ème veuve, Delima Laurence.
CHARENTTE — A Montréal, le 29, à 68 ans, Félix Charentte, époux de Marie-Anne Verdon.
CYR — A St-Lambert, Dame Edmond Cyr, née Eva Bonin.
DENEUIL — A St-Luc, co. St-Jean, à 61 ans, M. Zéphir Deneuil, époux d'Agathe Charbonneau.
DUPLESSIS — A Montréal, le 28, Yvon Duplessis, fils d'Antonio Duplessis et d'Antoinette Paquette.
GROUXX — A Montréal, le 27, à 80 ans, Francis Grouxx, autrefois de St-Henri, époux d'Évelina Béland.
LEGRAND — A Montréal, le 29, à 75 ans, Henriette Claudine Béland, épouse de Jules Legrand.
LUSSIER — A Montréal, le 29, à 20 ans, Mlle Fernande Lussier, fille de M. et Mme René Lussier et d'Albertine Jarret.
MAHEU — Stéphanie Péronne, épouse d'Horimada Maheu, décédée le 29.
MCGOWN — A Montréal, le 29, à 61 ans, Euphème McGown, époux en 1ère et 2ème de Louise Godette, en secondes noces de Marie-L. Béal.
RIVARD — Napoléon, époux de feu Amanda Mongval, à 80 ans.

URGEL ASSURANCE, LIMITEE
Incorporée par Lettres Patentes de la Province de Québec au capital de \$150,000
ASSURANCE FUNERAIRES ET DIRECTEURS DE FUNERAILLES
Taux en conformité avec la loi des assurances, sanctionnée par le Parlement de Québec le 22 décembre 1916.
Dépôt de \$25,000.00 au Gouvernement — Sols mortuaires à la disposition du public. SERVICE JOURS ET NUIT.

GEO. VANDELAC
Fondée en 1889 Limitée
Directeurs de funérailles
SALONS MORTUAIRES
SERVICE D'AMBULANCE
120 rue Rachel Est, Montréal Tél. BElair 1917

Celui-là seul qui a établi le Christ Roi et centre de son cœur, celui-là seul est capable d'entraîner les autres vers la royauté du Christ. La parole la plus éloquente se heurte aux coeurs systématiquement défiant et hostiles. L'amour ouvre les plus obstinément fermés.

Que d'hommes n'ont perdu la foi au Père qui est dans les cieux que parce qu'ils ont perdu d'abord la confiance dans l'amour de leurs frères qui sont sur la terre, même de ceux qui font profession de vie chrétienne! Le réveil de ces sentiments fraternels et la claire vue de leurs relations avec la doctrine de l'Évangile reconduiront les fils égarés à la maison du Père.

Au malheureux glissant sur la route, le corps blessé, l'âme plus malade encore, on n'aura que de belles paroles à donner et rien qui fasse sentir l'amour fraternel, rien qui manifeste l'intérêt que l'on porte même à ses nécessités temporelles, et l'on s'étonnera de le voir demeurer sourd à toute cette rhétorique! Qu'est-elle donc cette foi qui n'éveille au cœur aucun sentiment qui se traduise par des oeuvres? Qu'en dit saint Jean, l'apôtre et l'évangéliste de l'amour? "Celui qui jouit de biens de ce monde et qui, voyant son frère dans le besoin, ne lui ouvre pas tout grand son cœur, à qui fera-t-on croire qu'il porte en lui l'amour de Dieu?" (1 Jean, III, 17.)

A sa fidélité envers cette vocation est lié le sort de la France

La France catholique qui a donné à l'Église, à l'humanité tout entière un saint Vincent de Paul et tant d'autres héros de la charité, ne peut pas ne pas entendre ce monde et l'évangéliste de l'amour? "Celui qui jouit de biens de ce monde et qui, voyant son frère dans le besoin, ne lui ouvre pas tout grand son cœur, à qui fera-t-on croire qu'il porte en lui l'amour de Dieu?" (1 Jean, III, 17.)

Appel à la vigilance

Ce que je connais, mes Frères, de ce pays et de ce peuple français, des directions que lui donnent ses chefs religieux et de la docilité du grand nombre des fidèles; ce que m'apprennent les écrits des maîtres catholiques de la pensée, les rapports des Congrès et les semences ou les problèmes de l'heure présente sont étudiés à la lumière de la foi divine; ce que je constate aussi de l'idéalisme avec lequel la jeunesse croyante de la France s'intéresse à la question capitale de l'État et à sa solution juste et chrétienne, tout cela certes me remplit d'une ferme confiance que cette même jeunesse, grâce à la rectitude de sa bonne volonté, à son esprit de dévouement et de sacrifice, à sa charité fraternelle, si noble en ses intentions, si loyale en ses efforts, cheminera toujours par les voies droites et sûres. Aussi, loin de moi de douter jamais de la généreuse ardeur de la jeune France vers la restauration de l'ordre social chrétien, Notre-Dame de Paris, témoin au cours des siècles passés de tant d'expériences, de tant de désillusions, de tant de belles ardeurs tristement fourvoyées, vous adresse, après son exhortation à l'amour: — *Amate Fratres!* — son exhortation à la vigilance, exhortation empreinte de bonté maternelle, mais aussi de gravité et de sollicitude: "Veillez, mes Frères, Vigilate Fratres!"

Les Français doivent rester vigilants pour sauvegarder la subsistance du christianisme

Vigilate! C'est qui ne s'agit plus aujourd'hui, comme en d'autres temps, de soutenir la lutte contre des formes déficientes ou altérées de la civilisation religieuse et la plupart gardant encore une âme de vérité et de justice héritée du christianisme ou inconsciemment puisée à son contact; aujourd'hui, c'est la substance même de la religion qui est en jeu; sa restauration ou sa ruine est l'enjeu des luttes implacables qui bouleversent et ébranlent sur ses bases noires continent et avec lui le reste du monde.

Le temps n'est plus des indulgentes illusions, des jugements édulcorés qui ne voulaient voir dans les audaces de la pensée, dans les errements du sens moral qu'un inoffensif dilettantisme, occasion de joutes d'écoles, de vains amusements de dialecticiens. L'évolution de ces doctrines de ces principes touche à son terme; le courant, qui insensiblement a entraîné les générations d'hier, se précipite aujourd'hui et l'abaissement de toutes ces déviations des esprits, des volontés, des activités humaines, c'est l'état actuel, le désarroi de l'humanité, dont nous sommes les témoins, non pas découragés, certes! mais épouvantés.

Une grande partie de l'humanité dans l'Europe actuelle est, dans l'ordre religieux, sans patrie, sans foyer. Pour elle, l'Église n'est plus le foyer familial; Dieu n'est plus le Père; Jésus-Christ n'est plus qu'un étranger. Tombé des hauteurs de la révélation chrétienne, d'où il pouvait d'un coup d'oeil contempler le monde, l'homme n'en peut plus voir l'ordre dans les contrastes de sa fin temporelle et éternelle; il ne peut plus entendre et goûter l'harmonie en laquelle viennent se résoudre paisiblement les dissonances. Quel tragique travail de Sisyphe que celui qui consiste à poursuivre la restauration de l'ordre, de la justice, de la félicité terrestre, dans l'oubli ou la négation même des relations essentielles et fondamentales!

... et poursuivre la restauration de la justice et de la charité dans l'ordre social

Quelle désillusion amère, quelle douloureuse ironie, que la lecture des fastes de l'humanité dans laquelle les noms de ceux que tour à tour elle a salués comme des précurseurs, des sauveurs, les maîtres de la vie, les artisans du progrès — et qui parfois le furent à certains égards — apparaissent aujourd'hui comme les responsables, inconscients peut-être, des crises dont nous souffrons, les responsables d'un retour, après vingt siècles de christianisme, à un état de choses, à certains égards, plus obscur, plus inhumain que celui qui avait précédé! Une organisation économique gigantesque a étonné le monde par le fantastique accroissement de la production, et des foules immenses meurent de misère en face de ces producteurs qui souffrent souvent d'une détresse non moins grande, faute de la possibilité d'écouler l'excès monstrueux de leur production. Une savante organisation technique a semblé rendre l'homme définitivement maître des forces de la nature et, dans l'orgueil de sa vie, devant les plus sacrés lois de la nature, l'homme meurt de la fatigue et de la peur de vivre, et lui qui donne à des machines presque l'apparence de la vie, il a peur de transmettre à d'autres sa propre vie, si bien que l'empire toujours croissant des cinquièmes menace d'enlaver de tombes tout le sol laissé libre par l'absence des berceaux.

A tous les maux, à toutes les crises, peuvent s'opposer les projets de solution les plus divers, ils ne font que souligner l'impuissance, tout en suscitant de nouveaux antagonismes qui dispersent les efforts. Et ces efforts ont beau s'intensifier jusqu'au sacrifice total de soi-même, pour la réalisation d'un programme pour le salut de la communauté, la disproportion entre le vouloir et le pouvoir humains, entre les plans les plus magnifiques et leur réalisation, entre la fin que l'on poursuit et le succès que l'on obtient, va toujours s'accroissant. Et tant d'essais stériles et malheureux n'aboutissent enfin de compte qu'à exaspérer toujours davantage ceux qui sont las d'expériences vaines et qui réclament impérieusement, farouchement parfois et avec menaces, de vivre et d'être heureux.

Aux insoucients, à ceux dont le zèle ne s'éclaire pas aux lueurs de la prudence et de la sagesse chrétienne, les Encycliques des Papes montrent la vérité

Vigilate! Eh! oui, il en est tant qui, pareils aux apôtres à Gethsémani, à l'heure même où leur Maître allait être livré, semblent s'endormir dans leur insouciance aveugle, dans la conviction que la menace qui pèse sur le monde ne les regarde pas, qu'ils n'ont aucune part de responsabilité, qu'ils ne courent aucun risque dans la crise où l'humanité se débat avec angoisse. Quelle illusion! Ainsi jadis, sur le mur du palais où Balthazar festoyait, la main mystérieuse écrivait le *Mane, Theel, Pharés*. Encore Balthazar eut-il la prudence et la curiosité d'interroger Daniel, le prophète de Dieu! Combien aujourd'hui n'ont-ils même pas cette prudente curiosité! Combien restent sourds et inertes à l'avertissement du Christ à ses apôtres: *Vigilate et orate ut non intretis in tentationem!* Vigilate! Et pourtant l'Église, répétant la parole même du Christ, s'avertit. Depuis les derniers récents avertissements, les Encycliques sont faites plus précises; les Encycliques se succèdent; mais à quoi bon les avertissements, si ceux-là mêmes qui régulièrement et correctement assis au pied de la chaire, en entendent passivement la lecture, s'en retournent chez eux continuer tranquillement leur habituel train de vie sans avoir rien compris ni du danger commun ni de leur devoir en face du danger!

Vigilate! Ce n'est pas aux seuls insoucients que ce cri s'adresse. Il s'adresse aussi à ces esprits ardents, à ces coeurs généreux et sincères, mais dont le zèle ne s'éclaire pas aux lueurs de la prudence et de la sagesse chrétiennes.

Dans un instant, quand, debout à l'autel, l'éleverai vers Dieu la patène avec l'hostie sainte et immaculée pour l'offrir au Père éternel, je lui présenterai en même temps la France catholique avec l'ardente prière que, consciente de sa noble mission et fidèle à sa vocation, unie au Christ dans le sacrifice, elle lui soit unie encore dans son oeuvre d'universelle rédemption.

Et puis, de retour auprès du trône du Père commun pour lui faire part de tout ce que j'aurai vu et éprouvé sur cette terre de France, oh! comme je voudrais pouvoir faire passer dans son cœur si aimant, pour le faire déborder de joie et de consolation, mon inébranlable espérance que les catholiques de ce pays, de toutes classes et de toutes races, ont compris la tâche apostolique que la Providence di-

Voyage populaire du "Devoir"

Paris — Son Exposition — le Continent à la plus belle saison de l'année

Départ à bord du "LaFayette" le 1er septembre — Voyage rapide à \$217 — Voyage continental de 47 jours à \$446 en classe touriste — Choix de combinaisons attrayantes

S'inscrire sans retard

Le *Devoir-Voyages* organise, à l'occasion du départ du *LaFayette*, de Québec, le 1er septembre, un voyage en Europe à des conditions particulièrement avantageuses, à la saison la plus propice de l'année. Le but principal est, à cette saison, sera en plein épanouissement; le voyageur qui peut s'absenter plus longtemps aura l'avantage de visiter la Suisse, l'Italie, le sud de la France, l'Allemagne, — sans oublier l'exposition de Dusseldorf, — la Belgique, la Hollande et l'Angleterre, grâce à des combinaisons d'itinéraires établies à des prix très alléchants.

Pour ceux qui sont pressés, le *Devoir-Voyage* propose un voyage rapide de vingt-six jours dont huit à Paris, y compris tous transports, rencontre et transferts, hébergement chambre à 2 lits, petits déjeuners visite et excursions en autocar, taxes et pourboires (sauf à bord des paquebots); aller et retour en 3e moderne, par personne: \$217. (Léger supplément pour chambre seule à l'hôtel).

En classe cabine \$150 en plus; en touriste \$60 en plus. A l'intention de ceux qui peuvent disposer de plus de temps, nous offrons le *Voyage principal* de 47 jours dont 30 en Europe, y compris huit jours à Paris à des prix exceptionnellement attrayants:

Aller et retour par personne: — En classe cabine \$540 En classe touriste \$446 En troisième \$383

Ce voyage principal, sous la direction d'un guide professionnel chargé de voir à tous les détails depuis le départ de Paris jusqu'au retour, comprend une tournée par la Suisse, de Genève en autocar sur les hauteurs des Alpes jusqu'au grand St-Bernard, en dehors des sentiers battus, pour de là se rendre en Italie et y visiter les principales villes, dont par voie de la Côte d'Azur, encore en autocar pour atteindre Marseille et rentrer à Paris par voie d'Avignon en traversant les provinces si pittoresques du centre de la France.

Ceux qui le préfèrent, peuvent, au départ de Marseille, se rendre à Lourdes. Cette tournée unique constitue une véritable aubaine, tant au point

de vue du prix et de l'intérêt de l'itinéraire, avec ses variantes, le tout préparé comme sait le faire le *Devoir-Voyages*, qu'au point de vue de l'avantage de pouvoir faire la traversée au milieu d'une atmosphère d'un charme tout particulier: celui de l'entourage, de la conversation, des amusements en société, sans oublier celui de la table.

En s'embarquant à bord du *LaFayette*, le passager prend contact sept jours plus tôt avec la France, son atmosphère et ses attraits d'une saveur toute particulière.

De nombreuses variantes permettent l'écourttement du voyage à 40 jours; le retour par la Méditerranée; la prolongation à Paris à volonté; la visite de l'exposition de Dusseldorf, le retour par voie de la Belgique, de la Hollande et de l'Angleterre dont tous les détails se trouvent dans un dépliant envoyé à titre gracieux.

Dans tous les cas sont compris les passages océaniques aller et retour, classe au choix; le transport en Europe; chemin de fer 2ème classe en France, 3ème en Angleterre (équivalentes à notre première classe — coach) autocars de lère classe; hébergement dans d'excellents hôtels bien situés, chambre à deux lits sans baignoire (chambre seule et avec baignoire moyennant un léger supplément); tous les repas en route et aux hôtels (sauf à Paris où seul le petit déjeuner est inclus); le transfert avec bagage à main des gares aux hôtels et inversement; les visites et excursions en autocar avec guides; les taxes, entrées aux musées, pourboires aux hôtels; une carte de légitimation donnant droit à dix entrées à demi-tarif et autres privilèges à l'exposition de Paris et à une réduction de 50 p. c. sur tout voyage en France en marge de nos itinéraires; enfin les services express partout de nos représentants.

D'autre part, quelle que soit la classe choisie à bord des océaniques, les voyageurs sur le continent formeront un groupe unique, logeant aux mêmes excellents hôtels et bénéficiant de tous les services énumérés sans distinction.

Tous les prix du *Voyage principal* comme des *Variantes* s'entendent pour deux personnes, logeant ensemble, chambre à 2 lits, aux hô-

tes. Une chambre à un seul lit peut être obtenue moyennant un léger supplément; de même pour chambre avec baignoire privée. Le succès de nos autres tournées, des années passées comme celles de cet été, nous permet de prévoir que les adhésions au présent voyage seront encore très nombreuses. En fait, nous comptons déjà plusieurs inscriptions, ce qui veut dire que pour obtenir le premier choix dans l'attribution des cabines, il est de grande importance de s'inscrire sans tarder (dépôt de \$50 par billet).

On ne saurait entreprendre un voyage en Europe à une époque plus propice, alors que la nature, sa pare de ses plus beaux atours, alors que le climat se fait plus clément, alors surtout que le flot touristique s'étant retiré l'on peut circuler plus à l'aise.

Un itinéraire détaillé avec tous renseignements est assuré sur simple demande. S'adresser aux organisateurs: *Le Devoir-Voyages*, 430 Notre-Dame Est, Montréal — Tél. BElair 3361.

Congrès différé

Le congrès sacerdotal sur l'organisation corporative aura lieu au Grand Séminaire de Montréal, les 30, 31 août, et le 1er septembre au lieu des 2, 3 et 4 août.

O Mère céleste, Notre-Dame, vous qui avez donné à cette nation tant de gages insignes de votre prédilection, implorez pour elle votre divin Fils; ramenez-le au berceau spirituel de son antique grandeur, aidez-la à recouvrer, sous la lumineuse et douce étoile de la foi et de la vie chrétienne, sa félicité passée, à s'abreuver aux sources où elle puisa jadis cette vigueur surnaturelle, faite de laquelle les plus généreux efforts de meurent fatalement stériles, ou tout au moins bien peu féconds; aidez-la aussi, unie à tous les gens de bien des autres peuples, à s'établir ici-bas dans la justice et dans la paix, en sorte que, de l'harmonie entre la patrie de la terre et la patrie du ciel, naisse la véritable prospérité des individus et de la société tout entière.

Mère du "bon conseil", venez au secours des esprits en désarroi devant la gravité des problèmes qui se posent, des volontés déconcertées dans leur impuissance devant la grandeur des périls qui menacent!

"Miroir de Justice", regardez le monde où des frères, trop souvent oublieux des grands principes et des grands intérêts communs qui les devraient unir, s'attachent jusqu'à l'intransigence aux opinions secondaires qui les divisent; regardez les pauvres désertés de la vie, dont les légitimes desirs s'exaspèrent au feu de l'envie et qui parfois poursuivent des revendications justes, mais par des voies que la justice réprouve; ramenez-les dans l'ordre et le calme, dans cette tranquillitas ordinis qui seule est la vraie paix!

Regina pacis! Oh! oui! En ces jours où l'horizon est tout chargé de nuages qui assombrissent les coeurs les plus trempés et les plus confiants, soyez vraiment au milieu de ce peuple qui est votre Reine de la paix; écartez de votre pied virginal le démon de la haine et de la discorde; faites comprendre au monde, où tant d'âmes droites s'évertuent à édifier le temple de la paix, le secret qui seul assurera le succès de leurs efforts: établir au centre de ce temple le trône royal de votre divin Fils et rendre hommage à sa loi sainte, en laquelle la justice et l'amour s'unissent en un chaste baiser. *Justitia et Pax osculatae sunt* (Ps. LXXXIV, 11). Et que par vous la France, fidèle à sa vocation, soutenue dans son action par la puissance de la prière, par la concorde dans la charité, par une ferme et indéfectible vigilance, exalte dans le monde le triomphe et le règne du Christ Prince de la paix, Roi des rois et Seigneur des seigneurs. Amen!

MAISONS D'ENSEIGNEMENT

COUVEN DE L'EPIPHANIE
Dirigé par les Soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie.
COMMUNICATIONS FACILES: CAN. PACIFIQUE — CAN. NATIONAL — AUTOBUS
RENTREE: LE MARDI 7 SEPTEMBRE. Cours complet de langue française, Cours commercial bilingue, Conversation anglaise, Piano, Préparation aux diplômes de musique accordés par l'Institut Ouzé, Diction, Culture physique, Enseignement ménager, Tissage. Jardin de l'Enfance pour garçons pensionnaires de 5 à 12 ans. Préparation au cours classique. Terrain de jeu.

JARDIN DE L'ENFANCE
Couvent de l'Adoration — "Valdombre"
Toutes les branches prescrites dans la province de Québec y sont enseignées. Jeux variés — Education soignée — Site magnifique. Pour prospectus, s'adresser à la Rde Mère Supérieure, Couvent de l'Adoration, Chambly-Canton, P.Q.
Rentrée: le 7 septembre.

MONT JESUS-MARIE
Sous la direction des Soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie
Pensionnat et externat pour garçons de 5 à 12 ans.
Préparation au cours classique, français et anglais — Cours commercial. Piano — Violon — Dessin — Gymnastique — Élocution.
1360, Boul. Mont-Royal, Outremont.
Rentrée: Pensionnaires, le mardi 7 septembre. Rentrée: Externes, le mercredi 8 septembre, à 9 h. a.m.

PENSIONNAT des Ursulines
STANSTEAD, P.Q.
Affilié à l'Université Laval de Québec
Cours classique bilingue — Cours commercial complet — Musique et beaux arts — Enseignement de l'anglais aux élèves de langue française.

HOTEL QUEEN MARY
(Dollard LEBRETE, prop.)
3774, Ch. Reine-Marie — Montréal
Rue voisine de l'Oratoire St-Joseph, les pèlerins ont tout avantage à y descendre. Tarifs raisonnables.

Collège Commercial EXCELSIOR
Pour jeunes filles. Cours bilingues complets aux élèves des deux langues. Attention individuelle constante. Références strictement exigées.
HA. 4838 — 1074, St-Hubert

Collège Ste-Anne, Church Point, N.S.
Cours classique et commercial bilingues. Occasion exceptionnelle pour apprendre l'anglais. Éms. des plus modernes: sociologie, économie politique, cours d'orientation professionnelle, etc.
\$175 par an. Rentrée 9 sept. Demandes prospectus.

FATIGUÉS DÉPRIMÉS IRRITABLES!
PRENEZ UN TONIQUE SUPÉRIEUR
ZYMOPHOS
POUR LES NERFS
PRIX \$1.00 POUR LA DIGESTION
LABORATOIRE LORBIIS, MONTREAL

De NEW-YORK à MONTREAL
par l'Atlantique, le Golfe et le fleuve St-Laurent
croisière à bord de la
"DUCHESS of ATHOLL"
Classe unique — Accès à tous les salons et ponts; participation à tous les amusements
(A) 5 1/2 JOURS — De Montréal, 20 août, par rail à New-York — Cabine \$45. Intérieure* et tous repas à bord
(B) 6 1/2 JOURS — De Montréal, 19 août en autobus — express — Hébergement à 2, et 1 journée à New-York — Cabine intérieure et tous repas à bord, par \$48. personne.....
(C) De Montréal, 19 août, par train pullman, lit compris — le reste comme ci-dessus — Supplément..... \$7.
* Cabine extérieure moyennant un léger supplément.
(D) 9 JOURS — De Montréal, 17 août, par autobus à Albany, de là en bateau sur l'Hudson, lit compris — 3 jours à New-York: hôtel 1ère classe, location centrale, chambre à 2 avec baignoire, cabine extérieure et tous \$59. repas à bord, par personne.....
● Par rail à Albany au lieu autobus — Supplément..... \$1.00
(E) A New-York: visites en autobus de la ville, des studios N.B.C. avec guide; ascension au toit de l'édifice R.C.A.; concert au Music Hall Radio Center; 2 déjeuners, 3 dîners dont un dans un cabaret réputé — Supplément..... \$8.

A BORD DU "LaFAYETTE"
(F) 9 JOURS — De Montréal le 25 août — itinéraire et tous services comme D ci-dessus — Classe touriste et tous repas à bord y compris rail ou autobus Québec — \$60. Montréal, par personne.....
● En classe cabine, cabine extérieure, supplément..... \$15.
● A New-York — visites, etc., comme E — en plus..... \$8.
DE MONTREAL A NEW-YORK ET RETOUR par D'ATHOLL 6 et 16 AOUT
9 jours tous frais compris. \$70.
Nombres autres voyages au Saguenay, les Lacs, le Golfe, Terre-Neuve, les Bermudes, les Antilles, etc. — Renseignements sur demande.
LE DEVOIR - VOYAGES
430, NOTRE-DAME EST
Tél. BElair 3361 — Montréal

LE DEVOIR

Le DEVOIR est membre de la "Canadian Press", de l'"A.B.C." et de la "C.D.N.A."

CALENDRIER

Demain: DIMANCHE, 1er AOUT 1937
XI PENTE: Saint Pierre aux Liens.

Lever du soleil, 4 h. 43.
Coucher du soleil, 7 h. 28.
Coucher de la lune, 3 h. 10.

Nouvelle lune, le 6, à 7 h. 37m. du matin.
Premier quart, le 13, à 9 h. 23m. du soir.
Pleine lune, le 21, à 8 h. 47m. du soir.
Dernier quart, le 28, à 8 h. 54m. du soir.

TEMPS PROBABLE
AUJOURD'HUI
NUAGEUX

On parle de sabotage

Le capitaine de "City of Baltimore" croit qu'il y a eu sabotage à bord de son navire

Baltimore, 31 (A.P.) — Grâce à intervention rapide de nombreuses embarcations, 89 de 93 personnes qui se trouvaient à bord du *City of Baltimore*, détruit hier par un incendie, ont pu être sauvés. Il y a eu deux morts et deux disparus. Six personnes ont été légèrement blessées.

Le capitaine Charles-O. Brooks, commandant du navire, a déclaré qu'il croit que le désastre est attribuable au sabotage. Il croit au sabotage parce qu'il ne peut pas expliquer comment le feu a pu se propager aussi rapidement.

Les armateurs, la compagnie Chesapeake Bay, ont commencé une enquête sur la cause de l'incendie et l'enquête du gouvernement fédéral doit s'ouvrir ce matin à Baltimore. Les bateaux-pommes qui ont inondé d'eau la coque du navire pour éteindre l'incendie n'ont maintenant commencé à la vier pour permettre un examen attentif qui pourrait déterminer la cause du désastre.

Une envolée transcanadienne

Howe, ministre du transport, se rend de Montréal à Vancouver en 17 heures — Trajet de plus de 3,000 milles

Vancouver, 31 (C.P.) — L'avion qui portait le ministre du transport, M. Howe, a mis 17 heures et 1 minute à franchir la distance qui sépare Montréal de Vancouver. Parti à 5 h. 18 du matin de Saint-Hubert, il est arrivé à 10 h. 9 à Sea Island hier soir (heure avancée de l'est). Il a survolé six provinces et franchi plus de 3,000 milles. Il est arrivé une minute avant le temps fixé. L'avion a voyagé de nuit, parti de l'est après le coucher du soleil, il est arrivé à Vancouver au couchant.

M. Howe s'est contenté de dire à son descendant de l'avion: "Je suis content d'être ici". Le maire de Vancouver, M. Miller, l'a accueilli.

Discussion ajournée

On attendra l'entrée en vigueur de la nouvelle loi provinciale des salaires raisonnables pour discuter la question des salaires dans l'industrie textile

Le directeur-gérant de la *Dominion Textile*, G.-Blair Gordon, a suggéré aux chefs de la Fédération catholique et Nationale des Ouvriers de l'industrie textile d'attendre l'entrée en vigueur de la nouvelle loi provinciale des salaires raisonnables, c'est-à-dire le 1er septembre, pour discuter de la question des salaires et des heures de travail. Il a ajouté qu'il n'était pas disposé à conclure un contrat collectif avec un syndicat dont il ignore la forme américaine réelle.

M. Alfred Charpentier, qui a rencontré M. Gordon au nom des Syndicats catholiques et nationaux, doit lire rapport aux chefs de la Fédération des Ouvriers de l'industrie textile qui ont reçu des membres autorisation de proclamer la grève à la chose leur paraît nécessaire.

Les syndicats des divers ateliers de *Dominion Textile* prendront connaissance au cours de réunions régionales qui se tiendront demain soir. Les industriels de Montréal, employés à filatures de Hochelaga, de Saint-Enri et de la Côte-Saint-Paul, se uniront à l'école Baril, à l'angle des rues Adam et Joliette.

Au Cap-de-la-Madeleine

Au Sanctuaire National du Cap 33e anniversaire du Couronnement de la Statue de Notre-Dame à Cap sera fêté avec éclat cette nuit encore, le dimanche, 15 août prochain.

Selon la coutume, une grande œuvre préparatoire sera précisée à 6 h 14 août, chaque soir au Sanctuaire à 7 h. 30.

De plus, cette année, un triduum préparatoire sera précisée à la radio, le 11, 12 et 13 au soir au poste KAC de Montréal, de 10 h. 30 à 1 h. Nous donnerons le programme plus tard.

Au Sanctuaire du Cap, tous les jours, un microphone et des haut-parleurs sont installés dehors afin de permettre aux pèlerins de suivre le sermon et les exercices dans les parterres du Sanctuaire.

EN VACANCES

faites-vous suivre par

LE DEVOIR	
Canada	
1 semaine	20
2 semaines	35
3 semaines	50
1 mois	60
2 mois	1.00
Etats-Unis	
1 semaine	25
1 mois	75
3 mois	2.00

Faire remise par chèque au pair ou mandat, au "Devoir", C.P. 4020, Montréal (abonnements).

Nouveau traité franco-canadien

Le nouveau traité de commerce entre la France et le Canada sera signé aujourd'hui

Paris, 31 (C.P.) — On annonce que le nouveau traité de commerce conclu entre le Canada et la France sera signé aujourd'hui au ministère des affaires étrangères. M. Yvon Delbos, ministre des affaires étrangères, signera le traité au nom de la France, et M. Philippe Roy, ministre du Canada en France, le signera au nom du Canada.

Ottawa, 31 (C.P.) — Dans la capitale, on ne savait pas encore que le traité dut être signé aujourd'hui. Le premier ministre King avait consenti en principe aux stipulations de l'accord lors de son passage à Paris et M. Roy était autorisé à signer le traité aussitôt que le gouvernement français l'aurait accepté. Le nouveau traité ne diffère guère de l'ancien si ce n'est que l'on a augmenté le contingentement sur un certain nombre d'articles afin de stimuler les échanges entre les deux pays.

Une session historique

Le Parlement britannique termine sa session qui fut marquée par l'abdication d'Edouard VIII, le couronnement de George VI, la loi du divorce, et une dépense de sept milliards de dollars pour les armements

Londres, 31 (S.P.C.) — Le Parlement a suspendu ses travaux jusqu'au 21 octobre. On n'a certes pas oublié le fait retentissant qui a marqué la session maintenant terminée: l'abdication d'Edouard VIII. L'accession de George VI et son couronnement caractériseront aussi cette session à certains égards. Pour ce qui concerne la législation, il convient de rappeler l'adoption de la loi facilitant le divorce et la mise à exécution du programme de réarmement entraînant une dépense de 7 milliards 500 millions de dollars. Au point de vue ministériel, il y a eu notamment la démission de M. Baldwin et la formation du cabinet Chamberlain.

Au cours de la séance d'aujourd'hui, il y a eu un débat sur les affaires étrangères. Il a été question notamment de la intervention. Le secrétaire d'Etat aux affaires étrangères Eden a déclaré que la Grande-Bretagne maintiendra malgré l'opposition d'autres puissances le plan transactionnel qu'elle a tracé pour révoquer le régime de non-intervention. Il a souligné qu'elle ne projette aucune modification importante.

Le chef travailliste Atlee ayant demandé au gouvernement de s'engager à convoquer d'urgence le Parlement si la situation internationale devenait assez grave pour justifier une telle mesure. Il a déclaré que si la situation changeait, le gouvernement de Grande-Bretagne considérerait de nouveau la situation en matière de non-intervention. Nous voulons, a-t-il ajouté, faire tout ce que le gouvernement peut faire pour assurer la paix et la concorde entre les nations.

M. Eden a ajouté qu'il ne pense pas que la situation en Espagne se modifie profondément sous peu.

L'ancien premier ministre libéral Lloyd George a appuyé la demande de M. Atlee au sujet de la reconnaissance de la belligérance. La reconnaissance de droits de belligérance, a-t-il expliqué, a une telle importance pour nous, pour notre commerce, pour nos navires et à cause de ses conséquences possibles quant à nos marins qu'il ne faudrait pas l'effectuer sans avoir obtenu l'approbation du Parlement.

M. Lloyd George a dit qu'il ne croit pas qu'une guerre soit imminente. Il a ajouté qu'il estimerait la paix plus sûre si le gouvernement était prêt à faire face partout aux "dictateurs militaires". Il a accusé le gouvernement de donner l'impression que la Grande-Bretagne ne peut pas faire face à la situation internationale, quoi qu'il advienne. M. Eden lui a répondu que le gouvernement a déclaré qu'elle le peut.

Le vicomte Cranborne, sous-secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, a annoncé aux Communes que l'Italie a très récemment renouvelé la promesse qu'elle a faite à la Grande-Bretagne de respecter l'intégrité territoriale de l'Espagne.

Canadiens à Paris

Canadiens français en voyage d'Europe, sous le patronage de l'Université de Montréal

Paris, 31. — Le groupe de Canadiens français qui voyage sous le patronage de l'Université de Montréal et sous la direction de M. Jean Nolin sera à Paris dans quelques jours, de retour de sa tournée en Italie. Les voyageurs iront en Angleterre puis rentreront au Canada à la fin d'août.

La *Dépêche du Centre*, qui parvient à Montréal aujourd'hui, journal de Tours, donne un long compte rendu de la visite des Canadiens français à Poitiers. La *Dépêche* écrit:

"Venant de Saint-Malo, une cinquantaine de Canadiens français sont arrivés mercredi soir, à Poitiers. Ils repartirent le lendemain matin pour Lourdes et Marseille. Entre temps, ils furent l'objet d'une cordiale réception de la part de la ville de Poitiers, des Amis du Canada, de l'Université. Nous osons espérer que nos cousins garderont un bon souvenir des heures trop courtes qu'ils passeront dans la capitale de la province d'origine de leurs ancêtres.

Quant à nous, nous conservons leur visite longtemps présente dans notre mémoire et dans notre cœur, nous rappelant le doux parler, les francs sourires de nos cousins si français, tellement sympathiques.

"De parler avec eux, rend fier d'être Français et nous espérons que nos amis seront reçus partout comme ils le furent à Poitiers, afin que les images qu'ils emporteront de notre pays ne soient pas trop dissimilables de celles qu'ils s'en étaient au préalable tracés. La France, nous disaient-ils, n'est pas pour nous un pays étranger; nous sommes Français autant que Canadiens et Montréal est la seconde ville française du monde.

"Dans leur long voyage aux courtes étapes, nos visiteurs firent une belle place à notre ville. Cette délicate attention a touché les Poitevins qui ne regrettent qu'une chose: ne pouvoir rendre à "leurs parents" leur visite."

Les Canadiens ont pris le dîner à l'Hotel de France, qui fut servi sous la présidence de M. Léon Bouchet, maire de Poitiers.

Au dessert, M. le maire dit quelques mots. Il rappela les liens de cœur unissant le Canada à la France et leva son verre aux deux pays.

Après lui, M. Jean Nolin prononça une allocution vivement applaudie.

Le lendemain matin, les Canadiens ont visité la ville en compagnie de Poitevins érudits.

Verdun et le chômage

La Commission du chômage ferme ses portes — Tout le monde travaille maintenant en retour du secours direct

La commission du chômage de Verdun ferma ses portes lundi, selon la décision du conseil de cette ville. Les chômeurs seront mis au travail. On estime que le coût de l'administration du chômage sera réduit de 50 pour cent. Tous les hommes capables de travailler se rapporteront aux bureaux de la ville lundi matin. D'ici une nouvelle entente avec le provincial, le département de l'Assistance prendra soin des femmes, enfants, vieillards et autres adultes incapables de travailler.

La ville de Verdun a fait distribuer une paire de chaussures neuves à tous les futurs travailleurs afin qu'ils soient en état d'exécuter la besogne qu'on leur demandera.

La canalisation du St-Laurent

M. Mitchell Hepburn, premier ministre d'Ontario, y est opposé de façon catégorique

Washington, 31 (P.A.) — Dans une lettre qu'il a adressée au représentant Alfred F. Biter, de Williamsville, New-York, et que ce dernier vient de rendre publique, le premier ministre d'Ontario, Mitchell Hepburn, annonce qu'il est irréductiblement opposé à la canalisation du Saint-Laurent.

"Ce projet, dit-il, en autant qu'il peut concerner l'Ontario, ne peut être économiquement justifié."

Le président Roosevelt et le secrétaire d'Etat Cordell Hull ont annoncé récemment qu'ils avaient catamé des négociations avec le Canada pour signer un traité destiné à favoriser la mise à exécution de ce vaste projet.

M. Hepburn est d'avis que l'Ontario a assez de sources d'énergie électrique pour se suffire à lui-même et que les voies navigables du Canada répondent aux besoins présents de ce pays.

"Je ne vois pas pourquoi, poursuit-il, nous changerions d'avis sur cette question. Nous n'avons en tout cas aucun motif pour le faire."

Le budget de la France

Il sera de \$637,000,000 pour l'année 1938

Paris, 31 (P.A.) — Le conseil des ministres, mettant à exécution le programme de M. Georges Bonnet, a annoncé hier que le budget extraordinaire pour 1938 sera défrayé au montant de 17,000,000,000 de francs (environ \$637,000,000).

Des décrets qui paraissent aujourd'hui à l'Officiel fixent comme suit la liste des dépenses extraordinaires:

1. — Dépenses militaires, \$415,900,000.
2. — Travaux publics, \$134,500,000.
3. — Pensions, \$86,100,000.

Bonnet a assuré que le budget ordinaire de 1938 serait équilibré.

Canadiens en voyage d'Europe

Paris, 31. — Le groupe de Canadiens français qui voyage sous le patronage de l'Université de Montréal et sous la direction de M. Jean Nolin sera à Paris dans quelques jours, de retour de sa tournée en Italie. Les voyageurs iront en Angleterre puis rentreront au Canada à la fin d'août.

La *Dépêche du Centre*, qui parvient à Montréal aujourd'hui, journal de Tours, donne un long compte rendu de la visite des Canadiens français à Poitiers. La *Dépêche* écrit:

"Venant de Saint-Malo, une cinquantaine de Canadiens français sont arrivés mercredi soir, à Poitiers. Ils repartirent le lendemain matin pour Lourdes et Marseille. Entre temps, ils furent l'objet d'une cordiale réception de la part de la ville de Poitiers, des Amis du Canada, de l'Université. Nous osons espérer que nos cousins garderont un bon souvenir des heures trop courtes qu'ils passeront dans la capitale de la province d'origine de leurs ancêtres.

Quant à nous, nous conservons leur visite longtemps présente dans notre mémoire et dans notre cœur, nous rappelant le doux parler, les francs sourires de nos cousins si français, tellement sympathiques.

"De parler avec eux, rend fier d'être Français et nous espérons que nos amis seront reçus partout comme ils le furent à Poitiers, afin que les images qu'ils emporteront de notre pays ne soient pas trop dissimilables de celles qu'ils s'en étaient au préalable tracés. La France, nous disaient-ils, n'est pas pour nous un pays étranger; nous sommes Français autant que Canadiens et Montréal est la seconde ville française du monde.

"Dans leur long voyage aux courtes étapes, nos visiteurs firent une belle place à notre ville. Cette délicate attention a touché les Poitevins qui ne regrettent qu'une chose: ne pouvoir rendre à "leurs parents" leur visite."

Les Canadiens ont pris le dîner à l'Hotel de France, qui fut servi sous la présidence de M. Léon Bouchet, maire de Poitiers.

Au dessert, M. le maire dit quelques mots. Il rappela les liens de cœur unissant le Canada à la France et leva son verre aux deux pays.

Après lui, M. Jean Nolin prononça une allocution vivement applaudie.

Le lendemain matin, les Canadiens ont visité la ville en compagnie de Poitevins érudits.

La mise au point

Tout en laissant de côté le baragouinage de l'ultra-capitalisme *Gazette* (20 juillet 1937) et de *l'Unité* (22 juillet 1937), et de l'atelier syndical fermé, et tout en ignorant les stupidités de bien d'autres sur le même sujet, nous ne pouvons laisser passer, sans faire de mise au point, la déclaration récente faite au nom du gouvernement provincial par l'honorable Maurice Duplessis, premier ministre, contre ce qu'il a appelé négligemment le *closed shop*. Pour être juste et éviter toute ambiguïté, nous citerons d'abord cette déclaration, en l'emplantant au *Devoir* du 19 juillet 1937, déclaration qui n'a pas été démentie.

"Les ouvriers, a déclaré le premier ministre, ont le droit de se former en unions et organisations, mais l'union doit être à base de liberté dans l'ordre, le respect de l'ordre et des lois. Le droit d'union ne doit jamais être supérieur au droit de l'ouvrier au travail. Par conséquent, dans la province de Québec, pas de *closed shops* ni pour l'Internationale, ni pour les Syndicats catholiques. Car l'atelier fermé est une cause grave de froissements, non seulement entre les ouvriers, mais dans l'organisme économique et social; c'est un attentat au droit et à la liberté de l'ouvrier de faire partie ou non d'une union; de plus, c'est vouloir constituer un Etat dans l'Etat, et le gouvernement n'endurera jamais ça."

Les encyclopiques

De toute évidence, cette déclaration n'est pas de quelqu'un qui a lu et compris les encyclopiques *Rerum Novarum*, *Quadragesimo Anno* et *Divini Redemptoris*; elle n'est pas de quelqu'un qui a suivi régulièrement les cours ou lu les rapports des Semaines sociales du Canada; car, elle aurait été faite, dans ce cas, sous une toute autre forme. Ce qui donne son importance à cette déclaration, ce n'est pas son contenu, mais c'est celui qui l'a prononcée. Elle a été faite par le premier ministre, et elle engage le gouvernement provincial.

L'honorable Maurice Duplessis a parlé comme un législateur qui comprend difficilement le véritable rôle de ce régulateur de la liberté qu'est la loi. Il a parlé aussi comme un Bâtonnier général qui semblait enclin à annoncer prochainement l'abolition du Barreau, afin de faire disparaître le *closed shop* en vertu duquel tous les avocats sont obligés de faire partie du Barreau et de se soumettre au pouvoir réglementaire, judiciaire et exécutif du Conseil de cette corporation. Il y a peut-être des avocats qui aimeraient à exercer leur profession sans être tenus d'appartenir à la corporation des avocats. Que fait-on de leur liberté de ne pas faire partie d'une organisation?

Echange d'actions

Toronto, 31. (C.P.) — M. le juge C.P. McTaggart a approuvé hier le projet selon lequel les actionnaires de la *Canadian Hydro-Electric Corporation*, d'Ottawa, pourront échanger leurs actions pour des actions de la *Galteau Power Company Limited*. L'autorisation vaut pour les actions privilégiées, premier et deuxième groupe, et pour les actions ordinaires. Le projet d'échange a été approuvé par une réunion des actionnaires de la compagnie, mais quelques-uns des actionnaires, dont M. le sénateur Arthur Meighen, ont combattu le projet devant les tribunaux.

L'atelier fermé

Causerie de M. Alfred Charpentier, président de la C.T.C.C. sur l'atelier fermé en réponse à M. Duplessis

M. Alfred Charpentier a prononcé hier soir à la radio la causerie suivante:

Messieurs, Messieurs: L'atelier syndical fermé (*closed shop*) a fait l'objet de bien des déclarations et de bien des commentaires, chez nous, en ces derniers temps. Bien des gens, y compris le porte-parole le plus autorisé du gouvernement provincial, ont tenté de faire croire au public qu'il s'agissait là d'une réforme nouvelle nettement révolutionnaire, au sens péjoratif du mot, d'une réforme, conséquemment, de nature à nuire aux meilleurs intérêts des travailleurs et à la paix sociale. Pourtant, l'atelier syndical fermé (*closed shop*) n'est pas une réforme nouvelle. C'est un moyen d'action syndicale connu depuis des années, dans les centres industriels, et il a servi les fins de la véritable organisation professionnelle, chaque fois qu'il s'est appuyé sur un contrat collectif de travail juste. Il est vrai que cette réforme hardie a effrayé ceux que la routine encroûte et éterné quelques vieux principes surannés, mais ceux qui désirent sérieusement des réformes sociales justes, profondes et durables, n'ont que faire de la routine et de la fausse notion de liberté qui a pris sa source dans la déclaration des Droits de l'homme, en 1789.

Le point de vue de la C.T.C.C.

La Confédération des Travailleurs catholiques du Canada, Inc., a cru de son devoir d'intervenir dans le débat pour faire valoir son point de vue. Et la C.T.C.C. a au moins deux bonnes raisons pour intervenir: d'abord ses syndicats affiliés (les Syndicats Nationaux Catholiques) ont plusieurs centaines de conventions collectives en cette province, en vertu desquelles est constitué ce qu'on appelle l'atelier syndical fermé (*closed shop*); puis, la C.T.C.C. se doit de démontrer que l'atelier syndical fermé, lorsqu'il s'appuie sur un contrat collectif de travail juste, n'est qu'une entente complémentaire de ce même contrat visant l'unité syndicale et la protection dans l'embauchage, et que c'est là une réforme qui trouve une éloquente justification dans les principes de la philosophie catholique, et dans la lumineuse doctrine sociale qui en découle.

La C.T.C.C. n'a aucunement l'intention, dans cette causerie, de charger à plaisir contre qui que ce soit; elle veut, dans son exposé, être vigoureuse, sans passion, autant que ferme sans aménité. Ses cinquante mille membres de la C.T.C.C. ont une doctrine saine, à la fois mollesse et la violence. Mais cette doctrine ne répugne pas certains moyens énergiques pour faire respecter la justice et assurer le triomphe des revendications des droits des travailleurs.

Diverses conceptions

Il y a plusieurs conceptions de l'atelier syndical fermé. Si nous nous en tenons, sans entrer inutilement dans les détails, aux clauses de préférence incorporées dans près de mille contrats signés par les Syndicats nationaux catholiques, et des employeurs, on remarque que deux conceptions principales se dégagent: ou bien l'employeur ne s'engage qu'à employer des membres de Syndicats nationaux catholiques, sans autre condition; ou bien, en plus de cette préférence, il concède également une partie de son droit d'embauchage des ouvriers. Lorsqu'un contrat collectif de travail contient une clause de préférence établissant l'atelier syndical fermé, les non-syndiqués, au moment de la signature du contrat, doivent ou bien demander leur admission dans le syndicat de leur profession, ou bien aller se chercher de l'emploi ailleurs. C'est ce point qui paraît plus particulièrement gêner la liberté.

En philosophie

Posons ici le principe de philosophie qui va éclairer la question. C'est le principe du volontaire indirect. Il est permis, en poursuivant une cause juste, de poser un acte susceptible de produire deux effets, un bon et un mauvais, du moment que le bon effet qui est recherché, et que le mauvais effet n'est pas voulu, en soi. L'atelier syndical fermé, suivant les conditions que nous donnerons plus bas en nous appuyant sur des textes d'autorités, est une cause juste. En effet, l'atelier syndical fermé marque une étape vers l'organisation de la société. Suivant les encyclopiques, cette organisation corporative est celle qui convient le mieux à la nature humaine, et celle qui respecte le mieux la véritable notion de la liberté. L'évolution normale vers l'organisation corporative peut se marquer par les étapes suivantes: syndicat, contrat collectif de travail, atelier fermé, extension juridique des conventions collectives de travail, comités paritaires, statut légal, corporation. L'atelier syndical fermé est susceptible de produire deux effets: plus de protection pour les syndicats professionnels et leurs membres, et c'est l'effet recherché; puis l'obligation pour les non-syndiqués de donner leur adhésion à un syndicat professionnel ou à s'en aller; effet qu'on ne peut éviter et qui peut être considéré comme mauvais effet chez ceux qui sont ainsi atteints.

Syndicats professionnels

D'aucuns seront peut-être portés à critiquer la puissance ainsi obtenue par les syndicats professionnels. Que l'on écoute encore une fois ce que disai, le 21 juillet dernier, à la Semaine sociale de Saint-Hyacinthe. Son Eminence le cardinal Villeneuve, archevêque de Québec et primat de l'Eglise canadienne: "Puisque c'est une vérité élémentaire, disait-il dans sa magistrale allocution, que le capital et le travail sont à la base de toute la production des richesses et conséquemment de l'accroissement de l'actif économique d'un pays, il faut donc, à mesure que le capital devient un facteur colossal et irrédoublable entre les mains des uns, qu'il y ait pour les autres aussi un bouclier de protection efficace contre l'écroulement". Et Son Eminence parlait ainsi en faisant l'éloge des véritables syndicats professionnels.

Quelques textes

Poursuivant maintenant notre défense de l'atelier syndical fermé, voici quelques textes d'autorités en matière sociale. Mgr Ryan, professeur à l'Université catholique d'Amérique, a écrit dans *Catholic Encyclopedia*, au sujet de l'atelier syndical fermé, ce qui suit: "L'atelier syndical fermé, lorsqu'il est nécessaire pour obtenir des conditions de travail raisonnables n'est pas immoral. Il est raisonnable que l'ouvrier non syndiqué se conforme à la condition sans laquelle la masse des ouvriers ne pourra obtenir justice et il ne serait pas raisonnable qu'il voudrait travailler comme non syndiqué quand pareille action tend à créer une situation injuste pour tous."

Le R. P. Belliot

Le R. P. Belliot, O.F.M., dans son *Manuel de Sociologie catholique*, s'appuie sur le principe que le droit collectif doit l'emporter sur le droit individuel, pour répondre à ceux dont toute la sympathie, dans le cas

L'atelier fermé

L'expression *closed shop* est, on s'en doute, d'origine américaine. Ce ne sont pas les ouvriers qui l'ont créée, ce sont des employeurs. En effet, en 1902, des unions ouvrières américaines lancèrent l'idée de préférence à obtenir pour elles, auprès des employeurs. Ces derniers, effrayés par la hardiesse de cette réforme, ressentirent soudain des sympathies profondes pour les ouvriers non syndiqués, et combattirent avec vigueur le principe de l'atelier fermé (*closed shop*), au nom de la liberté des non-syndiqués, pour éviter de dire qu'ils les combattaient, comme c'était le cas, à cause de leur attachement au libéralisme économique et de leur haine des associations ouvrières. Cela se voit encore en l'an de grâce 1937, et pas seulement de la part d'employeurs.

En demandant le "closed shop", les ouvriers désiraient obtenir des employeurs, que seuls des syndiqués pussent travailler dans leurs ateliers, et que cet avantage de venir une clause du contrat collectif de travail. Il y a lieu d'étudier ce principe à la lumière de la philosophie catholique et de la doctrine sociale de l'Eglise.

De plusieurs points du front de 100 milles qui serpente du littoral jusqu'à des bourgs à l'ouest de Peiping des troupes japonaises annonçaient qu'elles s'avançaient. On tenait d'autres sources que les lignes chinoises étaient enfoncées sur des distances considérables.

Il paraît que des troupes japonaises ont enlevé aux Chinois une forte position à Takou et que cela permet aux Japonais de se servir de Tangkou, port de Tien-Tsin. L'agence d'information japonaise Docteur annonce qu'à l'autre extrémité du front une colonne a enlevé aux Chinois Tchangsintien, qui est sur la rive ouest de la rivière Youngting et que dessert la ligne ferroviaire Peiping-Hankeou.

Les Japonais affirment qu'il importait de prolonger le bombardement de Tientsin, pour détruire plusieurs endroits où les Chinois faisaient des préparatifs militaires

Les Japonais bombardent Tien-Tsin

L'artillerie et l'aviation japonaises détruisent la ville — Lignes chinoises enfoncées

Tien-Tsin, 31. — (S.P.A.) L'artillerie et l'aviation japonaises bombardent encore Tien-Tsin, il y a quelques heures. D'autre part, l'armée japonaise raffermira sa domination depuis la mer jusqu'à la région qui est à l'ouest de Peiping.

Des milliers de Chinois sans abris quittèrent les quartiers indigènes de Tien-Tsin, dans lesquels tombaient des bombes et des obus japonais. On ne connaît pas le nombre des victimes du bombardement. Des officiers chinois disent que plusieurs milliers de non-combattants ont été atteints.

De plusieurs points du front de 100 milles qui serpente du littoral jusqu'à des bourgs à l'ouest de Peiping des troupes japonaises annonçaient qu'elles s'avançaient. On tenait d'autres sources que les lignes chinoises étaient enfoncées sur des distances considérables.

Il paraît que des troupes japonaises ont enlevé aux Chinois une forte position à Takou et que cela permet aux Japonais de se servir de Tangkou, port de Tien-Tsin. L'agence d'information japonaise Docteur annonce qu'à l'autre extrémité du front une colonne a enlevé aux Chinois Tchangsintien, qui est sur la rive ouest de la rivière Youngting et que dessert la ligne ferroviaire Peiping-Hankeou.

Les Japonais affirment qu'il importait de prolonger le bombardement de Tientsin, pour détruire plusieurs endroits où les Chinois faisaient des préparatifs militaires

Les Japonais bombardent Tien-Tsin

Tien-Tsin, 31. — (S.P.A.) L'artillerie et l'aviation japonaises bombardent encore Tien-Tsin, il y a quelques heures. D'autre part, l'armée japonaise raffermira sa domination depuis la mer jusqu'à la région qui est à l'ouest de Peiping.

Des milliers de Chinois sans abris quittèrent les quartiers indigènes de Tien-Tsin, dans lesquels tombaient des bombes et des obus japonais. On ne connaît pas le nombre des victimes du bombardement. Des officiers chinois disent que plusieurs milliers de non-combattants ont été atteints.

De plusieurs points du front de 100 milles qui serpente du littoral jusqu'à des bourgs à l'ouest de Peiping des troupes japonaises annonçaient qu'elles s'avançaient. On tenait d'autres sources que les lignes chinoises étaient enfoncées sur des distances considérables.

Il paraît que des troupes japonaises ont enlevé aux Chinois une forte position à Takou et que cela permet aux Japonais de se servir de Tangkou, port de Tien-Tsin. L'agence d'information japonaise Docteur annonce qu'à l'autre extrémité du front une colonne a enlevé aux Chinois Tchangsintien, qui est sur la rive ouest de la rivière Youngting et que dessert la ligne ferroviaire Peiping-Hankeou.

Les Japonais affirment qu'il importait de prolonger le bombardement de Tientsin, pour détruire plusieurs endroits où les Chinois faisaient des préparatifs militaires

Les Japonais bombardent Tien-Tsin

Tien-Tsin, 31. — (S.P.A.) L'artillerie et l'aviation japonaises bombardent encore Tien-Tsin, il y a quelques heures. D'autre part, l'armée japonaise raffermira sa domination depuis la mer jusqu'à la région qui est à l'ouest de Peiping.

Des milliers de Chinois sans abris quittèrent les quartiers indigènes de Tien-Tsin, dans lesquels tombaient des bombes et des obus japonais. On ne connaît pas le nombre des victimes du bombardement. Des officiers chinois disent que plusieurs milliers de non-combattants ont été atteints.

De plusieurs points du front de 100 milles qui serpente du littoral jusqu'à des bourgs à l'ouest de Peiping des troupes japonaises annonçaient qu'elles s'avançaient. On tenait d'autres sources que les lignes chinoises étaient enfoncées sur des distances considérables.

Il paraît que des troupes japonaises ont enlevé aux Chinois une forte position à Takou et que cela permet aux Japonais de se servir de Tangkou, port de Tien-Tsin. L'agence d'information japonaise Docteur annonce qu'à l'autre extrémité du front une colonne a enlevé aux Chinois Tchangsintien, qui est sur la rive ouest de la rivière Youngting et que dessert la ligne ferroviaire Peiping-Hankeou.

Les Japonais affirment qu'il importait de prolonger le bombardement de Tientsin, pour détruire plusieurs endroits où les Chinois faisaient des préparatifs militaires

Les Japonais bombardent Tien-Tsin

Tien-Tsin, 31. — (S.P.A.) L'artillerie et l'aviation japonaises bombardent encore Tien-Tsin, il y a quelques heures. D'autre part, l'armée japonaise raffermira sa domination depuis la mer jusqu'à la région qui est à l'ouest de Peiping.

Des milliers de Chinois sans abris quittèrent les quartiers indigènes de Tien-Tsin, dans lesquels tombaient des bombes et des obus japonais. On ne connaît pas le nombre des victimes du bombardement. Des officiers chinois disent que plusieurs milliers de non-combattants ont été atteints.

De plusieurs points du front de 100 milles qui serpente du littoral jusqu'à des bourgs à l'ouest de Peiping des troupes japonaises annonçaient qu'elles s'avançaient. On tenait d'autres sources que les lignes chinoises étaient enfoncées sur des distances considérables.

Il paraît que des troupes japonaises ont enlevé aux Chinois une forte position à Takou et que cela permet aux Japonais de se servir de Tangkou, port de Tien-Tsin. L'agence d'information japonaise Docteur annonce qu'à l'autre extrémité du front une colonne a enlevé aux Chinois Tchangsintien, qui est sur la rive ouest de la rivière Youngting et que dessert la ligne ferroviaire Peiping-Hankeou.

Les Japonais affirment qu'il importait de prolonger le bombardement de Tientsin, pour détruire plusieurs endroits où les Chinois faisaient des préparatifs militaires

Les Japonais bombardent Tien-Tsin

Tien-Tsin, 31. — (S.P.A.) L'artillerie et l'aviation japonaises bombardent encore Tien-Tsin, il y a quelques heures. D'autre part, l'armée japonaise raffermira sa domination depuis la mer jusqu'à la région qui est à l'ouest de Peiping.

Des milliers de Chinois sans abris quittèrent les quartiers indigènes de Tien-Tsin, dans lesquels tombaient des bombes et des obus japonais. On ne connaît pas le nombre des victimes du bombardement. Des officiers chinois disent que plusieurs milliers de non-combattants ont été atteints.

De plusieurs points du front de 100 milles qui serpente du littoral jusqu'à des bourgs à l'ouest de Peiping des troupes japonaises annonçaient qu'elles s'avançaient. On tenait d'autres sources que les lignes chinoises étaient enfoncées sur des distances considérables.

Il paraît que des troupes japonaises ont enlevé aux Chinois une forte position à Takou et que cela permet aux Japonais de se servir de Tangkou, port de Tien-Tsin. L'agence d'information japonaise Docteur annonce qu'à l'autre extrémité du front une colonne a enlevé aux Chinois Tchangsintien, qui est sur la rive ouest de la rivière Youngting et que dessert la ligne ferroviaire Peiping-Hankeou.

Les Japonais affirment qu'il importait de prolonger le bombardement de Tientsin, pour détruire plusieurs endroits où les Chinois faisaient des préparatifs militaires

Les Japonais bombardent Tien-Tsin

Tien-Tsin, 31. — (S.P.A.) L'artillerie et l'aviation japonaises bombardent encore Tien-Tsin, il y a quelques heures. D'autre part, l'armée japonaise raffermira sa domination depuis la mer jusqu'à la région qui est à l'ouest de Peiping.

Des milliers de Chinois sans abris quittèrent les quartiers indigènes de Tien-Tsin, dans lesquels tombaient des bombes et des obus japonais. On ne connaît pas le nombre des victimes du bombardement. Des officiers chinois disent que plusieurs milliers de non-combattants ont été atteints.

De plusieurs points du front de 100 milles qui serpente du littoral jusqu'à des bourgs à l'ouest de Peiping des troupes japonaises annonçaient qu'elles s'avançaient. On tenait d'autres sources que les lignes chinoises étaient enfoncées sur des distances considérables.

Il paraît que des troupes japonaises ont enlevé aux Chinois une forte position à Takou et que cela permet aux Japonais de se servir de Tangkou, port de Tien-Tsin. L'agence d'information japonaise Docteur annonce qu'à l'autre extrémité du front une colonne a enlevé aux Chinois Tchangsintien, qui est sur la rive ouest de la rivière Youngting et que dessert la ligne ferroviaire Peiping-Hankeou.

Les Japonais affirment qu'il importait de prolonger le bombardement de Tientsin, pour détruire plusieurs endroits où les Chinois faisaient des préparatifs militaires

Les Japonais bombardent Tien-Tsin

Tien-Tsin, 31. — (S.P.A.) L'artillerie et l'aviation japonaises bombardent encore Tien-Tsin, il y a quelques heures. D'autre part, l'armée japonaise raffermira sa domination depuis la mer jusqu'à la région qui est à l'ouest de Peiping.

Des milliers de Chinois sans abris quittèrent les quartiers indigènes de Tien-Tsin, dans lesquels tombaient des bombes et des obus japonais. On ne connaît pas le nombre des victimes du bombardement.



LA PAGE FEMININE

"Vivre en aimant"

Directrice: Germaine BERNIER

La petite histoire

Grandeur et décadence du prince des dandys

Une jolie taille, une figure assez piquante portée insolentement au-dessus de sa cravate considérable, le menton haut, le nez pointu, et dans les yeux cette fautille dédaigneuse qui convient à un système dandy célèbre, Brummell, au début du siècle dernier, était en Angleterre l'arbitre de l'élegance. Sa mise était invariablement réussie au point d'avoir quelque chose d'exquis.

meubles, ses porcelaines précieuses, engager enfin les quatre cinquièmes de son traitement. Le 5 octobre 1830, il entra à Caen dans une chaise à quatre chevaux, qui le déposa à la porte du meilleur hôtel.

Il ne lui fallait pas beaucoup plus de deux heures pour mener à bien les rites de cet ajustement parfait. Il avait, en outre, des manières froides et languissantes, un système de dédains calculés, un flegme et une aisance de grand ton qui lui valurent l'admiration éperdue et l'imitation de tous les snobs.

Brummell avait alors 55 ans. Ce n'était plus, hélas! qu'un vieux beau dans des vêtements démodés. Il s'habillait toujours avec le même soin qu'autrefois, mais ses costumes semblaient un peu usés, et sa redingote était toujours boutonnée, afin de ménager ce gilet de cachemire qui lui avait coûté jadis une certaine de louis. Chaque cheveu bien en place, le chapeau légèrement incliné sur le côté, bien ganté et son parapluie sous le bras, le noeud de sa cravate toujours "miraculeuse", se mirant dans ses boîtes brillantes, il sortait de l'hôtel en marchant sur la pointe des pieds. Il n'était son chapeau à personne, de peur de déranger son toupet...

Un jour qu'il était en compagnie de quelque niais de la Chambre des lords, Brummell demanda tout à coup à son compagnon: — Comment nommez-vous ces choses que vous avez aux pieds? — Mais... des souliers! — Ah! ce sont vraiment des souliers? répliqua le dandy en lorgnant avec curiosité. Je les avais pris pour des pantoufles.

Il faisait figure encore. Jusqu'à un jour où fut supprimé le consulat de Caen. Privé de son traitement, Brummell connut la prison pour dettes. Une souscription le délivra de ses créanciers. Quelque temps, il vécut sur l'argent qui lui restait de la souscription. Puis, il dut vendre ses derniers bijoux, ses flacons d'argent. Ses habits maintenant étaient troués. Il ne portait plus de cravate, car il ne pouvait payer sa blanchisseuse. Descendu de degré en degré, il en vint dans la rue à susciter les quolibets. Il tomba tout à fait dans le gâchis et ne sortit plus.

— Comment nommez-vous ces choses que vous avez aux pieds? — Mais... des souliers! — Ah! ce sont vraiment des souliers? répliqua le dandy en lorgnant avec curiosité. Je les avais pris pour des pantoufles.

Certains soirs, il faisait allumer les bougies de sa chambre. Puis, dans le costume de sa jeunesse, habit bleu à boutons d'or, gilet de piqué, pantalon noir collant, il s'annonçait lui-même à haute voix: — Son Altesse Royale le prince de Galles... le duc de Bedford... la duchesse d'York, lady Coningham, lord Avenley... Tous les plus hauts noms de l'Angleterre.

— Autre jour, quand vous passiez à la porte du club, je vous ai fait un signe de la main, et je vous ai dit: "Bonjour Jimmy!" Ne sommes-nous pas quittes? — Roi des dandys, personne ne pouvait lui disputer ce titre, et le prince de Galles lui-même, l'héritier des Trois-Royaumes, le futur George IV, qui avait l'ambition d'être le premier gentleman de l'Europe, avait conscience, devant Brummell, de n'être que le second.

Il saluait, offrait le bras aux dames, accompagnait ses invités à la porte, leur offrait des rafraîchissements, jusqu'à ce que son étrange hallucination cessât. Lors, le malheureux, conscient de sa démesure, s'affaissait dans un fauteuil et fondait en larmes.

— Comme tout le monde, le prince George admirait Brummell et copiait son élégance glaciale et ironique, ses manières d'une correction dédaigneuse. Il l'aimait, le priait à sa table, lui faisait partager ses distractions et ses plaisirs et endurait de lui ce ton de raillerie que le favori n'abandonnait jamais.

Le 30 mars 1840, celui qui avait été George Brummell, le prince des dandys, mourait, gâté, dans un asile.

— Brummell, cependant, finit par passer la mesure. Ivre de vanité et d'impertinence, il en vint à pousser ses laquaiseries jusqu'à les rendre cuisantes. Le prince, à son grand désespoir, commença à prendre de l'embarras. Or, le dandy, non content de rester mince, l'en plaisantait sans cesse, et il s'amusa à lui danser de la surmorte *Big-Ben* (Gros-Benjamin), du nom d'un Suisse énorme qui était le portier de Carleton House. Une nuit qu'il soupait avec le prince, s'apercevant que le champagne manquait, il jeta à son hôte: — George, mon cher, sonnez donc!

— Le prince sonna; mais il dit au domestique: — Mepez au lit cet ivrogne.

— Brummell eut ordre de ne plus se présenter au Carlton. Il se retira avec flegme. Sa brouille avec le prince de Galles n'atteignit nullement plus que jamais invité, recherché. Mais, un jour, l'argent lui manqua. Il fit des dettes, il joua. Quand il lui devint impossible de tenir son rôle, il s'établit à Calais.

Il y vécut, comme naquère à Londres, d'ailleurs. Ses anciens amis lui envoyaient des sommes qui lui permettaient de ne rien changer à ses habitudes. Comme autrefois, la semelle de ses bottes était vernie. Les Anglais de passage l'invitaient à dîner, et lui, magnifiquement, les priait à son tour.

— Cette existence était celle d'un roi déchu. Brummell regrettait le temps de sa gloire, son insolence tournait quelque peu à l'air. Il avait des dettes énormes. On réussit à le faire nommer consul d'Angleterre à Caen. Pour désintéresser ses créanciers, il dut vendre ses

meubles, ses porcelaines précieuses, engager enfin les quatre cinquièmes de son traitement.

— Mepez au lit cet ivrogne.

— Brummell eut ordre de ne plus se présenter au Carlton. Il se retira avec flegme.

— Cette existence était celle d'un roi déchu. Brummell regrettait le temps de sa gloire, son insolence tournait quelque peu à l'air.

— Brummell eut ordre de ne plus se présenter au Carlton. Il se retira avec flegme.

— Cette existence était celle d'un roi déchu. Brummell regrettait le temps de sa gloire, son insolence tournait quelque peu à l'air.

— Brummell eut ordre de ne plus se présenter au Carlton. Il se retira avec flegme.

— Cette existence était celle d'un roi déchu. Brummell regrettait le temps de sa gloire, son insolence tournait quelque peu à l'air.

— Brummell eut ordre de ne plus se présenter au Carlton. Il se retira avec flegme.

— Cette existence était celle d'un roi déchu. Brummell regrettait le temps de sa gloire, son insolence tournait quelque peu à l'air.

— Brummell eut ordre de ne plus se présenter au Carlton. Il se retira avec flegme.

— Cette existence était celle d'un roi déchu. Brummell regrettait le temps de sa gloire, son insolence tournait quelque peu à l'air.

— Brummell eut ordre de ne plus se présenter au Carlton. Il se retira avec flegme.

— Cette existence était celle d'un roi déchu. Brummell regrettait le temps de sa gloire, son insolence tournait quelque peu à l'air.

— Brummell eut ordre de ne plus se présenter au Carlton. Il se retira avec flegme.

— Cette existence était celle d'un roi déchu. Brummell regrettait le temps de sa gloire, son insolence tournait quelque peu à l'air.

— Brummell eut ordre de ne plus se présenter au Carlton. Il se retira avec flegme.

— Cette existence était celle d'un roi déchu. Brummell regrettait le temps de sa gloire, son insolence tournait quelque peu à l'air.

— Brummell eut ordre de ne plus se présenter au Carlton. Il se retira avec flegme.

— Cette existence était celle d'un roi déchu. Brummell regrettait le temps de sa gloire, son insolence tournait quelque peu à l'air.

— Brummell eut ordre de ne plus se présenter au Carlton. Il se retira avec flegme.

— Cette existence était celle d'un roi déchu. Brummell regrettait le temps de sa gloire, son insolence tournait quelque peu à l'air.

— Brummell eut ordre de ne plus se présenter au Carlton. Il se retira avec flegme.

— Cette existence était celle d'un roi déchu. Brummell regrettait le temps de sa gloire, son insolence tournait quelque peu à l'air.

— Brummell eut ordre de ne plus se présenter au Carlton. Il se retira avec flegme.

— Cette existence était celle d'un roi déchu. Brummell regrettait le temps de sa gloire, son insolence tournait quelque peu à l'air.

— Brummell eut ordre de ne plus se présenter au Carlton. Il se retira avec flegme.

— Cette existence était celle d'un roi déchu. Brummell regrettait le temps de sa gloire, son insolence tournait quelque peu à l'air.

— Brummell eut ordre de ne plus se présenter au Carlton. Il se retira avec flegme.

— Cette existence était celle d'un roi déchu. Brummell regrettait le temps de sa gloire, son insolence tournait quelque peu à l'air.

— Brummell eut ordre de ne plus se présenter au Carlton. Il se retira avec flegme.

— Cette existence était celle d'un roi déchu. Brummell regrettait le temps de sa gloire, son insolence tournait quelque peu à l'air.

— Brummell eut ordre de ne plus se présenter au Carlton. Il se retira avec flegme.

Petit jardin avec un poivrier

Petit jardin avec un poivrier. Assis en France auprès de l'Italie, Je pense aux jours où vous m'enivriez D'azur, de rêve et de mélancolie!

Comme le soir vous jetez sur mon cœur L'amer parfum des lis, des bigarades, Quand je marchais en repoussant l'odeur, Qui revenait comme un flot dans la rade!

Au cercle étroit d'un bassin rond et gris, L'eau s'endormait, petite eau qui se rouille; Et j'entendais monter jusqu'à mon lit Le chant profond et triste des grenouilles.

Je me levais, je voyais le jardin: Les beaux cailloux avec leur cœur de pierre Gisaient en paix sous le ciel argenté, L'arbre indolent semblait être en prière;

Les frais parfums s'amoncelaient sur moi, Tout me disait: "Tu vois, la vie est calme, Sois comme l'eau, comme les puits étroit, Comme le lis qui luit, comme la palme..."

Mais rien ne peut nous consoler, les nuits Où le cœur veut tout ce qu'il imagine. Vous m'avez fait bien des divins ennuis, Petit jardin avec des mandarines...

Comtesse de NOAILLES

CHRONIQUE MUSICALE

Variétés sur les orgues

Dans un dictionnaire très connu, et sans doute en adjonction à la fameuse règle d'amour, délice et orgue, on lit une bien curieuse définition, laquelle, paraît-il, dérive d'une conclusion académique: "Orgue, lieu élevé où sont placées les orgues." Voilà l'extraordinaire aerie dans laquelle se sont rués des lexicographes de valeur, sous la simple suggestion d'une expression mal comprise, qu'ils ont donnée en exemple: "Monter à l'orgue", lorsqu'il est dans une tribune élevée; on a dit d'ailleurs aussi bien: "Monter aux orgues." D'où il suit que "l'orgue" ou "les orgues" signifient exactement la même chose, c'est-à-dire l'instrument de musique ainsi placé dans un lieu élevé.

Il n'y a pas que les lexicographes pour écrire des bévues à propos de l'orgue (ou des orgues). Vous savez que ce qui, aux yeux de tous, caractérise cet instrument, ce sont les brillants tuyaux d'étain placés en façade, ou, comme on dit, "en montre". D'où le nom de jeu de "montrer" pour désigner l'ensemble de ces tuyaux, et la sonorité pleine et chaude de leurs sons. La montre est ainsi l'un des beaux jeux de l'orgue.

Or, il est des gens qualifiés par leur autorité (mais pas musiciens, oh! non), qui se sont figuré que ces tuyaux étaient placés là à titre d'ornement! Le cours officiel d'architecture professé dans les écoles des beaux-arts, en apprenant aux élèves futurs architectes que c'est qu'un buffet d'orgue, leur enseigne imperturbablement que ce meuble, qui contient l'instrument, offre une façade dont le dessin et la disposition sont laissés au choix de la fantaisie de l'artiste chargé de la construire. Ceci, déjà, n'est pas tout à fait exact, car la disposition matérielle de la façade d'un orgue dépend de sa construction, de la place de ses claviers et des jeux.

Or, ce cours officiel assure que l'on est dans l'usage de placer sur ces façades ces grandes flûtes brillantes, à titre d'ornement, pour indiquer que c'est là un instrument de musique, mais que ces flûtes ne parlent pas!

Alors, jamais les illustres professeurs qui ont établi ou répété pareil enseignement ne se sont demandés pourquoi ces tuyaux étaient disposés en grandeur croissante et décroissante? Mais écoutez la suite, dans une très célèbre église où, peu de temps avant la guerre, on construisit un superbe grand or-

gue, il se passa l'extraordinaire histoire suivante. L'architecte en chef avait demandé au facteur — vous savez que c'est ainsi que l'on dénomme les fabricants d'orgue — les dimensions et la disposition de l'instrument à construire, et dont il devait, lui, l'architecte, dessiner la façade. (Erreur de notre temps, car, jusqu'au milieu du siècle dernier, les facteurs eux-mêmes construisaient en entier leurs orgues, même les plus importants (ou importantes). Certains, même, dans la vieille France, étaient aussi réputés comme "buchières" ou menuisiers d'art, que comme facteurs; les sculpteurs de ces façades d'orgues, et il en est de merveilleuses, ne travaillaient que sous la direction du facteur.)

Donc, pour en revenir à notre histoire, l'architecte dessina sa façade de buffet, et commença à la faire exécuter. De son côté, le facteur, dans son atelier, préparait ses tuyaux, etc., et, le moment venu, arriva pour les monter. Horreur! ceci n'entre pas dans cela; impossible de disposer à leur place les tuyaux et leurs pieds. Demande d'explication: c'était bien simple. Dans l'intervalle de temps qui s'était écoulé entre l'adoption du projet et sa réalisation, le "maître de l'oeuvre" avait modifié le plan, en remontant de près d'un demi-mètre une corniche, afin d'avoir plus d'unité avec le style de l'église. Le conseil qui, évidemment, n'était pas tenu d'avoir des lumières spéciales, avait approuvé cette légère modification pour laquelle on n'avait même pas pensé à prévenir le facteur: cela paraissait si peu de chose!

Et comme celui-ci protestait, demandant de quelle façon il arriverait à pouvoir caser l'instrument, l'architecte répondit froidement: "Mais, vous n'avez qu'à raccourcir les tuyaux!" Le malheureux! Tout coté qu'il était dans son art, il ignorait que ces tuyaux étaient chacun un producteur de son, et qu'en changeant leurs dimensions, on faussait leur ton.

Il se laissa à penser en face de quels problèmes d'acoustique se trouva placée la construction de cette "montre".

Il existe d'ailleurs des idées parfois curieuses, et l'on entend des réflexions assez extraordinaires sur l'orgue, chez des auditeurs peu informés.

Après l'une des restaurations que dut subir l'orgue monumental du Trocadéro, à Paris — lorsqu'il existait encore, — une audition magnifique rassembla autour d'un maître du clavier une foule d'administrateurs. Cet orgue était à transmissions mécaniques, système le plus ancien, mais dont parfois on entend le bruit lorsque l'orgue fait résonner les jeux les plus doux.

Pendant l'un des adagios que joua le grand artiste Marcel Dupré, l'oreille percevait assez distinctement les *clac, clac, clac* du mécanisme de l'abrége, suivant le mouvement des doigts de l'organiste. "Qu'est-ce que cela?" demanda une auditrice à sa voisine; l'entendez-vous? — Oui, ma chère; c'est évidemment (?) le soufflet! Comme il a été réfait à neuf, il faut du temps au cuir pour s'assouplir (!)."

Propos rigoureusement authentique et qui, à propos de soufflet, me remet en mémoire une historiette, non moins réelle, qui me fut quelquel jour contée à Nîmes. Un organiste réputé de cette ville, M. Pellet, vint jouer un office solennel dans une autre cité du diocèse qui possédait un orgue remarquable.

Après l'audition, on s'empressa autour de lui pour le féliciter. Le souffleur (car cet orgue n'avait pas encore de soufflerie électrique), écoutant le détail des éloges, trouva qu'on l'ignorait par trop: "Messieurs, dit-il en se présentant, je suis le souffleur de M. Pellet!"

Il attendait sa part d'éloges! Tel souffleur, par ailleurs, a parfois fait montre d'un certain orgueil, doué d'une forte dose de vanité. Un ancien auteur rapporte qu'un pauvre souffleur se plaignait un jour, près de son curé, de toucher de si maigres émoluments, alors que l'organiste émergeait des traitements qu'il estimait superbes. "Car, enfin, jamais l'orgue ne pourrait se faire entendre; l'organiste ne pourrait rien jouer si je ne lui soufflais pas du vent dans les tuyaux." Et il réclamait le traitement à égalité. "Parfait, lui répondit le curé, mais à une condition: c'est que vous puissiez tous deux vous suppléer. Au prochain office, M. l'organiste actionnera le soufflet; vous, vous tiendrez les claviers."

Qui fut penaud? Ce réclamant, qui ne réclama plus.

Amédée GASTOUE (Le Noël).

Association Notre-Dame-des-Malades du Canada

La souffrance, avons-nous dit, atteint toute personne. Elle atteint le savant, le philosophe, l'artiste et le chrétien. Le savant, en tant qu'homme, subit la douleur, parce que, pas plus que le prêtre, il n'est un homme hors de vie. En tant que savant, la souffrance envahit son oeuvre, commande à son activité et peut aller jusqu'à l'angoisse.

Parmi les savants, le médecin a un rôle spécialement important. La souffrance le façonne. Elle l'appelle l'homme de la douleur. Elle le marque et le fait vivre sur un plan moral plus élevé. Elle le rend sensible à la pitié.

L'artiste ressent la souffrance en constatant son incapacité à traduire la beauté qu'il entrevoit. Cette souffrance le stimule, le pousse à faire mieux toujours. Elle est pour lui une source d'enrichissement plus grande que la joie. A l'artiste, il suffit de penser que la souffrance peut, s'il le veut, spiritualiser toute chose.

Le philosophe, qui recherche la vérité et la raison des choses, tend à expliquer la souffrance. Il veut savoir, comprendre, expliquer. Endormir la douleur par le souvenir des choses passées, ne suffit pas. Vouloir dominer, triompher, réduire la souffrance, créer de nouvelles sources de joie, est-ce mieux?

Le chrétien s'efforce de vivre selon sa foi, confie luites, efforts, défaillances, peines à son Dieu qui est la sagesse même. A l'école du Christ, le chrétien apprend à faire de la souffrance une incomparable règle de vie. Pour lui, pas de découragement, son Dieu le soutient. Il sait que tout, il doit expier. Il sait qu'aimant ses frères, il doit se donner. Il sait que tout est voulu de Dieu. Il laissera alors travailler Dieu sachant que l'artiste divin ne travaille jamais au hasard.

Il travaillera avec Dieu. Ce oui, librement avec Dieu. Ce oui, ce oui amant, c'est de là que viendra sa valeur morale. La souffrance, non subie mais utilisée, transformera l'intelligence, la volonté, le cœur et la foi. C'est par elle que nous vivrons réellement. Un moyen pour tous de vivre ainsi, c'est bien la sanctification des souffrances par l'archiconfrérie Notre-Dame-des-Malades. Entrez dans cette association. Faites entrer vos parents et vos amis. Participez à la neuvaïne de messes dites spécialement pour vos chers malades, du 6 au 14 septembre. Venez au grand pèlerinage des malades du 15, au Centre Canadien de l'Association. Préparez bien ce jour dans la prière.

L'Association Notre-Dame-des-Malades, au Canada, par Zoël Fréchette, ptre-zélateur canadien, Sherbrooke, P. Q.

Advertisement for 'VENTE SEMESTRIELLE EATON DE MEUBLES ET ARTICLES D'AMEUBLEMENT'. Includes text about special conditions for payments and a 'LUNDI Jour d'Ouverture de la' announcement.

Advertisement for 'Mysto' featuring an illustration of a fly and text: 'LA MOUCHE TRANSMET LES PIRES MALADIES... MYSTO - LEGÈREMENT PARFUMÉ - NE TACHE PAS'.

Un spécieux argument. Une erreur très répandue et très grave, c'est de penser qu'on n'est pas coupable d'une mauvaise action quand on se profite sans y avoir coopéré.

Partie de cartes. Lundi le 2 août à deux heures p.m. aura lieu une partie de cartes organisée par les dames patronnesses au profit de l'Oeuvre de la Réparation à la T. S. Face Inc. au No 4312 Papineau.

L'Association des Gardes-Malades Enregistrées de la Province de Québec. Les examens d'automne pour l'enregistrement des gardes-malades auront lieu à Montréal et aux autres endroits les 25, 26 et 27 octobre 1937.

Feuilleton du "Devoir" Tante Bathilde par Mme Charles PERONNET. (Suite) Ses terres occupaient un grand nombre de travailleurs; les instruments les plus perfectionnés, les méthodes les plus récentes y étaient inaugurés, et chaque année les produits de la propriété étaient primés aux concours.

LES LIVRES ET LEURS AUTEURS

Les Dauphinois et l'établissement du régime français au Canada

Deux ouvrages consacrés aux Dauphinois venus au Canada viennent de paraître à quelques jours de distance. L'un porte sur les Dauphinois, collectivement; ceux qui ont pris part à l'établissement du régime français au Canada, et s'accompagne d'une étude sur Antoine Pécody de Contrecoeur; l'autre est la Biographie de Mgr de Laubérière, cinquième évêque de la Nouvelle-France, mort à 29 ans seulement, avant d'accomplir l'œuvre à laquelle des dons rares le prédestinaient.

Le livre de M. Pierre Saint-Olive, Les Dauphinois au Canada, démontre une fois de plus que la France de l'Ouest n'a pas été seule à fournir des Français au Canada. Le Dauphiné, province de modeste étendue sise au pied des Alpes, dans le sud-est de la France, a fait sa part. Si elle ne peut se réclamer de la quantité, elle peut, du moins, se flatter de la qualité de ses émigrants. Après de patientes recherches, M. Saint-Olive a pu recueillir quatre-vingt-cinq noms de personnes nées en Dauphiné avant d'être parties pour la colonisation de la Nouvelle-France depuis l'établissement de Jacques Cartier sur les rives du Saint-Laurent jusqu'à la Révolution française. De ce nombre, trois ne se sont pas trouvés à franchir l'océan, de sorte que l'effectif dauphinois qui a foulé le sol canadien se réduit à quatre-vingt-deux. Mais l'auteur le fait observer: fait historique qui mérite d'être mis en évidence, c'est le pourcentage élevé de l'élite au milieu du petit nombre des émigrés.

Exception faite pour les sept ecclésiastiques, l'émigration dauphinoise semble avoir eu un caractère presque exclusivement militaire. M. Saint-Olive, après un relevé des professions ou métiers des Dauphinois qui ont passé la mer pour toucher Québec, écrit: «Quoi qu'il en soit, il demeure établi que la profession militaire a fourni le plus gros contingent de l'émigration dauphinoise. L'armée royale compte trente-deux représentants dont le grade est indiqué. En outre, nombre d'autres Dauphinois semblent bien devoir y être rattachés, ne serait-ce que par l'indication du surnom de guerre si fréquent à cette époque et si gênant pour établir les filiations. Le retour de six officiers en France est certain.

Parmi les Dauphinois venus au Canada, on relève les noms suivants: deux évêques, Mgr de Saint-Vallier et Mgr de Laubérière; le Père de Belmont; l'abbé Dauric, premier curé de l'île d'Orléans; le Père Biard, jésuite, auteur d'une «curieuse» relation; parmi les laïques, ceux de Pécody de Contrecoeur, Pierre de Saint-Ours, Jarret de Beauregard, Jarret de Verchères, Pollet de la Combe, Pierre de Sorel, qui «s'implantèrent fortement à l'aval de Montréal avec un certain nombre de leurs soldats et établirent leurs domaines sur la rive droite du Saint-Laurent, dans le bec de cigogne formé par ce fleuve et la rivière Richelieu, sur le chemin de la guerre suivi par les tribus iroquoises». M. Saint-Olive ajoute: «Aujourd'hui encore, les villes de Sorel et de Contrecoeur, les villages de Verchères et de Saint-Ours perpétuent dans cette région la mémoire des fondateurs dauphinois».

L'auteur des Dauphinois au Canada insiste aussi sur l'influence dauphinoise dans la formation des cadres sociaux du Canada: «Ils sont cadets de très petite noblesse ou simples fils de bourgeoisie rurale, écrit-il. Aucun ne peut se targuer de porter un grand nom. Mais le milieu social dont ils sortent est sain. Plus loin il écrit encore:

«La formation si puissamment catholique de l'âme canadienne doit quelque chose à l'austérité de son évêque dauphinois et de ses prêtres... En résumé, l'émigration dauphinoise a valu par ses chefs plus que par son importance numérique. Le Canada lui est redevable de quelques-uns de ses meilleurs éléments.

«Comme «en Dauphiné, la pauvreté des souvenirs canadiens est pitoyable», M. Saint-Olive a d'autant plus de mérite d'avoir réussi à dresser le catalogue des Dauphinois qui ont pris part à l'établissement du régime français au Canada. Il a servi avec intelligence la grande cause de l'histoire française et canadienne. Les Canadiens français lui en savent gré. L'histoire des origines françaises des Canadiens se complète de plus en plus.

Mgr de Laubérière Le comte de Quinsonas consacre à son arrière-grand-oncle, Mgr François-Louis Pourroy de Laubérière, cinquième évêque de la Nouvelle-France, une biographie détaillée, principalement fondée sur les lettres du jeune prêtre, ce qui donne à ce livre un certain caractère d'intimité, caractère qui ne nuit ni à son charme ni à sa valeur. Son Eminence le cardinal DuRoi préface le livre. Au sujet des lettres, il écrit: «L'intérêt des lettres de François-Louis à ses parents est tout justement de nous faire toucher du doigt ce que pensait, ce qu'aimait, ce que désirait en ce temps un bon séminariste de Saint-Sulpice, un prêtre humble, laborieux, docteur en Sorbonne, un sage chanoine de Romans, dépourvu de toute ambition humaine, jugé digne de l'épiscopat malgré sa jeunesse, et proposé pour un diocèse grand comme un monde, fleur de la colonisation et de l'apostolat français.

Le livre du comte de Quinsonas est plein de renseignements sur les préparatifs du sacre de Mgr de Laubérière, sur ses préoccupations financières pour l'achat de ses ornements, sur son endettement de mille livres, sur la traversée à bord du Rubis. Le cardinal DuRoi s'arrête à la traversée: «La traversée de l'évêque et de ses compagnons, prêtres et laïques, fut d'abord assez heureuse. A partir de Terre-Neuve, d'où Mgr de Laubérière écrivit à sa mère une lettre qui devait être la dernière, tout changera, et il restait près de quatre semaines à couvrir. La mer devint mauvaise; un petit enflant tomba à l'eau et disparut; une ardeur brûlante de l'évêque le sauva; passagers et équipage eurent au miracle. D'ailleurs, ce saint homme donnait en tout l'exemple. Bientôt, la plus redoutable des épidémies, les ongles identifiés avec le typhus exanthématique — éclata. On comptait quatre cents malades, brûlant de fièvre, hurlant de douleur, cherchant dans leur délire, et y réussissant parfois à se précipiter dans les flots. Une vingtaine moururent de leur mal. Comme on était assez engagé dans le Saint-Laurent, plusieurs malades réussirent à gagner la côte dans des barques. L'évêque et les prêtres, Jésuites et Sulpiciens, et multiplièrent à bord et prodiguèrent à ceux qui étaient atteints soins physiques — et secours religieux. Alors commença de s'établir la réputation de sainteté du prélat, réputation qui n'a jamais cessé. Débarqué à Québec le 8 août, le jeune évêque de 29 ans fut atteint à son tour. Il portait le germe qui se développa. Il expira le 20 août (1740), douze jours seulement après avoir foulé le sol de sa ville épiscopale en prononçant pour derniers mots: «Je meurs dans l'amour de mon Dieu et fidèle à mon roi!».

Le livre du comte de Quinsonas

éclaire d'un jour précieuse la grande histoire canadienne. Alfred AYOTTE

(1) Les Dauphinois au Canada et Monseigneur de Laubérière, volumes publiés à la Librairie orientale et américaine (G.-P. Maisonneuve), à Paris, 198, Bd Saint-Germain. On peut s'adresser à la Librairie du Devoir pour se les procurer.

«Ce qui meurt et ce qui naît»

CE QUI MEURT ET CE QUI NAÎT, par Daniel ROPS. Paris, Plon (Collections Présences), 1937. In-16 de 247 p., 90 cts franco. (1)

Les méditations qui forment ce livre sont reliées par le fil ténu et solide de l'humanisme religieux. Il est difficile de résumer ces pages, comme celles de L. Lavelle sur le Moi et son Destin, et pour des raisons analogues sans doute, n'y a-t-il rien qui échappe à l'investigation de Daniel Rops; il promène son regard sur toutes les idées, sur tous les problèmes, sur tous les livres. Mais son jugement ne se divise pas et nous savons d'avance la réponse d'une noble inspiration, qu'il apporte à toutes les énigmes.

Jadis, son inquiétude avait un aspect plus personnel; et par le fait même, elle frappait vivement l'attention du lecteur. Aujourd'hui, l'inquiétude est moins visible, mais plus profonde. C'est la «démotion de l'homme» (p. 5) que redoute Daniel Rops. Et il «fait tête au destin», non pour se soulever en égoïste, mais pour sauver les valeurs humaines de notre civilisation.

On lit en exergue, le mot de Goethe: «meurs et deviens»; mais ce mot exprime une doctrine évangélique, et c'est d'elle que vient le salut. L'inquiétude n'est qu'un choc initial; ce n'est pas elle qui rachète; c'est le sacrifice de soi. L'ordre spirituel qui se découvre par le renoncement est la seule espérance du progrès, et le seul fondement du personnalisme.

Les écrivains français qui ont aujourd'hui une trentaine d'années, sont attentifs aux problèmes de la personne. En attendant, qu'ils nous en donnent une étude positive et constructive, ils nous disent avec ce qui ne fait pas la confondre, et c'est déjà beaucoup, Daniel Rops proscrire l'anthropocentrisme de la renaissance, le racisme de Renouvier, l'homme économique des libéraux ou des marxistes. Toutes ces idées sont pour lui les formes instables d'une même hérésie, qui consiste à vouloir affranchir l'homme sans le dépasser, et qui a pour conséquence de l'appauvrir en le rendant abstrait.

Sortir de l'erreur n'est pas possible, si l'on se contente d'ajouter les erreurs et d'en faire la moyenne. Il faut se placer résolument en dehors d'elles toutes. Que ce refus et cette évacuation soit un apaisement à l'élite, un désir d'aristocratie, c'est ce que Daniel Rops ne nie pas. Seulement la nouvelle élite, dont il souhaite l'avènement, se définit «en fonction non plus des droits qu'elle peut posséder, mais des obligations qu'elle assume» (p. 33).

J'ai aimé aussi les pages originales où l'humanisme est défini comme un accord entre la civilisation et la culture, c'est-à-dire (selon le vocabulaire adopté par l'auteur) entre l'idée que l'homme se fait de l'univers et la propriété qu'il prend de l'univers. Peut-être, cependant, cette définition convient-elle à des formes trop diverses d'équilibre. Les humanismes historiques peuvent se situer souvent bien loin de l'humanité éternelle que conçoit l'auteur. Que de «caricatures» que de «teurres» (p. 81) sont à redouter! Ici, la pluralité reparait, et l'inquiétude, et l'unique nécessaire qui est si souvent méconnu.

Faire que l'œuvre d'art soit non seulement morale, mais spirituelle (alors qu'elle est considérée presque toujours comme un «abcès de fixation» de nos vaines maladies) — faire que la politique soit une responsabilité, c'est collaborer sur des plans divers à l'incarnation de tout le spirituel, dans tout le charnel. Et

nous songeons à Péguys, dont les formules les plus énergiques nous sont citées à maintes reprises, en particulier p. 130.

Pour parvenir à la grandeur, la révolte est inefficace; la pauvreté volontaire et l'esprit de service sont seuls féconds. Prométhée tombe et la Croix subsiste. La force absolue de la Charité est le dernier mot du livre. L'ère qui se donne est l'ère qui se soutient. Telle est l'idée philosophique et religieuse que donne à ce beau livre sa conclusion. Par elle, l'anxiété cède devant une présence, et la solitude est transformée par un amour universel.

M. NEDONCELLE (Polybiblion — juin-juillet 1937).

(1) Service de Librairie du Devoir, 430, rue Notre-Dame est, Montréal.

«Problèmes de la sexualité»

par Jacques de Lacretelle, de l'Académie française, Tristan de Athayde, de l'Académie brésilienne, R. P. Lavaud, o.p., Maurice Zundel, docteur René Biot, Th. Chentrier, Pierre Geyraud, X. de Lignac, abbé Monchanin, R. de Pury, Daniel Rops, Pierre-Henri Simon, André Gier et Peter Wust (1)

Les problèmes de la sexualité sont, trop souvent, posés en termes exclusivement biologiques et matérialistes; on croit les avoir résolus quand on a formulé quelques règles ou quelques hypothèses sur la secrète dynamique des instincts. C'est oublier qu'il existe, dans l'homme, d'autres forces que les forces instinctives, et que, si important que soit le corps dans la personne humaine, il ne la conditionne ni ne la détermine tout entière.

Il advient aussi qu'avec les meilleures intentions du monde, on se mette de l'ordre de préconceptions: une hypocrisie, trop répandue, semble frapper d'un «tabou» invincible ce qui se rapporte à ces problèmes. C'est méconnaître que, dans une conception juste de la personne, tout ce qui est de l'homme doit trouver sa place et que, s'il est inadmissible de proclamer la toute-puissance de l'instinct, ignorer l'instinct n'est pas moins dangereux.

Les études de ce cahier ont le désir d'apparaître comme aussi éloignées de l'une que de l'autre erreurs. Le dessin d'humanisme qui est celui de «Présences» (en entendant ce mot à la fois dans son extension la plus grande et dans toute son humilité) veut que l'on considère la personne tout entière, aussi bien par ce qui en lui est le plus enraciné dans le charnel et par ce qui tend à la plus haute spiritualité. «Nous ne devrions pas avoir honte de nommer ce Dieu n'a pas eu honte de créer», affirmait d'Alexandre, Et Claudel, écrivant à Jacques Rivière, disait des écrivains chrétiens qu'ils doivent être «les délégués de la lumière à tous les âbres». Ce cahier veut paraître aussi peu suspect de complaisance pour le scandaleux que d'hypocrisie pusillanime.

Après que Jacques de Lacretelle a posé la question en ses termes les plus généraux, pour en souligner l'importance, une première partie considère les rapports de la sexualité et de la personnalité. André Berge, qui son livre sur l'Éducation familiale qualifie pour cette étude, analyse la position de l'enfant devant le problème sexuel; Xavier de Lignac, qui appartient au mouvement «personnaliste» de l'Ordre Nouveau, propose des remarques sur le rôle de la sexualité dans la conception de la personne. Comme il est, à plusieurs reprises, question de Freud et de son école au cours de cet ouvrage, il a paru indispensable qu'un psychanalyste, Theo Chentrier, exposât le point de vue freudien sur «sexualité et personnalité», sans d'ailleurs préjuger des objections au freudisme qu'on trouve dans d'autres études. Tristan de Athayde, le psychologue catholique brésilien, considère ensuite les principes et dénonce les erreurs de l'Eugénisme.

La partie centrale du volume, constitue un panorama des missions. Chacun des kiosques est décrit par les communautés exposantes et l'article comporte des photos de chaque exhibit. Cette section du volume constitue une excellente documentation missionnaire; elle rendra d'incontestables services à ceux qui cherchent des chiffres et des dates.

Avec le chapitre sixième on en arrive à la clôture de l'exposition: d'abord l'arrivée, la messe du cardinal, l'allocation de Son Eminence,

le matin, chez les Ursulines; les sermons magnifiques du R. P. Paul-Eugène, président du Comité d'organisation.

On trouve ensuite des résumés des conférences prononcées au cours de la semaine missionnaire par des religieux venant de toutes les parties de la terre. Le volume se ferme sur le rapport financier et une revue des appréciations de l'exposition par différentes revues pieuses. C'est une excellente compilation de tous les documents importants concernant l'exposition missionnaire. Ceux qui ont visité le Manège durant cette semaine-là trouveront un plaisir extrême à feuilleter le volume, à se ressouvenir tous les faits intéressants, émouvants, amusants même de cette manifestation de notre foi.

Pour terminer, disons que ce volume ne se vend que \$1.00, qu'il est imprimé très soigneusement sur papier de luxe et qu'il contient une profusion de belles photos: une merveille, quoi!

Service de librairie du Devoir, 430 est, Notre-Dame, Montréal.

Le «Mois»

(LIVRAISON DE JUILLET)

LE MOIS a publié le 15 juillet un numéro spécial consacré à l'Exposition Internationale des Arts et Techniques de Paris. Ce numéro, orné de plus de 80 photographes, décrit, sous la forme la plus vivante, tous les aspects de la grande manifestation internationale qui se tient au cœur même de Paris. C'est le premier reportage complet paru sur l'Exposition.

En outre, comme dans chaque numéro: nombreux articles d'actualité, portraits biographiques, revues de livres et des revues, etc.

Ce numéro spécial du MOIS, \$1.00 franco, à la Maison du Livre Français de Montréal, Inc., 1750, rue Saint-Denis, à Montréal, représentants exclusifs au Canada.

«L'homme et le climat»

Par André Missenard. Préface du docteur Alexis Carrel (1).

«Aucun organisme vivant ne peut échapper à l'influence de son milieu», écrit le docteur Alexis Carrel dans la préface de cet ouvrage. Depuis sa naissance jusqu'à sa mort, il est esclave des facteurs physiques, chimiques et psychologiques du monde extérieur. Parmi ces facteurs, le climat a une place importante.

La connaissance de l'influence du climat sur l'homme devient donc une nécessité, chaque jour plus impérieuse. C'est, en effet, un lieu commun d'affirmer que la civilisation place l'organisme humain dans des conditions de plus en plus arbitraires et presque toujours défavorables. Or, cette même civilisation envisage d'y remédier par la réalisation de climats artificiels. Mais quel climat choisir, suivant la région et l'état physiologiques? Et quelle peut être, à long terme, la répercussion de ces climats sur la race? Tels sont les problèmes qu'étudie M. Missenard.

La nécessité d'établir les fondements scientifiques de cette technique nouvelle des climats artificiels a préoccupé l'auteur depuis plusieurs années. Elle lui fut suggérée par l'enseignement donné à l'École nationale supérieure des Beaux-Arts et à l'École des Travaux publics, par ses recherches de physique et de physiologie, par ses conférences et ses voyages à l'étranger. Ses relations de rapporteur auprès de l'Organisation d'Hygiène de la Société des Nations, lui ont permis en outre d'approfondir les recherches étrangères.

Dans ce livre, écrit pour le grand public, M. Missenard a entrepris de mettre à la portée de chacun l'état actuel des connaissances relatives à l'influence déterminante du climat sur la personnalité. Jusqu'à présent, il semble que, par une ironie navrante, tous les progrès réalisés tendant à régulariser la température, aillent à l'encontre du but logique. La civilisation n'a-t-elle pas, là aussi une influence néfaste sur l'organisme?

En terminant rendons grâce à Dieu pour toutes les faveurs qu'il nous a accordées au cours de l'année écoulée. C'est son œuvre que nous faisons en Afrique. Puisse-t-il nous continuer ses divines faveurs en veillant sur la santé de nos missionnaires, trop peu nombreux pour les besoins du Vicariat, et en touchant le cœur de ceux qui pourraient nous aider de leurs deniers...

Guillaume Trudel, P. B., Vicaire Apost. pour Tabora.

P.S.—Tout envoi pour les œuvres de Mgr Trudel peut être adressé à la Procure des Pères Blancs, 1626, rue Saint-Hubert, Montréal.

Les ordinations de juin

Six nouveaux prêtres et vingt-trois nouveaux sous-diacres canadiens La Basilique Saint-Louis de Carthage fut le théâtre, le 29 juin dernier, d'une splendide cérémonie d'ordination. Parmi les heureux ordonnés se trouvaient plusieurs sujets de la jeune Province canadienne. Une blanche Province de 23 compatriotes recevait le sous-diaconat après avoir prononcé, à la veille, leur serment de missionnaire. Tandis que nos 6 diacres de l'automne dernier, ayant terminé la longue montée vers l'autel du Seigneur, devenaient prêtres pour l'éternité. Voici les noms de ces derniers:

Les Pères Marius (Lac Mégantic), François Glover (New-York), Hervé Hector (Saint-Yacôme), Grandin Lévesque (North Bay, Ont.), Donald Murphy (Halifax, N.E.), Wilfrid Vachon (Sainte-Justine de Newton).

Avez-vous besoin de bons livres? Adressez-vous au Service de Librairie du «Devoir», 430 Notre-Dame, est, Montréal.

Les Missions des Pères Blancs en Afrique

A Tabora: vicariat apostolique de S. E. Monseigneur Guillaume Trudel — Au Petit Séminaire (Lettre du R. P. Simon Séguin)

Le Petit Séminaire du Vicariat de Tabora est établi à Itaga depuis près de 10 ans. Cette année (1936), les élèves sont au nombre de 83. C'est un beau chiffre si l'on considère que le Vicariat ne compte encore qu'environ 20,000 chrétiens répartis en douze Missions.

Les bâtiments du Séminaire ne sont pas modernes, loin de là... Les murs et le parquet en chaux et en terre ont beaucoup à souffrir des fourmis. Heureusement que le toit au moins est en tôle; ce qui nous met plus sûrement à l'abri des intempéries et aussi nous permet de recueillir, pendant la saison des pluies, de l'eau potable pour le reste de l'année.

Le cours d'étude est divisé en 7 années, dont une préparatoire. Comme dans le Vicariat il y a 4 langues différentes, les élèves doivent apprendre le Kiswahili. C'est d'ailleurs cette langue qui est la seule en usage dans toutes les écoles du Vicariat. Les professeurs des basses classes enseignent donc leurs diverses matières en Kiswahili. Après les trois premières années, les élèves ont appris assez d'anglais pour pouvoir suivre les cours dans cette langue. Ceci est très avantageux pour les jeunes Pères qui arrivent au Séminaire. Avec un petit bagage de connaissance de l'anglais, ils peuvent commencer à enseigner dès le lendemain de leur arrivée.

nelle, passaient leurs journées à courir librement à travers les champs avec les autres enfants de leur âge. Comme travail utile, ils aidaient leurs parents dans la culture des champs pendant un mois par année.

Il est donc très consolant pour nous de les voir si généreux, ici, malgré la règle qui les suit partout: en classe, à l'étude, au travail manuel, à la chapelle. Pour se reposer un peu et se remettre dans la vie familiale, tous les deux ans ils vont passer trois semaines chez eux.

Programme de la journée 5 h. 30: Lever. Un quart d'heure après, ils sont à la chapelle pour la prière du matin (en latin). 6 h.: Angelus suivi de 10 minutes de Méditation sous la présidence du Supérieur qui développe le sujet à haute voix. Le Père Supérieur célèbre la messe pour la communauté et tandis que les autres Pères célèbrent aux autels latéraux. Les élèves servent la messe à tour de rôle. D'une façon générale, tous communient et restent à la chapelle pour un quart d'heure d'action de grâces. 7 h.: Étude d'une demi-heure suivie d'un exercice de gymnastique. «Mens sana in corpore sano»... Après quoi ils sont prêts pour leur frugal déjeuner de «blé-d'Inde» grillé. 8 h.: Première classe de latin de trois quarts d'heure. 8 h. 45: Détente de 5 minutes et classe d'anglais de trois quarts d'heure. 9 h. 30: Récréation d'une demi-heure.

10 h.: Étude d'anglais d'une demi-heure. 10 h. 30: Après une courte détente de 5 minutes, seconde classe de latin.

11 h. 15: Examen particulier à la chapelle suivi du dîner. Après le dîner, travail manuel jusqu'à la classe de chant.

P.M.: Dans l'après-midi, après la classe de chant, il y a deux classes de sciences secondaires: arithmétique, géographie, etc.

Jeu: Dans la matinée, classe de catéchisme, examen oral sur la matière étudiée pendant la semaine, et... lavage des habits. Au cours de l'après-midi, il y a un exercice pour les élèves de la fanfare (au nombre de 25 cette année).

Dimanche: Grand'messe à 8 heures suivie d'une classe de catéchisme. Exercice de fanfare après les vêpres. Comme vous le voyez, le programme est chargé. S'astreindre à un tel régime montre le sérieux de ces enfants, habitués à suivre leurs caprices en tout chez eux. Il se fait donc un sérieux travail de formation du côté de la volonté en même temps que de l'intelligence dans nos jeunes gens. Nous ne voulons pas prétendre que tout est parfait. Mais il ne faut pas oublier que nous travaillons sur une première génération de chrétiens. Ils ont encore, si on peut dire, du sang païen dans les veines. Heureux le missionnaire qui arrive à s'adapter au point de penser comme eux et de comprendre comment ils envisagent les choses. On peut dire d'une façon générale, pour nos séminaristes comme pour le reste de notre population, qu'ils sont naturellement orgueilleux et menteurs.

Pour corriger leurs défauts et former leur caractère, il faut y aller avec patience, douceur et surna-turel. Ils ne peuvent supporter la contradiction et la moindre punition publique (par exemple se mettre à genoux en classe) les révolte. Cependant quand il s'agit de religion, nos Noirs aiment leurs missionnaires sincèrement. Ce ne sont plus des étrangers mais des hommes de Dieu enseignant une religion qui met tous les hommes sur

le même pied. Plus de question alors de supériorité de race!

Qu'en pensez-vous maintenant de mes petits séminaristes, chers lecteurs? Ils méritent bien un peu d'attention, même au point de vue surnaturel. Mais si nous considérons le point de vue surnaturel, si nous les envisageons comme les futures prêtres de leur race (et futurs évêques un jour), ne méritent-ils pas l'attention non seulement des missionnaires, mais aussi de tous les vrais chrétiens qui s'intéressent à l'extension du règne de Dieu sur terre!

Former un prêtre en missions, c'est préparer la conversion de centaines et de milliers de païens, c'est planter la semence de toute une Église nouvelle. Qui ne voudrait se réserver une telle gloire et une telle récompense? Vous le pouvez en nous aidant à nourrir et à habiller nos jeunes séminaristes; vous le pouvez en fondant une bourse (1) ou, au moins, en payant l'entretien d'un séminariste pour une année.

Il nous faut des bienfaiteurs pour nos élèves actuels. C'est avec confiance que je fais appel à la générosité de mes compatriotes, certain de n'être pas déçu...

Simon SEGUIN, des Pères Blancs.

(1) Bourse individuelle \$450; bourse à perpétuité, \$1250; entretien annuel, \$25.

Rapport de S. Ex. Mgr Trudel

A l'occasion du séjour au Canada de S. E. Mgr Guillaume Trudel (venu au pays dans les intérêts de sa santé et de son Vicariat...), il nous fait plaisir de mettre sous les yeux de nos lecteurs des extraits du dernier Rapport annuel de Son Excellence sur la marche des œuvres dans son Vicariat de Tabora. Tout d'abord quelques chiffres. De juin 1935 à juin 1936 nous avons eu 653 baptêmes d'adultes et 776 baptêmes d'enfants de chré-

tient, ce qui porte le chiffre de notre chrétienté à 16,535.

Développement Encore qu'elle n'augmente que prudemment le nombre de ses néophytes, la Mission est vivante puisque les catéchumènes dépassent 5,000. Comme bien on pense, s'il y a du grain, il y a aussi de la paille. Toutefois le bon grain l'emporte de beaucoup sur la paille. Et sans être optimiste à l'excès, on peut dire que l'on sera toujours ainsi parce que la bonne volonté dans le service de Dieu ne manque pas.

Ferveur Il m'est avis que c'est un signe excellent quand des vieux chrétiens, hommes et femmes, n'hésitent pas à faire 10 milles pour assister à une messe à l'office du dimanche au Poste. Et cependant ces chrétiens éloignés ont toute facilité de recevoir les sacrements dans les succursales centrales, visitées deux fois le mois par le missionnaire. L'heure sainte et le Premier Vendredi du mois sont bien fréquentés. On peut en dire autant de la retraite prêchée aux chrétiens durant la Semaine Sainte.

Générosité Un beau résultat de l'esprit de foi de nos chrétiens est celui de la dime qui a rapporté cette année près de \$250.00. L'obole du riche dans les succursales a été enregistré. Le bon Maître qui scrute les cœurs connaît mieux que nous les sacrifices héroïques que certains se sont imposés pour cette année annuelle.

En plus les néophytes de Bulungwa (au nombre de 300) ont construit une magnifique chapelle sans recevoir un sou de la mission.

Zèle Cette marche en avant de notre chrétienté est due pour une bonne part au zèle infatigable de nos dévoués catéchistes indigènes. Pour continuer le bon travail, il faudrait non seulement maintenir en fonction tous ceux que nous avons déjà, mais aussi en augmenter le nombre à mesure que les postes se mul-

tiplient. Pourrions-nous tenir debout la dépense croissante? Déjà cette année nous avons dû rogner d'un shelling (\$0.25) par mois leur trop maigre salaire. En plus on leur demande de travailler un mois gratis pour soulager la pauvre caisse du Vicariat... À leur louange, il faut dire que tout ont accepté la décision avec générosité.

L'action catholique Disons un mot de l'Action catholique. Avouons humblement que l'Action catholique est ici encore le simple grain de sénévé, ce qui n'empêche pas l'espoir de le voir un jour devenir un arbre. Nous en sommes à l'époque d'organisation. Chaque poste a choisi un nombre restreint de bons chrétiens que l'on réunit une fois par mois pour les former et contrôler le travail fait. Un bulletin mensuel les met en éveil et les encourage tout en les instruisant. Cette œuvre, bien qu'à ses débuts, a déjà fait sentir son action bienfaisante.

Le supérieur d'un de nos postes dit que telle succursale, qui avait subi un moment d'arrêt dans le recrutement de ses catéchumènes, a vu doubler le nombre de ses priants, grâce au zèle et au travail des membres de l'Action catholique. Un chrétien voit un catéchumène malade au milieu d'une famille païenne et en butte à de continues tracasseries de la part de son entourage. Il s'en va une semaine duant couché chez lui pour le soutenir et le baptiser au besoin. On pourrait citer plusieurs autres traits vraiment édifiants.

L'espoir de l'avenir L'avenir? L'avenir de ce pays repose, semble-t-il, sur le Séminaire et les écoles d'où sortent les prêtres et les apôtres laïcs qui étendent le champ d'action des missionnaires et complètent l'édification de la Province. Nous avons au Grand Séminaire de Kipalapapa 23 élèves qui étudient soit la philosophie soit la théologie. Au petit Séminaire d'Itaga l'année se termine avec 83 élèves de notre Vicariat. Les écoles élémentaires sont fréquentées par 2,000 garçons et 725 filles. Voilà l'espoir de l'avenir!

Ainsi va dans le monde...

Le mystère de Lisieux

L'Echo de Paris, du 9 juillet: « tout dit sur sainte Thérèse enfant-Jésus et on n'en a pas assez dit pour expliquer le extraordinaire qui l'entoure... les fêtes de Lisieux vont en des plus éclatantes manifestations... la renommée de Thérèse enca à se répandre, quelques-uns rallient à l'opinion d'une cause converse: "Cette petite tout aimable qu'elle est, n'est rien fait qui vaille la peine racontée". Ils s'aperçoivent que l'absence d'événements sensationnels, de grandes actions nobles démarches faites suite incolore d'années une intérieure et que c'était la l'essence enseignement: la vie ure est tellement le principe l'emporte à ce point sur le reste qu'elle peut se suffire même, qu'à elle seule elle prodige saints, qu'elle devient un bienfait, — n'étant un sou à donner, — et un plat, — n'eût-elle pas à dire parole.

« L'ancien reclus ne paraît pas plus embarrassé par la conversion du monde qu'elle ne l'a été au milieu des horreurs de la guerre. Elle suscite des vocations, provoque les offrandes, fait attendre Jésus-Christ par les païens, leur envoie des missionnaires. Saint Thomas dit que Dieu éclaira d'en haut ceux qui n'ayant pas été touchés par la prédication de l'Evangile, agissent toutefois selon les grâces actuelles qui leur sont octroyées; qu'au besoin, il leur révèle les mystères. On a ajouté sous son couvert qu'il enverrait un ange plutôt que de laisser privée de la foi une âme de bonne volonté. L'ange sera, s'il le faut, sainte Thérèse. Elle se donne, elle se multiplie en cette terre d'Asie qu'elle n'avait pu atteindre comme en ce ciel d'Océanie où l'aviation de Bourjade fait passer son nom et ses bienfaits.

« On ne la trouverons-nous pas encore, sinon là où nous ne l'attendons pas? En ce pays, que Pie XI lui a aussi remis? Au milieu d'épreuves que nous ne devinons pas? C'est-à-dire réservée — et ce serait peut-être le secret de l'immense appel qui monte vers elle — réservée à la solution de grands problèmes, à la consolation d'immenses douleurs, réservée par Dieu, convoquée par les hommes à l'apaisement d'un monde déjà couvert de plaies et qui, dans sa folie, se fait de nouvelles blessures en croyant se guérir.

Charles QUENET

L'offensive révolutionnaire contre le Portugal

« De Je suis partout, de Paris, numéro du 9 juillet, sous la signature de M. J. Rotvand: Lisbonne, une belle journée de dimanche. Dans l'avenue Barboza du Bocage, tranquille et ensoleillée, un petit groupe s'est rassemblé devant la maison du Dr Torcador. Comme tous les dimanches, le président Salazar viendra là, exactement à la même heure que le dimanche précédent et le dimanche suivant, pour entendre la messe dans la petite chapelle de son ami. Et, comme tous les dimanches, un groupe de Portugais l'attend pour l'acclamer. Cet homme, qui plane au-dessus de la foule, se dérobant à ses vivats, insensible à la gloire, méprisant toutes les satisfactions flatteuses du pouvoir, il est si rare que l'on ait ainsi l'occasion de l'applaudir.

« Le voilà. Un corps solide et inflexible, qui semble être taillé dans un chêne. Des traits fins mais vigoureux de moine ascétique, qui semblent être fondus dans du bronze. Il va traverser l'avenue en jetant un coup d'oeil amoureux aux arbres qui lui rappellent sa campagne natale. Il... mais une formidable explosion se produit. Le trottoir vole en éclats. Les vitres des maisons avoisinantes s'éclatent. Les femmes crient. La foule, d'abord épouvantée, accourt. Oliveira Salazar n'a pas bronché. Sur ses lèvres minces, un sourire un peu timide à l'adresse de la foule. Puis il se penche, examine les dégâts, regarde curieusement la bombe perfectionnée qui devait le supprimer, et entre tranquillement entendre la messe chez son ami.

« Cela s'est passé dimanche dernier. Un pas à droite au lieu d'un pas à gauche et l'attentat réussissait. Le Portugal était bouleversé. L'Angleterre risquait de perdre au profit de l'U.R.S.S. quelques-unes de ses meilleures positions navales. Le général Franco était pris à revers par une vague rouge portugaise. L'Europe perdait une de ses personnalités les plus marquantes. Le plan des extrémistes réussissait. Il ne s'agit pas, en effet, d'une tentative isolée de tou ou de terroriste. Il s'agit d'un épisode de plus de la guerre implacable que l'extrémisme a déclarée à l'Union Nationale portugaise. Guerre dans laquelle les ennemis du régime portugais ne reculeront devant aucun moyen.

Un chef

Ces ennemis, chez les Portugais du moins, sont très rares. Car on

s'accorde à estimer que M. Salazar a réussi d'une façon surprenante dans une tâche qui paraissait irréalisable. On se souvient de ce qu'était le Portugal: la risée de l'Europe. Une suite de révolutions, de coups d'Etat et d'intrigues déchirant le corps déjà exsangue du pays, une administration corrompue, un peuple misérable, un Etat ruiné. Il était clair qu'un redressement était indispensable. Le Portugal fut assez heureux pour qu'il se fit dans la paix. Tout s'est passé tranquillement, méthodiquement, pacifiquement, sans "bluff", sans bruit, sans oppression brutale. Le pays a été d'abord pacifié, puis assaini. Ayant reçu carte blanche, d'abord dans le domaine financier, puis dans la politique générale, le professeur Oliveira Salazar, que l'on avait enlevé à sa chaire de l'Université de Coimbra, s'est enfoncé dans un petit bureau et s'est mis à administrer silencieusement le pays. Quelques années plus tard, le pays le plus ruiné d'Europe était le seul à avoir un budget équilibré.

« Ce qui rendait cette réussite d'autant plus remarquable, c'étaient les moyens avec lesquels elle était obtenue. Dans une Europe hérissée de passions déchaînées, Salazar gouvernait calmement et froidement, se refusant à toute démagogie, sans un mot de haine ou une parole violente, méprisant tous les trucs habituels par lesquels les gouvernements trompent leur peuple, repoussant les habiletés, les statistiques truquées, les apologies personnelles, disant, souvent brutalement, la vérité au peuple et faisant appel à son intelligence et à son sens moral, et jamais à ses passions. Bref, c'est l'antithèse du machiavélisme, à un moment où le machiavélisme est particulièrement en faveur. Par là, l'expérience portugaise a un intérêt qui dépasse de beaucoup les frontières du pays. Elle constitue, ni plus ni moins, la réhabilitation de la politique et la démonstration qu'un Etat peut réussir, tout en restant un "parfait honnête homme".

Le plan rouge

« Il n'est pas étonnant que cette méthode peu commune de gouvernement ait forcé l'estime de ceux-là mêmes qui avaient fui le pays, dans la crainte de représailles, au moment où le régime actuel s'y est institué. Par ordre de Salazar, le chemin du retour leur fut d'ailleurs laissé ouvert. Aussi ne resta-t-il que quelques chefs extrémistes en marge de l'Union portugaise, fixés dans une attitude d'irréductible hostilité.

« Que pouvaient-ils espérer? Un mouvement révolutionnaire qui ne pouvait réussir que s'il était fortement appuyé par les révolutionnaires espagnols. On ferait la révolution de concert. On créerait une Union des Républiques soviétiques ibériques qui grouperait le Portugal, l'Espagne, la Catalogne, le Pays Basque, les Baléares et les Canaries. Et le tour serait joué.

« Mais, pour saboter un régime, il faut de l'argent. Et ce n'est que quand la guerre civile est éclatée en Espagne que les révolutionnaires espagnols se décidèrent à en donner à leurs collègues portugais. Plusieurs versements furent faits, dont un de six millions par un ambassadeur du gouvernement Larr Caballero à un vieil émigré portugais qui devait mourir quelques jours plus tard en transmettant la somme à ses lieutenants.

« Dès le début de la guerre d'Espagne, par conséquent, l'offensive rouge contre le Portugal commença. Elle fut menée en plusieurs temps. D'abord, comme opération préliminaire, la mise à sac de la légation portugaise à Madrid, en vue d'une consultation discrète de ses archives. Puis, un coup d'essai: on profita du passage dans un port espagnol de deux navires portugais pour soulever leurs équipages. Quelques heures plus tard, les équipages se révoltèrent et ils ne se rendent qu'après une intervention de l'aviation militaire portugaise. Un peu plus tard, encore, une manœuvre d'intimidation: pour montrer

leurs possibilités, les conspirateurs font éclater simultanément des bombes dans les principaux ministères de Lisbonne. Mais la manœuvre d'intimidation échoue. Et le gouvernement y répond, en signant un décret qui autorise la constitution d'une Légion anticommuniste. Il devenait impossible de "renouveler" le régime par la base, d'où la tentative de dimanche dernier, qui visait à le décapiter.

La Légion

« Car la constitution de la Légion portugaise a convaincu les extrémistes que le peuple portugais était indiscutablement décidé à défendre le régime qu'il a depuis on ans et qu'il n'y avait aucun espoir pour eux, par conséquent, tant que Salazar serait vivant. La Légion portugaise, en effet, à laquelle le gouvernement n'a fait que donner un caractère légal, était née d'un puissant mouvement populaire qui a revêtu une forme originale, méritant d'être regardée avec intérêt.

« Dès que la guerre d'Espagne a commencé, et avec elle les manœuvres extrémistes dirigées contre le régime portugais, il y a eu une série de manifestations populaires dans le pays. Et, en fin de compte, les syndicats nationaux eux-mêmes ont pris l'initiative de demander au gouvernement qu'il autorise la création d'une Légion par laquelle les citoyens pourraient lutter contre tous ceux qui voudraient troubler la vie et le travail du pays.

« Peu après, la Légion portugaise était formée. Ce n'est ni un parti politique, ni une milice de parti. C'est uniquement un corps de citoyens qui prête son appui à l'Etat qui l'a rendu officiel. La Légion dépend en effet du ministère de l'Intérieur et l'Etat nomme son comité directeur. Il s'agit donc d'une sorte de "civil service", mais fait par des hommes entraînés, munis d'uniformes et de drapaux.

« L'uniforme est composé d'un pantalon kaki et d'une chemise verte. L'armement, pour l'instant, de fusils. Le drapeau est bordé de vert avec, au centre, la croix de la dynastie d'Aviz en vert sur fond blanc. Les Légionnaires saluent le bras étendu, après avoir touché leur cœur de leur main droite. Formés en bataillons et groupés par districts, les Légionnaires reçoivent une instruction militaire donnée par des officiers de la réserve et de l'active.

« Aussitôt qu'elle a été formée, la Légion a eu un très grand succès au Portugal. Les adhésions se sont multipliées. Et le 29 mai, la Légion a défilé pour la première fois à travers les rues de Lisbonne. Chaque district avait envoyé sa représentation. En tout, douze mille hommes avaient été autorisés à défilé.

« Ce qui rendait ce défilé pittoresque, c'est que l'on voyait mêlés, dans ce corps de citoyens volontaires, tous les âges et toutes les classes: cheveux blancs et figures adoucies, ouvriers et boutiquiers, pêcheurs pauvres et bourgeois riches. C'est aussi ce qui le rendait impressionnant. Car il s'agissait manifestement d'un véritable mouvement national.

« Le Portugal est un des rares pays heureux. Il reste encore des misères à soulager ou des réformes à faire. Mais ce qui a déjà été fait semble surprenant. Cependant, de nouvelles bombes se préparent, de nouvelles conspirations s'ourdissent.

La Pologne peut-elle vivre?

Les notes d'un observateur belge sur les progrès récents de la Pologne

« De la Nation Belge, de Bruxelles, numéro du 13 juillet: Varsovie, juillet. Les voyageurs sont gens suspects. Qu'ils restent chez eux avec des idées qui ne corroborent pas tout le fait les opinions reçues dans leur entourage sur le pays d'où ils viennent et les voilà traités d'observateurs superficiels ou de badauds.

« Je ne suis pas de ceux qui n'ont que mépris pour les voyages "à la Potemkine", car y en a-t-il d'autres? Ceux qui les font, et qui racontent, rejoignent dans mon estime les auteurs de biographies romancées; je ne les lis pas sans agrément. D'ailleurs, les justes. Quand un souverain fait une visite officielle dans un pays étranger, croyez-vous que l'abondance d'ornements suffirait à lui donner le change s'il y avait disette dans la population? On n'improvise pas non plus des grandes manœuvres ni les perspectives telles que Louvre-Tuileries-Etoiles; et en bourrant de fleurs parfumées la voiture d'un royal serviteur on ne chasserait pas les odeurs malsaines d'une ville sans hygiène. Les décors de fortune ne trompent personne.

« Nonobstant cette déclaration de principe, j'ajoute, pour que le lecteur attache quelque valeur à ces lignes, que je suis venu pour la première fois en 1923 dans le pays d'où je lui envoie ces nouvelles et que, depuis six ans, il ne s'est pas écoulé un trimestre que je ne revienne visiter sa campagne et ses villes. C'est une référence ou je ne m'y connais pas!

« Il me souvient qu'au cours de mon premier voyage, j'avais sous la signature d'un de mes distingués compatriotes, dans une revue belge réputée par la qualité de ses collaborateurs, un article intitulé: "La Pologne peut-elle vivre?" En bon prophète, l'auteur avait opté pour l'affirmative, mais que de fois, depuis, je me suis dit que les Polonais avaient dû sourire malicieusement de voir qu'une telle question ait pu être posée à des lecteurs informés.

« Eh! oui, la Pologne allait vivre, bien qu'elle n'eût ni la ressource, ni la réaction elle ne disposait ni d'argent, ni pour la soutenir, ni de fonctionnaires pour l'administrer, ni de soldats pour la défendre. Les concours qu'elle obtint à cette époque, quand ils étaient effectifs, n'étaient jamais gratuits et pas toujours consciencieux. Les plus sympathiques se contentèrent généralement d'être prodiges d'éloges pour cette vaillante nation ayant victorieusement résisté à l'oppression de 150 ans d'occupation sévère. Mais, privés du nécessaire tandis qu'ils vivaient sur un sol généreux, les Polonais victimes de ce paradoxe, se fatiguèrent vite des panagies qui ne remplissaient pas les outils et ne s'adressaient qu'aux ancêtres. Ce que voulait la jeune génération, très réaliste, c'étaient des crédits. Il faudrait n'avoir jamais manqué de rien pour oser leur donner tort.

« La Belgique a bonne presse sur les bords de la Vistule parce que ses hommes d'affaires s'y sont montrés probes et perspicaces. On peut dire, d'autre part, que nos capitalistes d'industrie ont été bien avisés d'indiquer la route de l'Est européen à l'épargne belge dont ils étaient les intendants.

« Depuis bientôt vingt ans que la Pologne a recouvré son indépendance elle n'a cessé d'accroître annuellement sa population au rythme impressionnant de 500,000 unités. Un demi-million de nouveaux consommateurs, par an! A la question "La Pologne peut-elle vivre?", posée en 1923, huit millions de jeu-

nes Polonais, se joignant ainsi aux anciens, peuvent crier "oui" avec une certaine fierté. Ah! certes, cela représente pour les familles qui ont collaboré à ce résultat quelques privations, une vie modeste, un confort relatif. Mais cela n'est que plus beau. Et au total, cela leur a valu une somme plus grande de bonheur.

« Il y a quelques années, je fis cette autre constatation que, dans la Pologne entière, — et ai-je besoin de rappeler que sa superficie est sensiblement équivalente à celle de la France? — il circulait moins d'autos que dans le Grand-Brunelles. Or, je viens d'apprendre qu'en 1937, chaque mois qui s'écoule permet d'enregistrer un millier de voitures neuves mises en service. Le pouvoir d'achat du Polonais s'améliore incontestablement.

« Dans l'espace d'un an, la production d'énergie électrique, de fonte, de sels de potasse, de textiles artificiels a augmenté, en moyenne, de plus de 25 p.c.; l'extraction des minerais de fer, de zinc, de plomb a réalisé une avance de 60 p.c.; et le record du progrès est détenu par les usines d'engrais azotés qui ont quadruplé le volume de leur fabrication.

« Toute cette prospérité industrielle a permis l'alimentation des institutions publiques d'épargne dont une seule, le Service postal, a encaissé, pendant les premiers jours de ce mois, dix millions de zlotys, soit 55 millions de francs belges, de plus que pour la période correspondante de juin 1936.

« Cette activité économique a aussi permis de panser l'affreuse plaie de chômage, de la réduire à sa mesure, mais cruelle dans les pays sans rentiers; rien que dans les industries de transformation, — les établissements employant moins de 20 ouvriers étant exclus — on a occupé en avril de cette année, 75,000 ouvriers de plus qu'en janvier.

« Trêve de chiffres. Si éloquentes soient-ils, ils fatiguent vite. Mais on comprend la satisfaction du ministre polonais qui les a cités récemment, non pour glorifier la population laborieuse et ses chefs, ce qui eût été plus que légitime, mais pour ponctuer "un vibrant appel à la concorde et à l'union nationale de tous les citoyens, sans distinction de partis politiques, afin que soit continuée l'oeuvre de redressement" d'une Pologne dont il serait puéril aujourd'hui de se demander encore: "Peut-elle vivre?"

« Revenons-en aux décors. Varsovie a bien changé depuis que le Russe, l'Allemand et l'Autrichien ont évacué le sol polonais. Le Sobor n'encombre plus la place de Saxe, mais par contre un confortable gratte-ciel a été érigé en bordure de la place Napoléon.

« Les ministres d'une Catherine II moderne impressionneraient aujourd'hui leur souverain par des décors solides: ce sont les vieux hôtels restaurés, les chaussées asphaltées, les bureaux confortables des fonctionnaires, les parcs entretenus, les cafés, les théâtres, les cinémas fréquentés, les tramways spacieux, les autobus fréquents — les "torpédos" ainsi que l'on dit ici — rapides et sûrs, les lignes d'aviation quotidiennement parcourues avec régularité, les magasins bien achalandés, les celliers des restaurants pourvus de meilleurs crus, les militaires élégamment équipés, leurs montures bien nourries et leurs régiments motorisés, le travail joyeux au port de Gdynia et les loisirs organisés à Zokopane, aussi bien en hiver qu'en été, les étudiants studieux, les vieillards assistés, les malades secourus et, pour ne rien oublier, les fontaines et les

monuments illuminés le jour du Seigneur! Tout cela c'est du décor, certes, mais il ne s'improvise pas. Il ne fait qu'illustrer des progrès qui sont réels et réconfortants; il sert à démontrer au voyageur qui passe hâtivement que la statistique, à laquelle j'ai fait quelques emprunts, n'est pas, en Pologne, l'art de dire d'une façon précise des choses qui ne le sont pas!

P. L.

VIENT DE PARAITRE

Saint Jean-François Régis

Par George Guillon, S.J.

« Sur saint François Régis, ce prodigieux missionnaire des campagnes cénocènes au XVIIe siècle, on ne possédait encore que de courtes biographies, qui se contentaient d'accommoder au goût du jour le récit des vieux auteurs. L'apôtre, dont le souvenir reste, après trois siècles, dans le Vivarais et le Velay, toujours si vivant, méritait mieux. A l'occasion du deuxième centenaire de sa canonisation, qui eut lieu le 16 juin 1737, le P. Guillon nous donne enfin l'histoire complète et véridique attendue depuis longtemps.

« Grâce à de nombreux documents inédits, tirés surtout des archives de la Compagnie de Jésus, grâce aux traditions locales, qu'il s'est fait un devoir de contrôler sur place, il nous offre vraiment une oeuvre nouvelle. Les milieux politiques et religieux si tourmentés du temps de Louis XIII, et les milieux communitaires plus intimes où vécut Régis, reconstitués d'après les lettres du général des Jésuites Mutius Vitelleschi, forment un fond de tableau où la personne du saint se détache en un relief saisissant.

« Avec une entière franchise, le P. Guillon expose largement les difficultés que rencontre l'apôtre surtout dans sa lutte contre l'immortalité, les calomnies aussi dont il fut victime auprès de l'un de ses supérieurs et même de l'évêque de Viviers, un instant trompé. Ces chapitres, si remarquables par leur sincérité, constituent un drame des plus émouvants.

« Quant à la méchante et soite légende, prétendant que Régis fut expulsé de son Ordre, l'auteur, sur le vu des documents les plus authenti-

Pommade
Antiseptique
RAMEAU

Traitement efficace des maladies de la peau.



ques — les lettres mêmes de Mutius Vitelleschi — dont il donne le fac-similé photographique, n'a aucune peine à en faire justice. Il précise comment cette fable fut forgée de toutes pièces, soixante-dix ans après la mort du saint, par un janséniste haineux, qui expia son faux témoignage et beaucoup d'autres fourberies par cinq ans de prison au château Saint-Ange. Ces intrigues, dont certaines menées sont dignes de Romain Rolland, appartiennent à la grande histoire des vengeances exercées pendant un siècle et demi contre les Jésuites par les disciples de Jansénius.

« De fort belles héliogravures, entre autres le portrait du saint, d'après un tableau contemporain conservé au Puy, rehaussent encore la valeur de l'ouvrage. Et d'un bout à l'autre du volume, des cartes géographiques, fort intelligemment conçues, permettent de suivre l'apôtre dans tout le cours si varié de ses missions.

« Le biographe du Père Lenoir, de Léon Harmel et du bienheureux Pierre Favre se retrouve ici avec toutes les qualités maîtresses du psychologue et de l'historien.

« Grand in-8° carré de 630 pages, illustré de huit héliogravures ou photographies de documents, augmenté de dix cartes ou plans, 40 francs franco. Editions Spes, Paris.

Si vous voyagez...

adressez-vous au SERVICE DES VOYAGES des pays au tarif des compagnies G.E.S. LE "DEVOIR". Billets émis pour de paquebots, chemins de fer, autobus, hôtels, assurances bagages et accidents, chèques de voyages, passeports, etc. Téléphones: 8541 et 3361

Faites faire votre généalogie par

JOSEPH DROUIN

Continuateur du dictionnaire Tanguay

Avocat et Généalogiste Membre de la Société historique de Montréal

540, RUE KELLY EST, MONTREAL — Téléphone: DUPONT 5123

VINGT ANS DE RECHERCHES PATIENTES. IMMENSE DOCUMENTATION METHODOLOGIQUE ACCUMULEE. — GENEALOGIE COMPLETE DE TOUTE FAMILLE CANADIENNE-FRANCAISE, FRANCO-AMERICAINE, DE 1608 A NOS JOURS.

ECRIVEZ-NOUS POUR RENSEIGNEMENTS

VOUS PAYEZ MOINS CHER même à qualité égale

BEURRE TOUSIGNANT

de CREMERIE 1ère qualité

Les plus grands détaillants au Canada, de beurre, fromage, oeufs et autres provisions.

Maison 100% canadienne-française.

28c LA LIVRE

Beurre de 27c
2e qualité
Beurre pour la cuisson 23c

CETTE SEMAINE

TOUSIGNANT LIMITEE FRERES
11 MAGASINS
6312 ST-HUBERT, CR. 2135
6920 St-Hubert
5195 St-Laurent
2829 Masson
1374 Ontario Est
2309 Ontario Est
3475 Ontario Est
1584 Ste-Catherine Est
1127 Mont-Royal Est
2094 Mont-Royal Est
4835 Wellington
Pas d'autres succursales.

2461, RUE DES CARRIERES

POUR UN BON NETTOYAGE Fini de Luxe Signalez tout simplement CR 4168 Nous passerons chez vous Livraison partout

J.H. Breton

Teinturier et Nettoyeur

SPECIAUX dans le BLANC

VOS VETEMENTS BLANCS ont besoin d'une attention toute particulière UN NETTOYAGE ORDINAIRE PEUT ETRE FATAL

CONSULTEZ UN EXPERT

Manteau parfaitement nettoyé et pressé	1.25	Robe nettoyée et pressée à partir de	.75
Pantalon nettoyé et pressé	.75	Chapeau nettoyé et reformé	.35
Chandail nettoyé	.35 à .50	Gants nettoyés	.15

Nous garantissons que vos vêtements vous seront retournés sans refoilage aucun.



QUE VOTRE PROCHAIN CHAPEAU SOIT UN Buckley à 5.00 ou un Brooks à 3.55

Buckley-Brooks sont des fabricants experts et quand vous portez une de leurs chapeaux vous avez la certitude que ce chapeau vous sied parfaitement, que son style vous convie comme s'il était dessiné spécialement pour vous. Les chapeaux Buckley-Brooks sont d'une qualité qui vous assure des mois de service. Exigez-les de votre fournisseur.

Nos Leaders
"BUCKLEY" - \$5.00
"BROOKS" - \$3.55
"DUNLOP" - \$3.55
"PRINCELY" - \$3.55
Tous Doublés

Buckley-Brooks

907, rue Bleury Montréal.

HA. 5544

Phaneuf - Messier

OPTOMETRISTES-OPTICIENS

1767, rue St-Denis Montréal

Une leçon nécessaire

N'être que des porteurs d'eau et des scieurs de bois ou les plus grands avocats du pays, mais à la solde des intérêts anglais, — c'est chose toute pareille. Si nous sommes incapables de coopérer collectivement pour faire riches et puissantes nos institutions canadiennes-françaises, il est inutile et vain de persister à les maintenir et les défendre.

Bien que nous n'aimions pas lire des chiffres, et nous y arrêter, il est cependant indispensable qu'il en soit mis quelques-uns sous les yeux des nôtres, ne fût-ce qu'à titre comparatif.

Ce sera une instruction et, si on le veut, une leçon nécessaire. S'il est vrai que nous sommes citoyens du Canada, qui doit nous intéresser de Halifax à Vancouver, — s'il est exact que nous sommes citoyens de la province de Québec, dont rien ne doit nous laisser indifférents, — il n'en est pas moins réel que la Providence a voulu que nous soyons en premier lieu citoyens de Montréal.

Nous sommes intéressés au Canada tout entier, à la province de Québec tout entière, — mais tout notre bien se trouve à Montréal.

Notre devoir est donc — et c'est aussi notre intérêt — pour juger plus clairement, plus sagement de la situation et de l'administration de Montréal qui nous touche de si près, de puiser des renseignements dans ce qui se fait ailleurs — afin de pouvoir corriger ce que l'expérience et les chiffres, justement, nous montrent erroné chez nous.

Il y a quelques mois nous publions une étude que nous intitulons "La maison à l'envers" (voir le Devoir du 10 avril 1937). La maison, depuis lors, n'a pas repris son équilibre, bien loin de là, — et c'est à cela qu'aujourd'hui encore nous allons nous arrêter.

Il est indispensable que l'on comprenne bien que ce n'est pas l'auteur de l'étude que l'on va lire qui donne la "leçon nécessaire". Ce sont les faits, tristes peut-être dans leur vérité mathématique, mais indéniablement vrais. Nous souhaitons de tout cœur qu'elle soit comprise et qu'elle aide au rétablissement, tout à fait indispensable, de l'ordre et de la méthode, basés sur l'expérience, fût-ce même d'autrui, dans les affaires municipales, et qu'elle hâte le retour définitif, dans le même domaine, à l'équilibre normal.

	Montréal	Toronto
1er janv. 1927 — \$144,405,518		1927 — \$167,007,419
1937 — 276,207,378		1937 — 176,066,410
Augmentation — \$131,801,860		Augmentation — \$ 9,058,991

Quant aux dettes nettes fondées, voici comment elles figurent aux mêmes dates:—

	Montréal	Toronto
	1937 1927	1937 1927
	Millions	Millions
Dettes nettes de Montréal	245 132	149 142
Com. des Ecoles Catholiques de Montréal.	34 21	— —
	279 153	— —
Com. des Ecoles Protestantes de Montréal	6 7	— —
	285 160	— —
Com. Métropolitain de Montréal	19 5	— —
	304 165	149 142
Dettes des fabriques	Inconnue	Aucune

En résumé, dans l'espace de dix ans, nous avons augmenté notre dette de \$113 millions, comparativement à \$7 millions seulement pour Toronto. En d'autres mots, nos déboursés s'élèvent à \$106 millions de plus.

Et si l'augmentation de \$7 millions dont est grevée la propriété de la Ville-Reine couvre les écoles, il n'en est pas ainsi pour la propriété de Montréal laquelle, outre l'augmentation de \$113 millions créée par la municipalité, est grevée d'une augmentation de \$13 millions pour les écoles catholiques, de \$14 millions pour la Commission métropolitaine, sans parler de la dette des fabriques qui n'a certainement pas diminué pendant les dix dernières années.

Ces chiffres ne fournissent-ils pas, réellement, matière à réflexion? Mais il y a plus. Toronto a absorbé une partie des allocations de chômage comme dépense courante et, pour la balance, la ville a emprunté à court terme, son directeur des finances déclarant dans son dernier rapport qu'il y a tout lieu de croire qu'en 1942 toutes les dépenses encourues pour le chômage auront été absorbées par le surplus des revenus.

Tandis qu'ici, à Montréal, en guise d'encouragement, notre trésorier nous informe, lui aussi par son dernier rapport, que notre dette nette "par tête" n'est pas aussi considérable que l'an dernier. Comme encouragement, ceci équivaut à la situation d'un père de famille, déjà père, par exemple, de sept enfants, qui aurait une propriété hypothéquée pour \$9,000 et qui se réjouirait de la naissance de "triplets", sous prétexte que l'hypothèque qui re-

La dette nette de Montréal, suivant son dernier rapport, se chiffre à \$201 millions, soit une augmentation de \$2,577,114 sur l'an dernier. D'autre part, si l'on compare notre dette brute obligatoire de \$276,207,378, avec celle de l'an dernier, de \$275,584,877, on constate une augmentation de \$622,501. Ces chiffres démontrent bien qu'il n'est pas facile pour la masse des propriétaires de savoir ce que la dette obligatoire garantit exactement.

Il est intéressant de suivre la marche ascendante de nos dettes nettes obligatoires, depuis dix ans, et de les comparer avec celles de la ville de Toronto, qui lutte pour nous enlever notre titre de métropole du Canada. Il va de soi que cette bataille ne se fait pas ouvertement. C'est plutôt la méthode des grandes entreprises financières qui emploie la ville de Toronto, à l'instar de certaines compagnies américaines, comme la General Motors, la Ford et la Chrysler, et qui, tout en paraissant désintéressées les unes des autres, se surveillent étroitement, réciproquement.

On peut en juger par leur émulation à donner les meilleurs programmes à la radio. Pour prendre un exemple plus rapproché, s'imagine-t-on que sir Herbert Holt et sir Charles Gordon, respectivement président et vice-président de la Dominion Textile, directeurs conjoints du C. P. R., de la Sun Life, de la Montreal Light, Heat and Power Cons., et par ailleurs de grands amis, ne se rencontrent pas sur un terrain de rivalité quand il s'agit des intérêts de la Banque Royale et de la Banque de Montréal, de même que du Royal Trust et du Montreal Trust?

Eh bien! pourquoi notre ville de Montréal n'imiterait-elle pas la ville de Toronto, en procédant de la même façon que ces grands administrateurs?

Voici comme se chiffraient les dettes brutes fondées de Montréal et de Toronto aux dates suivantes:

	Montréal	Toronto
1er janv. 1927 — \$144,405,518		1927 — \$167,007,419
1937 — 276,207,378		1937 — 176,066,410
Augmentation — \$131,801,860		Augmentation — \$ 9,058,991

Quant aux dettes nettes fondées, voici comment elles figurent aux mêmes dates:—

	Montréal	Toronto
	1937 1927	1937 1927
	Millions	Millions
Dettes nettes de Montréal	245 132	149 142
Com. des Ecoles Catholiques de Montréal.	34 21	— —
	279 153	— —
Com. des Ecoles Protestantes de Montréal	6 7	— —
	285 160	— —
Com. Métropolitain de Montréal	19 5	— —
	304 165	149 142
Dettes des fabriques	Inconnue	Aucune

présentait auparavant \$1,000 de dette pour chaque membre de la famille se trouverait désormais réduite à \$750.

Dans un communiqué récemment paru dans les journaux, on semblait faire grand état du fait que Montréal paie sur sa dette consolidée un taux moyen d'intérêt inférieur à celui payé par la ville de Toronto. Ceux qui ne sont pas initiés aux choses de la finance ont pu se réjouir de bonne foi, c'est-à-dire être induits en erreur, car la réalité est tout autre.

Veut-on des chiffres officiels? Au 1er janvier 1930, la dette brute fondée de la ville de Toronto était de \$166 millions. A la fin de l'exercice financier 1936, elle s'élève à \$176 millions, soit une augmentation de \$10 millions. Le 1er janvier 1930, la dette brute fondée de Montréal était de \$173 millions. D'après les derniers chiffres officiels, elle est aujourd'hui de \$276 millions, soit une augmentation de \$103 millions.

Or, c'est en raison des emprunts considérables contractés par la ville de Montréal depuis 1930, alors que le loyer de l'argent a été universellement bas, que le trésorier de la cité, jonglant avec les chiffres, peut établir un taux moyen d'intérêt annuel de 4 1/2 approximativement.

Lorsque le bill de Montréal était devant le comité de la Législature, — et tous ceux qui étaient présents doivent se rappeler fort bien ses observations — l'honorable premier ministre conseillait de ne pas tenter de tromper les législateurs par des finasseries de comptabilité, — ajoutant que le "fonds de roulement" était bien fait pour rouler le pu-

blic, — et résumant sa pensée dans cette dernière déclaration:

	Montréal	Toronto
3 1/2 %, du 1er fév. 1951 — \$ 96.75		3 1/2 %, du 1er déc. 1960 — \$100.00
3 1/2 %, du 1er fév. 1952 — 96.50		3 1/2 %, du 1er déc. 1963 — 100.00
4 1/2 %, du 1er mai 1942 — 103.00		4 1/2 %, du 1er nov. 1939 — 105.75
5 %, du 1er mars 1945 — 106.00		5 %, du 1er déc. 1947 — 116.25

On se targue d'habiter la deuxième ville française du monde, par le nombre de ses habitants, mais qu'est-ce à dire si la majorité de la population ne jouit même pas d'une certaine aisance?

Tout récemment, dans une magnifique conférence sur l'esprit français, l'éminent académicien qu'est M. Louis Bertrand faisait remarquer qu'une des grandes qualités du génie français consiste dans son respect pour le droit de propriété. Avouons-le, ici, les Montréalais s'en soucient peu.

En effet, on constate que 17 pour cent seulement des habitations logent des propriétaires, alors que dans la ville anglaise de Toronto, ce chiffre atteint 54 pour cent. La moitié au moins de la population de Toronto est donc directement intéressée à la bonne administration de la ville.

D'aucuns prétendent que la population de Montréal dépasse le million. Mais, en acceptant les chiffres parus dans le dernier prospectus de notre ville, elle ne serait que de 880,000 âmes, soit environ un quart de million de plus que celle de Toronto. Et ce surplus de population ne représente pas nécessairement un accroissement de revenus pour Montréal, car il ne faut pas oublier que si notre ville est un foyer de science et de culture, pour l'homme intelligent et avide de s'instruire, en même temps qu'un

	Toronto	Montréal
Population (1931)	631,000	819,000 Diff. 188,000
Répartition comme suit:		
Entre 15 et 60 ans	431,000 soit 68.30%	530,000 soit 64.71%
Moins de 15 ans	146,000 soit 23.14%	242,000 soit 29.55%
Plus de 60 ans	54,000 soit 8.56%	47,000 soit 5.74%

La différence s'établit comme suit:

Entre 15 et 60 ans — 99,000 de plus pour Montréal	
Moins de 15 ans — 96,000 de moins pour Montréal	
Plus de 60 ans — 7,000 de moins pour Montréal	
Salarisés (1934)	246,000 297,000 Diff. 51,000
Total des gages et salaires (1934)	\$259 millions \$260 millions
Impôt fédéral sur le revenu pour 1935-36	\$ 26 millions \$ 22 millions

Certains prédisent que les "secours directs" ne pourront jamais être abolis à Montréal, et les politiciens tentent de s'en excuser en arguant qu'on ne peut laisser les gens mourir de faim. Sur ce point tout le monde est d'accord, mais ce qu'on ne semble pas comprendre suffisamment, c'est que la vie est beaucoup moins coûteuse à la campagne qu'à la ville.

Ceux qui sont mus par un patriotisme bien éclairé et qui veulent le bien des familles assistées devraient méditer ces paroles puisées au livre "Le Canada, Puissance internationale", récemment publié par André Siegfried, et où il parle du Canadien français:

"Du fait de son origine et de sa tradition, à laquelle il demeure fidèle, c'est un rural, attaché au sol, conservant le sens de la nature, qu'il s'agisse de la culture ou de la défricher. Si cette race s'urbanise à l'excès, comme c'est le cas dans la province de Québec où la ville absorbe maintenant 63 pour cent de la population, elle perd la source même de sa vitalité."

D'après les chiffres fournis par cet auteur, Québec tiendrait la première place des provinces les plus urbanisées — avec 63 pour cent, et Ontario la seconde, avec 61 pour cent.

Et n'allons pas nous leurrer avec des projets d'avenir. Quelles que soient les bonnes intentions qui animent, par exemple, ceux qui préconisent la concurrence de l'Etat dans le domaine des utilités publiques, ce projet est fort discutable. Il est certain qu'il n'est pas intéressant pour les consommateurs de Montréal d'avoir à payer un impôt fédéral de plus d'un million par année pour l'usage de l'électricité, alors que Toronto n'est pas soumise à cette obligation. Il n'est pas davantage intéressant de constater que nos compagnies d'utilités publiques perçoivent des recettes brutes supérieures aux revenus de la province. D'autre part, il ne faut pas cependant oublier qu'avec la concurrence de l'Etat, on a conduit le C. P. R. au seuil de la banqueroute. Il est vrai que nous en avons retiré quelques avantages, mais à quel coût, la taxe sur le revenu ne suffisant même pas à combler le déficit annuel du C. N. R.

Personne n'ignore que la nationalisation de l'électricité dans la province d'Ontario a été un succès, mais il faut se rappeler que cette province est beaucoup plus

"dette courante ou dette fixe, dette consolidée, dette nette fondée, ou dette brute fondée, qu'on les appelle comme on le voudra, c'est toujours une dette" et la meilleure comptabilité c'est la comptabilité du bon sens."

Aussi, ce n'est pas parce que nous payons un taux moyen d'intérêt inférieur à celui de Toronto — pour la raison donnée plus haut — qu'il faut en conclure que notre crédit est meilleur. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter un coup d'oeil sur le tableau qui suit, montrant la quotation du jour pour des obligations à peu près identiques:

	Montréal	Toronto
3 1/2 %, du 1er fév. 1951 — \$ 96.75		3 1/2 %, du 1er déc. 1960 — \$100.00
3 1/2 %, du 1er fév. 1952 — 96.50		3 1/2 %, du 1er déc. 1963 — 100.00
4 1/2 %, du 1er mai 1942 — 103.00		4 1/2 %, du 1er nov. 1939 — 105.75
5 %, du 1er mars 1945 — 106.00		5 %, du 1er déc. 1947 — 116.25

centre d'opportunités remarquables pour l'homme entreprenant et ambitieux, elle représente aussi un centre attractif, voire un paradis terrestre, pour les jouisseurs et les fainéants. On peut même affirmer que ce n'est pas tant le chiffre de la population qui importe pour une ville, quand il s'agit de payer, mais bien plutôt la capacité de paiement de cette même population. Et à ce point de vue, il semble très nettement établi que Toronto soit actuellement supérieur, et de beaucoup, à Montréal.

Pour mieux illustrer cette idée, prenons comme exemple les villes de Westmount et de Hull qui, d'après les statistiques fédérales de 1931, avaient respectivement 24 et 29 mille de population. Or, la valeur imposable étant de \$72 millions pour Westmount contre \$21 millions pour Hull, on comprend aisément que la capacité de paiement est bien supérieure à Westmount qu'à Hull.

Revenons maintenant à nos villes de Montréal et de Toronto et nous verrons que bien que le chiffre de notre population soit de beaucoup supérieur à celui de Toronto, d'après les dernières statistiques, le montant payé en salaires est à peu près le même pour chaque ville et le gouvernement fédéral a perçu, en impôts sur le revenu, \$4 millions de plus à Toronto qu'à Montréal. Voici les chiffres:

	Toronto	Montréal
Population (1931)	631,000	819,000 Diff. 188,000
Répartition comme suit:		
Entre 15 et 60 ans	431,000 soit 68.30%	530,000 soit 64.71%
Moins de 15 ans	146,000 soit 23.14%	242,000 soit 29.55%
Plus de 60 ans	54,000 soit 8.56%	47,000 soit 5.74%

La différence s'établit comme suit:

Entre 15 et 60 ans — 99,000 de plus pour Montréal	
Moins de 15 ans — 96,000 de moins pour Montréal	
Plus de 60 ans — 7,000 de moins pour Montréal	
Salarisés (1934)	246,000 297,000 Diff. 51,000
Total des gages et salaires (1934)	\$259 millions \$260 millions
Impôt fédéral sur le revenu pour 1935-36	\$ 26 millions \$ 22 millions

riche que la nôtre et que la nationalisation a été réalisée au début de l'exploitation intensive de l'électricité. Nous avons toujours, toutefois, favorisé l'achat du contrôle de la Montreal Light, Heat and Power, parce que cette compagnie a des recettes brutes de \$24,712,445 par an, et des recettes nettes de \$12,864,974 — abstraction faite de la dépréciation et des impôts. En achetant ces actions à la valeur apparaissant dans les livres de la compagnie, soit \$22 l'une, il en coûterait encore \$50 millions pour l'achat de leur majorité. A la cote actuelle de la Bourse, il en coûterait \$70 millions, et en les payant même \$50 chacune, il n'en coûterait que \$113 millions, soit exactement le chiffre de l'augmentation de la dette de Montréal depuis dix ans.

Mais il est logique que les propriétaires de Montréal ne consentent pas à faire l'acquisition de cette utilité publique, aussi longtemps que nous ne nous serons pas montrés meilleurs administrateurs de notre bien actuel, c'est-à-dire, telle qu'elle est, de la ville de Montréal.

D'ailleurs, sur le terrain des affaires, sommes-nous de taille à lutter, par exemple, avec nos concitoyens écossais? Laissons de nouveau la parole à M. André Siegfried:

"La part des Ecossais dans la formation du Canada est considérable, presque primordiale. Ils y ont apporté un sérieux démocratisme, inspiré de l'esprit réformé qui est très sensible dans l'enseignement; ils lui ont aussi, et c'est à peine moins important, constitué une solide épine dorsale de banquiers, issus le plus souvent des provinces maritimes, partout — nous l'avons signalé — notables, considérés et influents. Dans l'annuaire téléphonique de Montréal les "Mac" remplissent dix pages; arrachez ces dix pages, Montréal n'est plus une capitale financière, simplement un immense village français avec une petite garnison d'Anglais! Les Ecossais ne se mêlent pas beaucoup avec les autres éléments de la population britannique, mais ils entretiennent, par contre, des relations cordiales avec les Canadiens français..."

C'est convenir que si, du jour au lendemain, nous nous substituions aux Ecossais, nous pourrions difficilement faire mieux qu'eux. Or, quand on s'imagine que l'on pourrait amener à Mont-

réal, venant des Etats-Unis ou de la province d'Ontario, des usines ou des industries que J.-E. Aldred, sir Herbert Holt, sir Charles Gordon, Julian C. Smith et autres n'ont pu attirer ici, on s'illusionne grandement et dangereusement. Aucune réduction des taux d'électricité, des taxes ou des salaires aux ouvriers ne déplacera des usines qui opèrent dans le sud de la province d'Ontario, non loin des frontières américaines. Et quant à la petite industrie, si elle veut bénéficier de tels avantages, ce n'est pas dans les grands centres mais dans leur voisinage immédiat qu'elle devra s'établir.

Enfin, si nous avons donné des preuves incontestables de succès individuel dans tous les domaines, il nous reste encore à montrer ce que nous pouvons faire collectivement. A ce sujet, les chiffres fournis par nos banques, nos compagnies de fiducie, et ceux encore représentant les primes d'assurance-vie que nous payons annuellement à différentes compagnies, sont bien loin d'être confortants. On en jugera aisément par les tableaux apparaissant au bas de cet article.

Cependant, si ces données sont peu encourageantes, n'oublions pas que Montréal est un des principaux ports d'Amérique et une des belles villes du monde, ce qui est un apport sérieux dans le domaine de l'industrie touristique, en passe de devenir la plus importante de notre pays tout entier. N'hésitons donc pas à sacrifier davantage encore, s'il est nécessaire, à l'embellissement de notre ville.

Il est actuellement question de la construction d'un centre civique. Sans doute aurait-on là une excellente occasion de favoriser la partie est de Montréal, qui a été fort négligée dans le passé, mais il faut, avant tout, considé-

rer l'intérêt supérieur de la métropole. Or, l'emplacement, au bas de la montagne, tout près de l'endroit où se trouve le monument Cartier, est sûrement le plus beau site à Montréal, et de plus, le plus facile d'accès aux populations des villes d'Outremont et de Westmount, dont on désire tant l'annexion. L'emplacement éventuel de la gare du C. N. R., rue Dorchester, ne doit pas être retenu, comme n'étant pas du tout approprié pour un centre civique; il vaut mieux laisser le gouvernement fédéral se tirer d'embaras tout seul avec ce projet de construction.

Conservons à l'est de Montréal son port de mer et cherchons à rendre à ce dernier son autonomie. Même sans le centre civique, la masse de la population canadienne continuera à habiter le centre et l'est de la ville, qu'il ne tient qu'à nous de modifier, d'assainir et de reconstruire d'une façon qui soit aussi attrayante au commerce qu'à ceux qui l'habitent.

Concluons: la ville de Montréal représente l'entreprise la plus considérable que les Canadiens français aient à administrer, et nous avons suffisamment démontré à quel point sa situation financière est précaire. Ce n'est pas, par exemple, en pavant des rues, et en leur construisant des trottoirs en bordure, là où il n'existe encore aucune maison, et, de ce fait, en faisant porter une taxe spéciale annuelle de \$100 sur un lot même pas défriché évalué à \$40, dont la taxe ordinaire est de moins d'un dollar par année, que nous allons améliorer les choses et augmenter les revenus. Un tel état de choses ne se verrait pas à Toronto où l'on a, depuis vingt ans, comme premier officier de la ville, un aviseur d'une longue

expérience financière. Aussi, des plus grands entrepreneurs, pays nous faisait récemment remarquer que les contrats de Toronto étaient si bien préparés qu'il y avait une impossibilité, même pour le contracteur d'obtenir des extras.

En résumé, efforçons-nous d'équilibrer notre budget, en ne partant pas de vue, cependant, qu'il travaille à l'embellissement de notre ville, particulièrement en chantant tirer profit de ses avantages naturels, nous bénéficierons d'accroissement de revenus provenant du tourisme. Ne comptez pas trop sur Ottawa pour régler nos difficultés, car la concentration des capitaux qui existe à Montréal, et dont les Canadiens français ont une bien faible portion de nous aider sert plutôt à dresser les autres centres con-

nous. Nous ne devons compter sur nous-mêmes, tout en coopérant avec la Législature de Québec, qui est intéressée pour moins autant que nous au développement et à l'enrichissement de notre ville, puisque Montréal présente sa principale source de revenus et que sa faillite serait, désastre pour toute la race canadienne-française.

Mais ne pardons jamais de jours dans l'union bien comprise de toutes les bonnes volontés, diligente et éclairée, dans le domaine de politique possible, dans l'engagement absolu de toute détermination, de toute expérience, de toutes les meilleures compétences, — dans fait enfin de ne pas se laisser emporter par les grands mots et de demeurer sobres, surtout dans la si importante situation de l'heure actuelle.

J.-H. BENDER

ETAT DES BANQUES A CHARTE AU CANADA

	Au 31 déc. 1931	Au 31 mai 1937	Augmentation ou Diminution
Royale	\$ 782,583,000.	\$ 882,039,000.	\$ 99,456,000.
Montréal	761,156,000.	841,317,000.	80,161,000.
Commerce	592,512,000.	639,960,000.	47,448,000.
Nova Scotia	262,731,000.	305,306,000.	42,575,000.
Nationale	150,205,000.	144,692,000.	-\$5,513,000.
Impériale	136,917,000.	158,226,000.	21,309,000.
Dominion	132,875,000.	146,399,000.	13,524,000.
Toronto	120,791,000.	143,857,000.	23,066,000.
Provinciale	52,795,000.	53,978,000.	1,183,000.
Barclay's (Can.)	5,100,000.	18,451,000.	13,351,000.
	\$2,997,665,000.	\$3,334,225,000.	\$342,073,000.

A l'exception de la Banque Canadienne Nationale, toutes nos banques à charte montrent une augmentation dans leur actif. Et la Banque Provinciale montrerait elle-même une diminution si elle n'eût obtenu une augmentation de dépôts du gouvernement provincial se chiffrant à \$1,204,947.

Dépôts du gouvernement fédéral, au 31 mai, 1937

Banques de langue anglaise	\$ 52,810,105 soit 98.60%
Banques de langue française	753,479 " 1.40%
	\$ 53,563,584 100.00%

Dépôts des gouvernements provinciaux au 31 mai, 1937

Banques de langue anglaise	\$ 43,876,111 soit 96.53%
Banques de langue française	1,579,374 " 3.47%
	\$ 45,455,485 100.00%

Récapitulation

Banques de langue anglaise	\$3,135,555,000. soit 94.04%
Banques de langue française	198,670,000. " 5.96%
	\$3,334,225,000. 100.00%

Au 31 déc. 1904, nos trente-quatre banques à charte d'alors possédaient un actif global de 729 millions, de 134 pour la Banque de Montréal.

La Banque d'Epargne de la Cité et du District de Montréal a bien un actif de \$64,069,979, mais plus de 50% de ses actionnaires sont de langue anglaise. En d'autres mots, 40.57% sont de langue française et 59.43% d'origines anglaise, irlandaise et autres.

COMPAGNIES DE FIDUCIE, AU 31 DECEMBRE, 1936

Montreal Trust

A travers notre histoire

L'arrivée des Jésuites — Accueil hostile de certains habitants — Les Récollets reçoivent leurs confrères et font avec eux vie commune — Les pénibles débuts de l'oeuvre des Jésuites

—XIII—

Le Vice-Roi de la Nouvelle-France, le duc de Ventadour, protège les Jésuites: "il en envoya six, à ses propres coûts et dépens", dit Champlain. Celui-ci fait erreur sur le nombre: trois religieux seulement, les pères Lalemant, Brebeuf, Masse, et deux frères, Gilbert Buret et François Charton, traversent en 1625.

Mais les marchands craignent les yeux trop clairvoyants qui vont examiner la stérilité de leur oeuvre canadienne et, peut-être, l'exposer crûment à la Cour A Québec. Emery de Caen, le huguenot, commande à l'Habitation. Alors, lorsque les Religieux se présentent, "tous refusèrent unanimement de les recevoir s'ils ne voyaient des ordres absolus et un commandement du Roi pour leur établissement: ils ne trouvèrent même personne qui les voulut loger". Dans la hâte du départ, on a en effet négligé quelques formalités dont les adversaires tirent maintenant parti.

De plus, une habile propagande a tourné contre les Jésuites toute la petite population de la Nouvelle-France. Ecrivant à son frère Jérôme, le père Charles Lalemant dévoila cette manoeuvre un peu plus tard: nous avons tenté, par des sermons, écrivait-il, "de donner d'autres impressions de notre Compagnie, qu'on n'avait en ce pays, Votre Révérence croirait-elle bien que nous y avons trouvé l'ANTI-COTON, que l'on faisait courir de chambre en chambre, et qu'enfin l'on a brûlé quatre mois après notre arrivée".

Dans cette délicate conjoncture, les Récollets n'hésitent point. Ils offrent l'hospitalité aux Jésuites dans leur monastère de Notre-Dame des Anges; ils leur abandonnent la moitié de leur résidence et la moitié de leur jardin; pour le bien de la religion, ils acceptent l'existence en commun pendant deux ans et demi. Bien plus, il envoient en France le père Joseph Le Caron pour stimuler le zèle des chefs de la Compagnie de Jésus, et leur représenter l'urgence et la grandeur de l'oeuvre à accomplir.

Les Jésuites examinent la situation canadienne. Aucun d'eux ne peut partir pour la Huronie, en 1625, car le père Nicolas Viel vient d'être assassiné et les chefs hurons ne veulent pas répondre de la vie des missionnaires. Alors avec le concours des chefs de l'Habitation, et après une étude des environs de Québec, les religieux choisissent un emplacement pour leur monastère. "Le 1er jour de septembre, dit le père Charles Lalemant, nous plantâmes la sainte Croix, au lieu que nous avions choisi, avec toute la solennité qui nous fut possible". Récollets et Français de l'Habitation assistent à cet événement, et après la cérémonie, ils "se mirent tous à travailler. Nous avons depuis toujours continué, nous cinq, à déraciner les arbres et à bêcher la terre tant que le temps nous a permis". Et c'est ainsi qu'à l'endroit où s'est élevé le fort de Jacques-Cartier, au confluent du Lairet et de la rivière Saint-Charles, s'exécutent, et de la main même des futurs martyrs, les premiers défrichements des Jésuites.

Le 20 octobre, le père de Brebeuf s'enfonça dans la forêt avec une bande d'Indiens: il hiverna à vingt ou vingt-cinq lieues de Québec et ne reviendra que le 27 mars suivant. Son intention est de se familiariser un peu avec la langue des naturels. Le père Charles Lalemant veut l'imiter, mais les sauvages avec lesquels il s'éloigne doivent revenir à Québec au bout de onze jours. A ce moment, événement inespéré, il obtient à la suite d'incidents imprévus l'assistance d'un interprète dans ses études linguistiques. Et les Récollets fournissent l'appoint des dictionnaires qu'ils ont dressés. Enfin l'hiver se passe dans des études préparatoires.

Pendant le Carême, les Jésuites obtiennent l'aide de charpentiers de l'Habitation pour construire une première demeure temporaire sur l'emplacement choisi; puis vingt ouvriers arrivent de France durant l'été 1626 avec un plein navire de matériaux. Les travaux suivront rapidement leur cours. En 1627 le monastère sera terminé, les religieux s'en iront l'habiter, et les défrichements s'accompliront dans le même temps. Par suite de l'hostilité de la Compagnie de Montmorency, par suite de la guerre anglaise qui sévira en 1628, les Jésuites ne recevront pas d'autres secours avant la prise de Québec; en 1627, ils devront même renvoyer leurs ouvriers en France parce qu'ils n'ont pas reçu leurs approvisionnements.

Avant 1629, l'histoire des Jésuites n'est donc qu'une suite d'échecs et de revers. Tout se coalise contre eux: hommes et événements. Ils perdent même un navire et le père Noyrot disparaît dans le naufrage.

Et la guigne les poursuit même dans la Conquête. Car les Anglais sont animés contre eux des sentiments les plus durs; ils tourneraient volontiers leurs canons contre le monastère. Pourtant les Jésuites les traitent bien comme en fait foi l'anecdote suivante racontée par Champlain: "le jour suivant, dit-il, (Louis Kirke) fut à la maison des Pères Jésuites, lesquels lui montrèrent des livres et tableaux et quelques ornements d'Eglise, en lui offrant s'il voulait quelques-uns de ces livres et tableaux. Il en prit ce qu'il voulut de ceux qui lui semblèrent les plus beaux, comme trois à quatre tableaux, le Ministre Anglais eut aussi quelques livres qu'il demanda aux Pères".

Le vainqueur expédie les Jésuites à Tadoussac les premiers. Puis durant les trois années qu'il passe à Québec, il détruit presque complètement leur monastère. En 1632, le père Le Jeune donnera une idée des déprédations. Les Anglais, qui étaient venus en ce pays-ci, dira-t-il, pour piller, et non pour édifier, ont brûlé non seulement la plus grande partie d'un corps de logis, que le père Charles Lalemant avait fait dresser, mais encore toute cette pauvre habitation... Les Anglais délogent, nous sommes rentrés dans notre petite maison. Nous y avons trouvé pour tous meubles deux tables de bois telles qu'elles, les portes, fenêtres, châssis tous brisés et enlevés, tout s'en va en ruines, c'est encore pis en la maison des Pères Récollets...

Mais sous l'impulsion énergique du père Le Jeune, le monastère va bientôt se reconstruire et toutes les oeuvres canadiennes prendre un développement extraordinaire.

Léo-Paul DESROSIERS

A travers la vie française en Amérique

La Louisiane nous invite

Une invitation qui s'est exprimée oralement à Québec, puis dans des lettres et dans le journal — Le "Devoir" se prépare dès maintenant à y répondre bientôt, en organisant un voyage de groupe — Une excellente initiative

Du Droll, d'Ottawa, numéro du 24 juillet.

Nous avons eu le vif agrément, et ajoutons l'avantage, de recevoir dans notre ville la visite de la délégation louisianaise au grand Congrès de la Langue française tenu à Québec. Nos visiteurs ont paru réellement charmés de l'accueil chaleureux que nous leur avons fait, même si la réception fut un peu improvisée. Les remerciements qu'ils nous ont adressés récemment, dans une lettre à notre premier magistrat, en font foi.

Et l'auteur de la missive, M. G. L. Porterie, avocat général de la Louisiane, nous invitait instamment à rendre à nos frères louisianais la visite qu'ils venaient de nous faire. "Notre espoir est que bientôt, écrivait-il, nous aurons le plaisir de recevoir nos amis du Canada en Louisiane. A ce temps nous essaierons de démontrer toute notre appréciation de votre belle réception".

Ce ne sont pas les invitations d'aller au plus tôt chez ces charmants frères qui nous manqueraient. Ils nous les ont faites, au Congrès de Québec, publiquement et privé. Ils les retiennent dans leurs lettres, et le propre chef de la délégation de la Louisiane aux grandes assises, qui n'est autre que le gouverneur de l'Etat, louisianais, M. Richard-W. Lèche, y revient encore dans un journal de chez lui, The Progress. Il parle de ce qui s'est passé et de ce qu'il a vu à Québec, des exemples et des leçons de vie française que les Louisianais ont pu y puiser, puis il sollicite encore une fois notre visite.

Commentant les paroles du gouverneur, M. Omer Héroux, du Devoir, journal qui a déjà organisé un magnifique voyage en Louisiane, nous apprends qu'une invitation aussi pressante et cordiale ne restera pas longtemps sans réponse. "Pour notre part, dit-il, nous entendons bien ne pas la laisser tomber. Nous avons eu la joie de compter parmi les plus fervents, et les plus heureux ouvriers, du rapprochement canado-louisianais; nous comptons bien ne pas nous relâcher de notre effort.

"A l'invitation du gouverneur Lèche, qui se joint à tant d'autres, nous répondons avec joie: Accepté. De tout coeur! Et l'année prochaine ne se passera probablement point sans que nous ayons la joie de recevoir, en groupe, la Louisiane. Nous en avertissons d'avance nos amis du Canada".

On peut donc dire que l'organisation d'un deuxième voyage en Louisiane, sous les auspices du Devoir, est chose décidée, en principe, pour l'an prochain. Cela va permettre à tous ceux qui désirent, qui rêvent de voir ce beau pays, tout en contribuant à resserrer les relations avec des frères par la foi et par le sang, de le faire dans des circonstances incomparablement favorables.

Le Devoir s'est en effet acquis une belle réputation dans les voyages de ce genre. Avec lui, des centaines de gens ont déjà visité, en groupe, les Acadies des provinces maritimes, par deux fois, nos compatriotes d'Ontario, et une première fois les Louisianais, comme il est dit plus haut. Ceux qui ont pris part à ces voyages en ont été enchantés, à tous égards. Nul doute que le retour en Louisiane, en 1938, si le projet s'en réalise, recrutera des voyageurs en plus grand nombre encore que pour chacun des voyages précédents. Surtout après le réveil, la sympathie et l'intérêt qu'a déterminés le Congrès de Québec pour les choses qui touchent à la vie française chez nos divers groupements.

Un serment a été la note dominante du Premier Congrès. La foi en l'esprit français restera celle du Deuxième Congrès. Rien ne peut empêcher qu'il en soit ainsi. C'est la foi en l'esprit français, elle brille comme l'éclair sur le pessimisme de ceux qui trouvent que le Congrès aurait dû être autre chose que ce qu'il a été; elle éclaire en fait ceux qui existent tout de suite des résultats pratiques; elle rejette dans l'ombre les doléances de vaincu, elle cherche dans l'organisation du Congrès la petite bête, trouvée que Québec avait un visage trop andalou et déploré l'indifférence de certains à l'endroit de ces solennelles assises.

La foi en l'esprit français! C'est le mot d'ordre qui part de Québec en cette année mil neuf cent trente-sept; le drapeau que le Congrès offre à tous les groupes français dissimulés sur le continent américain; le suprême flambeau, le lampadaire de la vie que la génération présente doit transmettre tout allumée à la génération qui monte.

Qu'à l'appel de la langue française, l'on soit accouru de tous les coins de l'Amérique et jusque des

Il va sans dire que ces voyages du Devoir ne sont pas précisément des excursions, encore qu'ils se fassent dans des conditions matérielles et touristiques de premier ordre. Ils permettent de voir, d'entendre et d'apprendre en peu de temps, parce qu'ils se font en groupe, d'appréhender l'itinéraire le plus attrayant, d'après un programme de stations et de réunions le plus intéressant et le plus instructif qui soit, ce qui prendrait des semaines à un voyageur isolé. Et encore ce dernier ne peut-il bénéficier, justement parce qu'il est seul, de l'avantage de venir en contact avec des foules, de prendre part à des réceptions expressément préparées, d'être admis dans des endroits ou des milieux à peu près inaccessibles pour un simple individu de passage.

Henri LESSARD

Impressions de congrès

Croire en l'esprit français...

Antilles, voilà qui est déjà extraordinaire et prend un caractère épique. Que pendant cinq jours, environ 300 travaux, mémoires, rapports aient pu être présentés dans les séances publiques et les séances des sections, au rythme d'un tempo précis, ordonné, quasi-mécanique, cela fait honneur au talent et à l'initiative créatrice des organisateurs du Congrès.

Mais que chacun ait déploré ne pouvoir être partout à la fois pour tout voir, tout entendre, cela est non moins manifeste d'un prodigieux intérêt de la part des congressistes.

Que les plaines de l'Ouest canadien et de la tropicale Haïti, des centres manufacturiers de la Nouvelle-Angleterre et des bays de la Louisiane, de l'Ontario impérialiste et des anses de la péninsule académienne, des gens qui ne s'étaient jamais vus se soient rencontrés à Québec pour se donner la main comme s'ils s'étaient toujours connus, voilà enfin qui témoigne de la force du lien culturel nous unissant comme les enfants d'une même mère.

Dût-il être sans lendemain, le Congrès de Québec n'en reste pas moins un geste de vie avant attiré sur les Français d'Amérique l'attention du monde entier. Et à ce geste de vie, tous les groupes ont voulu s'associer. La participation franco-américaine, celle qui nous intéresse le plus, a été particulièrement brillante, méthodique, assidue.

Si l'on en doute, que l'on songe au vide que créerait dans le programme, la suppression, tout d'un coup, de la part de nos enfants, la manifestation au Monument Champlain, la présence de milliers de Franco-Américains, la présentation de travaux par des Franco-Américains.

Je n'insiste pas sur la participation financière, laquelle, l'on se le rappelle, dépassa \$4,000. La fidélité franco-américaine en cette circonstance a été admirable. On ne saurait trop le dire et le redire.

Et de tous les délégués franco-américains rencontrés, il n'en est pas un qui ne soit revenu du Congrès plus fermement décidé que jamais à garder sa foi dans l'esprit français, et à traduire cette foi dans les oeuvres qui assurent la pérennité de l'âme franco-américaine.

Pour les Franco-Américains, le Congrès de Québec aura été une occasion de manifester leur vitalité et d'asseoir leur réputation. En retour, le Congrès leur laisse une formule de vie qu'ils n'oublient pas: Croire et l'esprit français!

Adolphe ROBERT

Avec les prêtres des Missions-Etrangères

Sur les routes cahoteuses du Jéhol

(par le Père Paul GRAVEL, P.M.E.)

Il y a quelques jours je fus appelé pour une Extrême-Onction. C'était urgent. Je m'informai où demeurait le moribond. A Pien Tsiang Koo, me fut-il répondu, une femme y est gravement malade, elle se meurt et demande à recevoir les derniers sacrements.

Mais, me dis-je en moi-même, Pien Tsiang Koo, ce n'est pas à la porte, il y a bien quinze milles à aller et retour. Dans une couple d'heures le soleil sera couché et c'est juste si j'aurai le temps de revenir de jour.

Je résolus, avant d'aller plus loin, de consulter mon curé. Le Père Gill me répondit qu'en partant immédiatement, il devait y avoir moyen de revenir avant la nuit. Alors, c'est entendu, je pars. Sans plus tarder j'appelle le courrier dépeché d'urgence et lui dis: "Prépare le cheval que je dois monter". — "Mais, Père, je n'ai pas de cheval. C'est qu'à Pien Tsiang Koo, comme dans les environs, les bons chevaux sont disparus depuis les visites répétées des brigands et des soldats; moi-même, j'ai dû me débarrasser du mien: un bon petit cheval jaune et je ne m'en rappelle que trop!" Tout de même, lui dis-je, je ne suis pas pour aller à pied.

"Que le Père monte mon âne et j'irai à pied", de reprendre le courrier. Ce n'est qu'après plus d'accrochage, à pareil marché, que je serai pas rendu à destination ce soir, obligé d'attendre toujours, car la route est peu sûre. Une idée me passe par la tête. Le vieil âne étranger (yang lu, bicyclette) de notre homme d'affaires ferait pour la circonstance, ce bicyclette compte bien une dizaine d'années, acheté qu'il fut autrefois en pays de civilisation et transporté

te jusqu'ici par quelque maugniou, mais il marche encore. Notre cuisinier aussi en un, vieille relique de Cheng Sin Toun où il est allé tenter fortune il y a quelques années. Deux ânes "étrangers", mais très fameux, nous irons à Pien Tsiang Koo et sur un bon temps. Je me prépare en hâte, et après quelques instants, nous sommes bien soufflés et ficelés de broche et de bouts de corde sont en route.

Ca va toujours et le petit âne du courrier (un vrai celui-là), malgré ses efforts, est contraint de demeurer à distance.

Ca va trop bien... mon compagnon est maintenant en panne, un pneu brisé est irréparable pour le moment. Que le Père continue, crie-t-il, je le rejoindrai avec l'âne. Entre temps, je prends haleine, puis nous continuons pendant que le courrier nousse la bicyclette invulnérable jusqu'au premier village. Là, nous sommes au tiers de la route, les chemins deviennent tortueux et montants; qu'importe, je vent aidant quelque peu, je pédale avec courage et avance péniblement. Pauvre métier que celui-là tout de même, pédaler en montant les montagnes. Aussi à bout d'haleine et tout en sueurs, je démissionne et me résigne à pousser ma bécane une bonne partie du temps. Enfin Pien Tsiang apparaît à nos yeux. Il était encore invisible il y a un instant, situ qu'il est au fond d'une gorge de montagne, près d'un petit ruisseau à demi desséché.

Entre et je me rends auprès de la malade. Les parents et voisins sont en prières. Fait consolant, l'arive à temps et la malade reçoit en pleine connaissance les derniers sacrements.

Maintenant il faut retourner. Mon guide doit changer de monture.

Ces voyages cependant sont plutôt des pèlerinages patriotiques. Très agréables et distrayants, comme tout beau voyage, ils ont pour fin principale de faire mieux se connaître les uns les autres nos divers groupes, d'établir et d'insensibiliser chez eux la pratique d'une sympathique et chaude solidarité française. Comme les réunions de famille, comme les visites entre parents, ils ne peuvent que faire le plus grand bien. On se sent meilleur patriote, patriote plus compréhensif et plus courageux, après les avoir faits.

L'origine initiale de ces pèlerinages prise par le Devoir il y a plus d'une dizaine d'années, et arrêtée dans son élan par la crise, va donc reprendre et c'est mille fois tant mieux. Elle a beaucoup fait pour rapprocher nos différents groupements. La fin qu'elle a en vue s'accomplira avec d'autant plus de facilité, de rapidité et de complet succès que les voyages se multiplient. Sans compter que les visites faites doivent se remettre, selon la vieille politesse française, que nos frères éloignés nous reviennent donc d'autant plus souvent aussi que nous serons allés les voir.

Henri LESSARD

VOLCANO LISEZ CE TEMOIGNAGE

Sherbrooke, Canada, le 13 mai 1936

MM. Chalifoux & Fils, Ltd., Montréal, Québec.

Chers messieurs,

Lorsque vous nous avez émis une offre de 2000 dans nos comptes de charbon, nous sommes très reconnaissants. Nous avons voulu être bons et faire la preuve de "faire la preuve". De nous avons justement de dresser le bilan d'hiver avec de nos deux Chauffeurs Automatiques à charbon VOLCANO. Il nous fait grand plaisir de vous communiquer nos chiffres:

HIVERNEMENT 1934-35	consommation de "Buckwheat" 70 tonnes à \$5.40	Coût total	\$378.00
HIVERNEMENT 1935-36	consommation de "Car Bridge Slack" avec Chauffeurs Automatiques Volcano, 60 tonnes à \$5.90	Coût total	\$354.00

Comme les Chauffeurs ne nous coûtent que \$780.00, nous aurons donc remboursé leur investissement en trois ans, les deux autres années nous aurons économisé \$244.00 de plus. Nous sommes des plus satisfaits. Vos bien dévoués,

SHERBROOKE RECORD COMPANY LIMITED, C. P. Buckland.

(TRADUCTION)

● Avant de placer votre commande de charbon, cette année, consultez-nous. Nos ingénieurs se feront un plaisir de faire l'examen de votre système de chauffage et de vous soumettre nos prix. Il y a un modèle VOLCANO convenant à toutes les grandes usines de fournaises.

Plus de 700 clients satisfaits

Demandez notre circulaire descriptive

CHALIFOUX & FILS, LIMITÉE
1106 CÔTE BEAVER HALL - MONTRÉAL
TÉL. PL. 8531 - USINES A ST-HYACINTHE

La basilique de Lisieux

Détails sur la construction de cette grande basilique

Paris, 31 (Havas) — Splendide basilique magnifiquement la verte campagne normande et la petite ville sainte de Lisieux agenouillée au pied de sa vaste masse blanche, la basilique de Lisieux est la plus importante construction religieuse édifiée en France depuis la grande basilique du voeu national, le Sacré-Coeur de Paris.

Commence la grande basilique parisienne, elle s'élève sur la colline dominant toute la ville. A la différence de celle de Paris, la basilique normande est d'accès plus facile et constitue un monument religieux à la fois traditionnel et moderne, l'ensemble complet est approprié à toutes les cérémonies du culte. Les architectes, MM. Cordonnier, ont particulièrement veillé à faciliter le maniement des grandes foules de pèlerins qui viendront révéler la petite Soeur Thérèse.

L'expérience des journées de l'inauguration présidée le 8 juillet par le cardinal légat Pacelli a montré que les précautions prises à ce sujet par les constructeurs s'étaient avérées comme parfaites. Des pentes douces permettent la lente montée de la foule pieuse vers le haut lieu et tout autour de la basilique un monumental chemin de croix et de vastes terrasses permettent à celle-ci d'évoluer à son aise. La nef

par son ampleur permet l'accès d'une masse considérable de fidèles à l'intérieur même de la basilique. Commencés en 1928, les travaux ont été poussés avec une rapidité extraordinaire malgré de très grandes difficultés. Ce n'est qu'en 1932 que les premières superstructures commencèrent à sortir de terre.

C'est qu'à Lisieux, comme pour la basilique du Sacré-Coeur de Paris, construite sur un terrain profondément tarudé par les carrières de Montmartre, ou, comme pour celle de Fourvière, à Lyon, on se heurta à un problème d'assises. Il fallait préserver une énorme masse située à flanc de coteau contre tout glissement de terrain toujours possible. Dans ce but, on poussa les fondations jusqu'au fond de la colline, on fora cent trente puits de près de trente mètres de profondeur et on posa littéralement toute l'énorme construction sur les pilotis ainsi aménagés.

La surface occupée par la basilique de Sainte-Thérèse est énorme: 3,000 mètres carrés. La crypte toute revêtue de magnifiques mosaïques en occupe 1,100. L'édifice surplombé par la coupole haute de 91 mètres et flanqué à droite du campanile encore en construction à l'heure actuelle et qui atteindra 100 mètres, mesure 116 de largeur sur la façade principale, y compris les magnifiques cloîtres latéraux et 110 mètres de longueur.

C'est à dire que tout en respectant la disposition générale des églises latines, la basilique se rapproche comme celle du Sacré-Coeur de la primitive disposition en croix grecque.

A l'avenir, n'ayant plus mon cheval, je devrai me contenter du petit âne que je suis en marché de m'acheter, pour aller faire ma retraite à Ta Yangste. Cet âne me servira de monture dans la suite en attendant que le bon Dieu, toujours libéral pour ses missionnaires, me procure une motocyclette, mon rêve depuis peu de jours, mais un rêve qui deviendra, j'en ai le ferme espoir, une réalité.

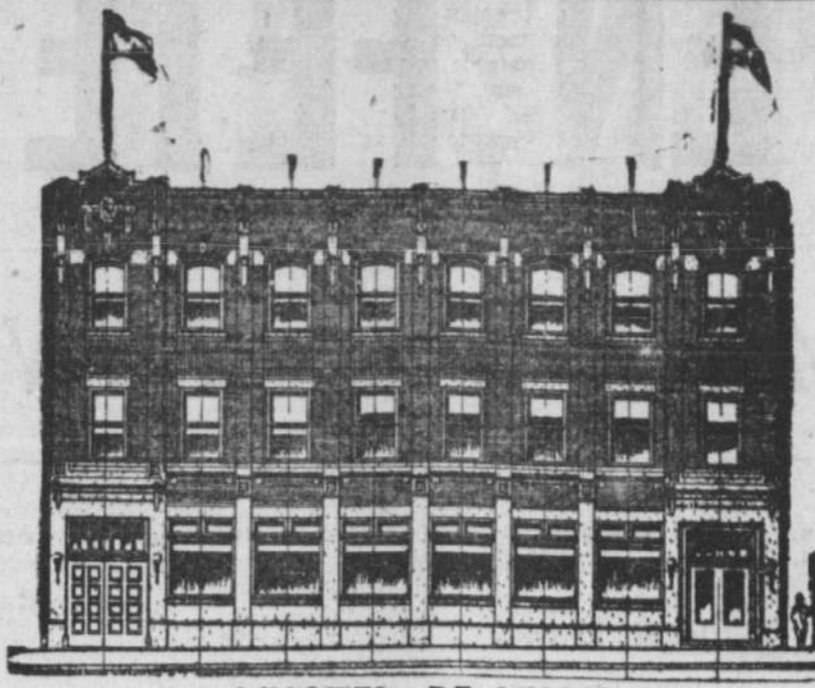
Paul GRAVEL, P.M.E., Mission catholique, Linsi Sien (Ou Niou Tai), Mandchoukouo.

N. B. — Le Père Gravel, originaire de St-Proper de Champlain, est parti pour le vicariat de Szepingkal en 1935. Deux de ses soeurs, missionnaires de l'Immaculée-Conception, habitent le même vicariat.

Les personnes qui désireraient faire quelque offre au Père Gravel voudront bien s'adresser à M. le ch. J. A. Roch, sup. du séminaire des Missions Etrangères, Pont-Viau, Qué.

Avez-vous besoin de bons livres? Adresses-vous au Service de Librairie du "Devoir", 430 Notre-Dame, est, Montréal.

1 8 3 7



L'HOTEL DE VILLE

1 9 3 7



Centenaire de la Métropole des Cantons de l'Est - SHERBROOKE -

Un Siècle de Progrès Civique

Sherbrooke est une belle ville. Grâce à une politique suivie et appliquée, depuis surtout une trentaine d'années, par les divers conseils qui l'ont administrée, cette ville n'a rien à envier aux autres de la Province, voire du Canada entier. Les grands travaux d'urbanisme que sont l'amélioration des parcs publics, les murs de soutènement, les voies de décongestionnement, l'enfouissement des fils électriques et téléphoniques, la réfection des trottoirs, le pavage, le redressement, le nivelage et l'élargissement des rues, le perfectionnement des services de gaz, d'électricité, d'aqueduc et de prévention des incendies, tout cela en a fait une ville intéressante et remarquable. Un coup d'oeil sur les divers tableaux de cette page fera voir la distance parcourue.

CHRONOLOGIE

1910 — AQUEDUC: Construction du réservoir No 1, du barrage et de l'usine des pompes, chemin Drummond.	1918 — ELECTRICITE: Centrale de la rue Galt.	1923 — VOIRIE: Construction du pont Dufferin.	1928 — VOIRIE: Viaduc de la rue Galt.	la rue des Grandes Fourches; EGOUTS: Construction d'un incinérateur modèle.
1911 — ELECTRICITE: Construction du barrage de Rock Forest.	1919 — VOIRIE: Inauguration des grands travaux de pavage. AQUEDUC: Pose de 9,000 pieds de tuyaux de 20 pouces. Installation d'une pompe refoulante, rue Prospect.	1924 — ELECTRICITE: Subsidiare électrique installée à l'usine à gaz.	1929 — VOIRIE: Construction du pont Aylmer; GAZ: Modernisation de l'usine centrale; ELECTRICITE: Construction du barrage et de l'usine de Westbury.	1932 — VOIRIE: Viaduc au-dessus de la rue des Grandes Fourches.
1913 — AQUEDUC: Pompes nouvelles et grands travaux de tuyau.	1920 — ELECTRICITE: Barrage de Weedon.	1925 — AQUEDUC: Pose d'un tuyau auxiliaire reliant le centre à Sherbrooke-Est.	1930 — VOIRIE: Vastes travaux de pavages et de trottoirs.	1934 — VOIRIE: Vastes travaux d'urbanisme à travers toute la ville: murs de soutènement, redressement de rues, etc.
1916 — GAZ: Nouvelle usine.	1922 — AQUEDUC: Construction du réservoir No 1.	1927 — ELECTRICITE: Installation d'un générateur à l'usine Drummond; AQUEDUC: Modernisation des pompes à l'usine Drummond.	1931 — AQUEDUC: Parachèvement des tuyaux de 24 pouces; VOIRIE: Ouverture de	1935 — PARCS: Transformation et création de parcs publics.

1937

Population: 29,284 ~ Valeur immeubles imposables: \$28,000,000.
 Revenus: \$1,212,924 ~ Taux de taxation municipale: 11 millions
 Valeur des propriétés de la ville: \$10,256,702
 Energie électrique développée: 17,098 C. V.
 Trottoirs: 42.99 ~ Parcs publics: 9 (superficie: 118 acres)
 Rues pavées: 18.39 milles ~ macadamisées: 14.53 milles ~ autres: 4.54 m.



Son Honneur le Maire, Colonel Emile Rioux, V.D.

Composition du Conseil de Ville 1937

Ech. M.-T. Armitage.	Ech. J.-E. Lacroix.
Ech. Eug. Thibault.	Ech. Henri Vincent.
Ech. A.-C. Ross.	Ech. J.-L.-E. Blais.
Ech. J.-R. Sangster.	Ech. J.-W. Genest.
Ech. J.-R. Royer.	Ech. Alf. Cinq-Mars.

Officiers Municipaux

Thos. Tremblay, ingénieur de la cité.	Lionel Forest, c.r., recorder.
J.-R. McGregor, surintendant électricité et gaz.	Dr L.-A. Gendreau, inspecteur des denrées.
H.-O. Camirand, chef de police et des pompiers.	Dr J.-A. Dion, hygiéniste.
Panneton & Boisvert, avocats de la cité.	W.-L. MacSwiggin, inspecteur des bâtisses.
	H. Rhéaume, surintendant voirie, aqueduc et parcs.

Greffier de la ville: M. Antoine Deslauriers

Trésorier: M. Léonard Préfontaine

SHERBROOKE EN FETE: Du 31 Juillet au 4 Septembre

PROGRAMME DU CENTENAIRE

Samedi, 31 juillet

"Le salut à Gilbert Hyatt"

Grande cérémonie d'ouverture. — Des trébuchets d'armes parcourent la ville. — Première sonnerie de trompettes à quatre heures et demie de l'après-midi.

Le soir, à 10 heures — Le ciel s'embrace d'un immense feu d'artifice.

Dimanche, 1er août

"Exaltation de foi chrétienne"

Dans l'avant-midi, catholiques et protestants manifestent leur foi. Son Eminence le Cardinal Villeneuve, primat de l'Eglise canadienne, célèbre la messe en plein air. Chants liturgiques par les chorales réunies de la ville, accompagnées d'un orgue électrique.

Dans l'après-midi, festival annuel des fanfares de la province.

Mardi, 3 août

"L'opérette à ciel ouvert"

Le soir à neuf heures, à l'Amphithéâtre du Centenaire à l'Exposition, première présentation des *Cloches de Corneville*, avec trois cents participants et un puissant orchestre.

Jeudi, 5 août

"Evocation d'un siècle d'histoire"

Le soir à huit heures et demie, à l'Amphithéâtre du Centenaire, grand pageant historique en 15 épisodes, avec 1,500 personnages en costumes pittoresques. — Corps de ballet de 150 danseurs et danseuses. Décors féeriques. — Fantasmagorie de couleurs et d'effets de lumière. — En prologue, deux chœurs mixtes, anglais et français, de 800 voix. — Interprétation de *Vox Populi* du compositeur Henri Miro, inspiré des

chants du terroir. — Folklore canadien, anglais, écossais, irlandais, gallois et américain.

Samedi, 7 août

"Présentation des couleurs"

L'après-midi, à quatre heures, imposant déploiement militaire. — Présentation des couleurs au *Sherbrooke Regiment* et aux *Fusiliers de Sherbrooke*. — Visite du "Black Watch" (Régiment de montagnards écossais) et des Fusiliers Mont-Royal, de Montréal.

Le soir, grand bal militaire et feu de joie sur les hauteurs environnant la ville.

Dimanche, 8 août

"La féerie en marche"

L'après-midi à trois heures, défilé, à travers les rues de la ville, des caractères de légendes anciennes et des albums de jeunesse. Spécialement dédié aux enfants des Cantons de l'Est. — Plus de 350 figurants dans ce défilé éblouissant.

Le soir à huit heures,

"L'apothéose du grand vicaire"

Le grand vicaire Dufresne peut être considéré comme le père de la vie sociale et religieuse des Canadiens français des Cantons de l'Est. L'actuel diocèse de Sherbrooke est le couronnement de ses 38 années de travaux apostoliques.

Mardi, 10 août

Le soir à 8 heures, dans une des salles publiques de la ville,

"Le dîner en musique"

Le seigneur J.-B.-R. de Ramezay reçoit en son manoir les seigneurs ses voisins. — Reconstitution en musique et en chansons de la vie joyeuse et gastronomique de nos pères.

Les convives sont en costumes du temps. Un spectacle inégalable.

Jeudi, 12 août

Répétition du pageant: "Evocation d'un siècle d'histoire". (A la même heure et au même endroit que le 5 août.)

Samedi, 14 août

"L'hommage des villes-soeurs"

Un gracieux cortège, composé de jeunes filles déléguées par les diverses villes de la région, défilera à travers les rues de la ville en costumes d'époque. Ce cortège réunira plus de 2,000 participants, outre 1,200 Zouaves pontificaux. Départ, le soir, à 8 heures et demie.

Dimanche, 15 août

Répétition du pageant.

Mardi, 17 août

"Glorification de sir A.-T. Galt"

Sir Alexander-Tilloch Galt, que plusieurs historiens proclament le père réel de la Confédération, vécut une trentaine d'années à Sherbrooke et en fut le député, d'abord au parlement d'Union de 1854 à 1867, puis député et ministre aux Communes de 1867 à 1873. Il imprima sa marque profonde d'histoire du pays.

Jeudi, 19 août, et

Samedi, 21 août

Présentation du pageant historique.

Dimanche, 22 août

Le soir à huit heures et demie, deuxième présentation des *Cloches de Corneville* à

l'Amphithéâtre du Centenaire.

Mardi, 24 août

"Le bal du gouverneur"

A 9 heures du soir, dans une des salles publiques de la ville, reconstitution du bal donné en 1831 à lord Aylmer, lors de sa visite à Sherbrooke. Ce sont les initiatives de lord Aylmer qui amenèrent en grande partie le rapide développement des Cantons de l'Est au cours du XIXe siècle. — "Le bal du gouverneur" constituera un inoubliable déploiement d'élégances de l'époque romantique, tous les participants portant des costumes d'époque.

Jeudi, 26 août, et

Samedi, 28 août

Deux dernières représentations du pageant historique.

Dimanche, 29 août

L'après-midi, répétition du défilé féerique du 8 août.

Le soir, éblouissante fête de nuit.

Manifestations diverses

A part les événements ci-mentionnés, toutes sortes de spectacles sportifs se dérouleront durant les Fêtes: Tournois de tennis, la crose d'intérieur, baseball entre équipes professionnelles, tournois de golf, courses à pied, en bicyclettes, en moto, régates internationales, boxe, lutte, etc.

En cas de mauvais temps, tout item du programme à être exécuté en plein air sera remis au lendemain.

La Cité de Sherbrooke met à la disposition des visiteurs un bureau de renseignements où ils pourront se procurer le prix des

chambres dans les seize hôtels de Sherbrooke, dans les chalets de touristes et maisons de pension; des parcs de stationnement pour autos, des camps pour autos-remorques, une plage magnifique, etc., etc.

Au moins une vingtaine de sociétés, clubs, associations tiendront leur convention annuelle à Sherbrooke au cours de la célébration.

Le Musée du Séminaire

Les numismates et amateurs de vieilles choses visiteront avec agrément le Musée du Séminaire, renommé pour ses collections de toutes sortes.

L'Exposition annuelle

L'Exposition annuelle, qui s'ouvre à la conclusion des fêtes, — le 30 août — sera la plus considérable qui se soit vue depuis son existence, à cause de l'année du Centenaire; les gouvernements fédéral, provincial et la région des Cantons de l'Est dépenseront des sommes considérables pour signaler aux milliers de visiteurs étrangers les ressources multiples du pays et de notre région. La partie amusements sera également soignée d'une façon toute particulière. Courses, feux d'artifice. L'Exposition se terminera le 4 septembre.

L'heure officielle

L'heure indiquée au programme est l'heure d'été et non l'heure solaire.

Les "Chanteclers de Sherbrooke"

Ce groupe de troubadours, qui n'ont de rivaux que les Cosaques du Don, continueront, au cours du Centenaire, leurs pittoresques randonnées.

1837

Du 31 juillet au 4 septembre CENTENAIRE DE SHERBROOKE Du 31 juillet au 4 septembre

1937



M. Johnny Bourque

HOMMAGES

Sherbrooke, ville d'ordre, de progrès et d'harmonie — Sherbrooke célèbre son premier centenaire de fondation.

En ma qualité de député de Sherbrooke et de ministre, il m'est agréable de lui offrir mes hommages, de lui adresser mes félicitations et mes vœux de prospérité continue.

Il m'est aussi particulièrement agréable de souhaiter un heureux séjour aux distingués visiteurs de la métropole des Cantons de l'Est et de les assurer de notre cordiale bienvenue.

Johnny Bourque

Député de
Sherbrooke et

Ministre des Travaux Publics

SHERBROOKE ET SON CENTENAIRE

L'Hôpital de St-Vincent-de-Paul de Sherbrooke

L'existence sociale de cette institution date de 1909, mais on peut dire que sa naissance remonte à plusieurs années antérieures, puisqu'elle est un développement de l'Hospice du Sacré-Coeur fondé en 1875, par Mgr Antoine Racine, premier évêque de Sherbrooke. Cette oeuvre fut confiée aux RR. SS. Grises de Saint-Hyacinthe. C'est là que l'Hôpital reçut ses premiers patients, là qu'il remporta ses premiers succès, là qu'il adopta des méthodes qui devaient assurer sa survie et préparer son éclat futur.

Patronné par des prélats d'un zèle ont apostolique qu'étaient Mgr Racine et son Vicaire Général, le T. R. A. E. Dufresne, encouragé par la bienveillance des MM. du clergé, soutenu par un groupe d'amis dévoués: médecins, bienfaiteurs, dames de charité, dont la bonne volonté fut inlassable et la charité sans limites, l'Hospice du Sacré-Coeur a su poursuivre heureusement son but et étendre son action bienfaisante.

En l'année 1897, avec le haut encouragement de S. E. Mgr Paul Larocque, second évêque de Sherbrooke, et pour répondre à la population toujours croissante, des Cantons de l'Est, il fut décidé qu'un nouvel élan serait donné à l'oeuvre des malades; des chambres spécialement aménagées furent mises à leur disposition et une salle d'opération fut ouverte.

MM. les docteurs J.-O. Camirand, P. Pelletier, J.-E. Rioux, L.-M. Elie, Frégeau, N.-A. Dussault formaient le bureau médical de l'Hôpital du Sacré-Coeur.

A ces premiers médecins du comité ont venus s'ajouter successivement MM. les Drs W. Lamy, F.-A. Gadois, L.-C. Bachand, L.-A. Genest, L. Forest, dentiste, J.-O. Ledoux, F. Bertrand, J.-A.-C. Ethier, H. Cabana, J.-J. Noël.

Parmi ces ouvriers de la première heure, un bon nombre sont déjà disparus de la scène de l'actualité, mais leur oeuvre demeure et est dignement continuée par les distingués membres du bureau médical actuel: les Drs F.-A. Gadois, président, F. Bertrand, R. Gaudet, W. Bégin, R.-L. Boisvert, E. Lante, R.-L. Duberger, A. Bérubé, L.-A. Mignault, J.-A. Dion, L. Grouau, G.-L. Favreau, J.-A. Darche, L. Darche, A.-R. Walters, R. Marin, Guy Bertrand et les dentistes T.-C. Cabana, J.-A. Saint-Pierre.

En passant, qu'il nous soit permis d'offrir un hommage reconnaissant à un mémoire d'un grand médecin, ami bienfaiteur de l'institution. Le souvenir du Dr Paré est resté gravé dans le coeur de ceux qui ont si largement bénéficié de sa science et de ses générosités. Son digne remplaçant, le Dr J.-O. Camirand, se signala par l'accomplissement d'opérations chirurgicales, lesquelles étaient réputées merveilleuses à cette époque (vers 1895), où la chirurgie n'était encore qu'à ses débuts. Les succès remportés alors furent un puissant encouragement pour continuer et agrandir l'oeuvre de l'Hôpital.

Les Religieuses gardes-malades dumps, aujour'hui septuagénaires, se laissent à rappeler le paternel intérêt qu'il leur prodiguait, se faisant lui-même leur professeur quotidien, en théorie comme en pratique, du soin des malades.

Plus rapproché de nous, accordons mention toute spéciale à cet homme de l'art, le Dr J.-O. Ledoux, qui fut l'une des lumières les plus vives de son temps. Il fut le bureau médical de l'Hôpital Général Saint-Vincent-de-Paul, à ce vaillant qui a anchi sous le harnais du délicat mé-

tier de la chirurgie, à laquelle il a consacré les plus fécondes années de sa vie, les efforts les plus généreux de sa science profonde de praticien et de son initiative ardente, enfin le meilleur de lui-même. Ce grand chrétien, chirurgien de marque, fut appelé à la récompense, âgé seulement de 57 ans, le premier mai 1929.

De 1897 à 1906, la compétence du corps médical ne tarda pas à se répandre au loin. Des malades vinrent nombreux, non seulement de la ville et des environs, mais encore de l'étranger. Plus de 2,000 furent admis et beaucoup plus l'eussent été si l'Hôpital du Sacré-Coeur eût pu mettre à leur disposition un local capable de les accommoder.

Depuis longtemps le besoin d'agrandir s'imposait. Enfin, en 1906, après de longs et incontrôlables retards, on crut l'heure venue de réaliser l'idée du vénéré fondateur, Mgr Antoine Racine, en développant le plan fait pour l'Hospice du Sacré-Coeur. Sa Grandeur Mgr Paul Larocque, successeur du premier évêque de Sherbrooke et continuateur de ses grandes oeuvres, donna lui-même l'élan. Sous sa bienveillante impulsion, le succès ne devait pas se faire attendre.

Mais avant d'entreprendre une construction d'aussi grande importance, on se demanda, de part et d'autre, si de graves raisons ne motivaient pas le déplacement de l'oeuvre des malades pour l'installer où déjà se développaient simultanément deux autres oeuvres de charité: celle des vieillards sans asile et celle des orphelins. Après mûres réflexions et dans l'unique but de servir plus efficacement les intérêts des malades de tous les quartiers de la ville, le conseil de notre institut, de concert avec Mgr l'évêque de Sherbrooke, décida le déplacement de l'oeuvre.

Restait encore le problème non moins difficile de choisir le nouveau site. Après avoir pris conseil de personnes compétentes, après avoir pesé les avantages relatifs de plusieurs sites possibles, les autorités de la maison mère fixèrent leur choix sur les terrains Branswell et Worthington où, de tous les points de la ville, l'on voit aujourd'hui l'Hôpital Général St-Vincent-de-Paul. Ce terrain, d'un accès facile à toute la population de Sherbrooke, a en outre l'avantage considérable d'une superficie qui éloigne assez toute autre habitation pour que les malades puissent y jouir, dans une tranquillité parfaite, de l'air et du soleil qui abondent sur cette colline.

Sa Grandeur Mgr Paul Larocque approuva le choix fait par la Supérieure et son conseil et daigna même leur écrire en ces termes encourageants: "Une oeuvre entreprise pour le bien des âmes, l'honneur de notre sainte religion, avec des vues surnaturelles et désintéressées, telles que je vous les suppose, ne peut que compter sur la bénédiction de Dieu. Et si la bénédiction de l'évêque de Sherbrooke peut ajouter à votre confiance en l'avenir, je vous l'accorde de grand coeur en y joignant l'assurance de tout l'appui qu'il sera en mon pouvoir de vous donner." Avec cette bienveillante réponse de Sa Grandeur Monseigneur de Sherbrooke, toutes les grandes questions préliminaires étaient réglées et l'on se mit immédiatement à l'oeuvre.

Un premier plan présenté au conseil de la maison-mère fut minutieusement étudié. L'architecte, M. Charles Chaussé, était à mettre la dernière main à son travail, quand l'idée d'un hôpital à pavillons fut suggérée par Sa Grandeur Mgr Paul Larocque. La proposition sourit à tous les intéressés. Le 15 juillet 1906, l'architecte présenta à

l'étude de Monseigneur de Sherbrooke un plan d'un genre tout nouveau.

Sa Grandeur non seulement approuva ce travail, mais en fit les meilleurs éloges. Ce plan comprend, au centre, une rotonde de 52 pieds de diamètre pouvant relier quatre pavillons de 100 pieds par 48. L'on n'exécuta qu'une partie du plan, à savoir la rotonde, la bâtisse de l'administration et un pavillon pour les malades, remettant à des jours plus ou moins éloignés la réalisation du plan total.

Les travaux du nouvel hôpital furent commencés le 24 septembre 1906 sous les auspices de Marie—en la fête de Notre-Dame-de-la-Merci. Poursuivis au milieu de retards de tous genres, ce ne fut qu'à l'automne de 1907 qu'on put le voir, dessinant sur le ciel azuré de la Reine des Cantons de l'Est, les lignes harmonieuses de son élégante architecture.

Le parachèvement des travaux de l'intérieur devait encore exiger de longs mois. En octobre 1908, quelques pièces pouvaient être habitées; six sœurs venaient s'adjoindre à leur Supérieure et à l'économie qui les avaient dévancés de quelques mois pour les secourir dans la tâche de l'ameublement, de l'organisation intérieure, etc.

Les Dames de la charité, toujours prêtées à se dévouer, s'employèrent nombreuses à la confection de la lingerie.

Le 12 février 1909, la chapelle était prête pour le culte, Assisté de MM. les abbés J.-H. Roy, curé de la cathédrale, H.-J. Beaudry, secrétaire privé de Monseigneur de Sherbrooke, A.-M. Goyette, vicaire à St-Jean-Baptiste de Sherbrooke et représentant de M. l'abbé J.-A. Laporte, curé de cette paroisse. Sa Grandeur Monseigneur de Sherbrooke bénit lui-même ce nouveau sanctuaire, le dédia à Notre-Dame du Perpétuel Secours et y célébra la première messe. MM. les Drs J.-O. Ledoux, J.-O. Camirand, P. Pelletier, F.-A. Gadois avaient voulu être présents à cette cérémonie. Ouvriers industriels de l'oeuvre qui recevait en ce jour un si beau couronnement, ces messieurs furent heureux de venir les deux premiers s'unir à leur vénérable évêque et aux religieuses pour rendre grâce à Dieu.

Le 29 mars 1909, on procéda à la translation des malades, au nombre de 20, du département qu'ils occupaient au nouvel hôpital où les avaient précédés leurs infirmières, les filles de Mère d'Youville.

Les Soeurs Grises de St-Hyacinthe. Les statistiques de cette époque portent que plus de 2,500 malades avaient été admis et traités dans l'ancien local. Les nouveaux cadres allaient permettre de continuer le bien sur un plus vaste champ d'action. L'existence de l'Hôpital Général St-Vincent-de-Paul était un fait accompli, néanmoins, l'inauguration publique, par la bénédiction solennelle, laquelle fut présidée par Sa Grandeur Monseigneur de Sherbrooke, n'eut lieu que le 16 juin suivant. L'acte d'incorporation date du 19 février 1914—statut Loi 4, George V, chapitre 153.

En 1910, cet hôpital neuf faisait l'honneur et la gloire de la ville de Sherbrooke, laissant cependant peser de lourdes charges sur la communauté qui en avait entrepris l'érection. Mais la douce Providence qui suscite les bienfaiteurs et dirige les dons généreux, veillait en la personne de Mgr Larocque. Pour aider à balancer le bilan des dépenses ordinaires et des intérêts annuels, Son Excellence se fit le promoteur d'une association dite l'Oeuvre des Patrons dont le but est de travailler à éteindre la dette foncière. Avec l'assentiment unanime de ses conseillers diocésains, Monseigneur Larocque a nda d'abord verbalement l'oeuvre à son clergé réuni. En octobre 1910, Sa Grandeur daigna apposer au feuillet explicatif de l'Association un chaleureux appel aux curés et, par eux, aux fidèles de tout le diocèse. Du haut du ciel, le paternel évêque doit se réjouir de ce que la semence de charité qu'il a

jetée ainsi partout a porté d'heureux fruits. Jusqu'à date, le montant de \$108,000 a été recueilli, lequel a été en grande partie porté au fonds d'amortissement.

Dès le début, les religieuses furent au nombre de 30, avec la révérende Soeur Perras comme supérieure; 12 d'entre elles étaient spécialement préparées au soin des malades. Ces infirmières avaient suivi les cours de gardes-malades donnés à l'Hôtel-Dieu de St-Hyacinthe depuis 1901.

Un aumônier résident, M. l'abbé E.-W. Dufresne, fut attaché à l'institution dès les premiers jours. Cet ecclésiastique, par une coïncidence heureuse, est le neveu du bon et regretté M. le Vicaire Général A.-E. Dufresne, l'instigateur et le bienfaiteur insigne de l'Hospice du Sacré-Coeur, auquel il légua en mourant près de \$13,000, résidu d'une petite fortune amassée au prix de la plus sévère économie et qu'il voulut consacrer tout entière au soulagement de l'humanité souffrante. Charitable comme son vénérable oncle et, comme lui, très sympathique à nos oeuvres, M. l'abbé E.-W. Dufresne a fait gratuitement la desserte religieuse de l'établissement pendant 17 ans. (Ce bienfaiteur fut nommé chanoine titulaire en 1926 par Mgr Larocque.)

L'aumônier actuel est M. le chanoine J.-W. Larue, ayant comme assistant M. l'abbé Zoël Fréchette.

En octobre 1911, l'Hôpital voyait, non sans un vif regret, s'éloigner l'un de ses amis les plus influents et les plus dévoués, membre du bureau médical, son coopérateur actif, médecin habile, M. le Dr P. Pelletier, député à la Législature, était appelé à représenter le gouvernement de la province en qualité de haut-commissaire à Londres, poste qu'il occupa jusqu'à sa mort. En maintes occasions, sa sympathie pour l'oeuvre de l'Hôpital s'était manifestée et son influence politique avait obtenu d'appréciables secours.

En 1913 fut inauguré le cours des gardes-malades laïques.

Depuis le 29 mars 1909, les portes de l'Hôpital Général St-Vincent-de-Paul sont ouvertes à tous les malades, sans aucune distinction de religion et de nationalité. Le pauvre comme le riche y est hospitalisé et soigné avec le même dévouement et la même charité, tant par les médecins que par le personnel de l'établissement; aussi voit-on le nombre de ses hospitalisés s'accroître d'année en année. En 1919, 183 malades furent enregistrés, tandis que 2,539 le furent au cours de l'année 1925. Le nombre de lits primitivement destinés aux patients était de 68, tandis qu'il atteignait en 1925 le chiffre de 135.

Pour remédier à l'insuffisance du local, les élèves gardes-malades et les aides séculières durent successivement loger en dehors de l'établissement. L'acquisition de la "maison St-Jean" en 1920 permit de les abriter durant 7 ans. Les Dames pensionnaires à leur tour eurent à céder leurs chambres aux malades qui arrivaient de plus en plus nombreux. Ce courant allant toujours croissant, on résolut de compléter la construction du plan initial; on y fit même une addition considérable.

Les plans en furent élaborés par M. J.-W. Grégoire, architecte avantagéusement connu dans notre ville, où il s'est signalé par de belles réalisations du génie de l'architecture. Au cours de la visite détaillée faite par l'inspecteur provincial des bâtisses, déclaration fut faite avoir examiné une série d'annexes qui n'avaient d'égaux nulle part en fait d'élégance et de solidité, aussi en fait d'aménagement moderne.

La révérende Soeur Beauchemin, esprit averti et pratique, économe expérimenté et pleinement consciente des besoins d'un hôpital, a dirigé les travaux de construction de cet agrandissement considérable, qui fut terminé en 1927. L'institution put ramener sous son toit tout son personnel et recevoir 250 malades avec une capacité possible de 300 lits. L'hôpital est pourvu de 6 salles d'opération, d'une installation de Rayons X très complète, d'appareils de physio-thérapie variés, d'un électrocardiographe. Un laboratoire s'est développé conjointement avec les autres départements scientifiques de l'Hôpital. Le bilan de ces activités au cours de 1936 a atteint le chiffre de 12,225 analyses. Le travail s'y fait sous la direction d'un pathologiste, par deux religieuses techniciennes enregistrées et des élèves gardes-malades.

Depuis la fondation de l'hôpital, 1909 à 1936, furent hospitalisés: 28,216 malades de la ville de Sherbrooke, 32,770 malades des paroisses du diocèse, 7, 835 malade de l'étranger, ce qui donne un total de 68,821 hospitalisés. A ce nombre viennent se joindre 97,336 externes qui furent traités, formant un montant total de 166,167 malades soignés dans l'institution.

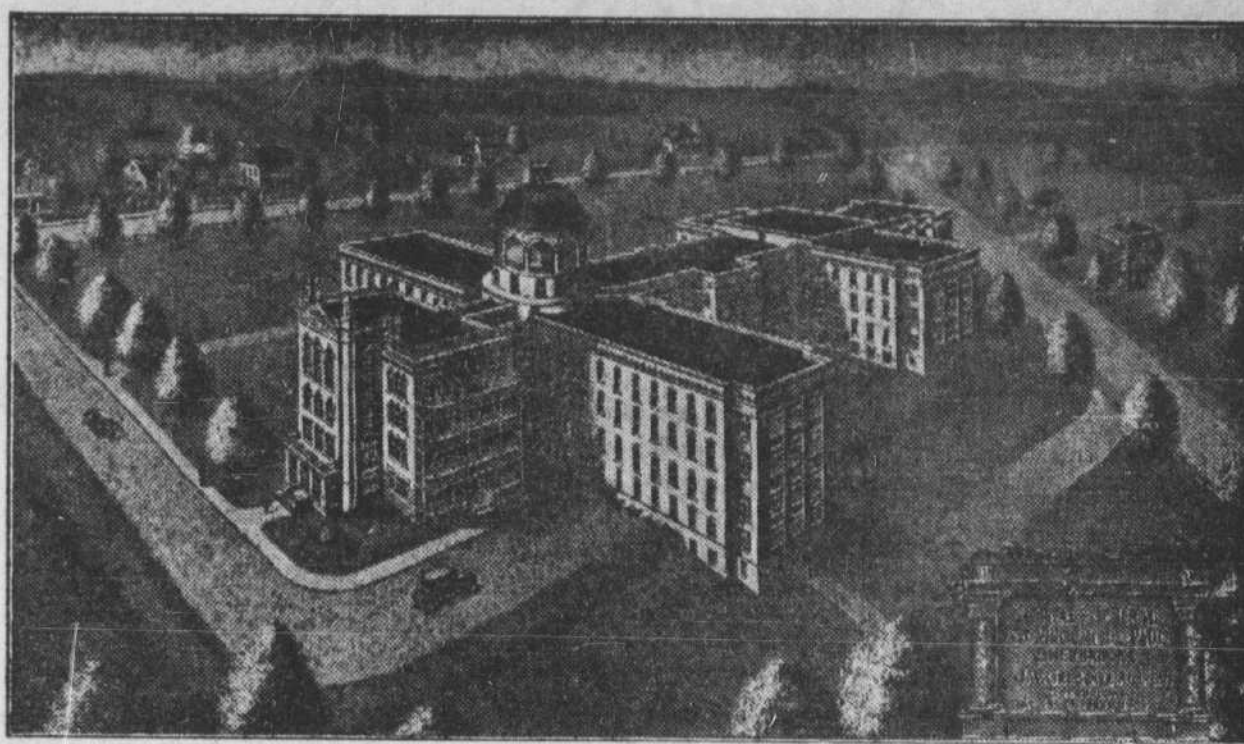
Pendant ce laps de temps, 42,987 interventions chirurgicales.

Chaque année le pourcentage des mortalités s'est maintenu à 3%.

Supérieures depuis la fondation:

Soeur Perras	1909—1915
Soeur Dussault	1915—1921
Soeur Mongeau	1921—1924
Soeur St-Paul	1924—1927
Soeur St-Amable	1927—1932
Soeur Ste-Adéline	1932

Un grand hôpital de première classe



Vue à vol d'oiseau de l'HOPITAL GENERAL SAINT-VINCENT DE PAUL, sur les hauteurs de Sherbrooke-Est. — Cette institution, dirigée par les Soeurs Grises, est l'un des mieux aménagés de tous les hôpitaux de cette province et du Canada.

La première chapelle de Sherbrooke

Voici une pièce que le *Borroméen* reproduit après l'avoir extraite des archives de l'évêché de Sherbrooke. C'est le texte de la requête des catholiques demandant la construction d'une première chapelle, en 1825, et la permission donnée par l'évêque de Québec:

A Sa Grandeur Monseigneur Joseph-Octave, évêque de Québec, etc., etc.

L'humble requête des habitants et autres intéressés des townships d'Orford et Ascot suppliait humblement.

Qu'il plaise à votre Grandeur de leur permettre de bâtir une église ou chapelle, dans le township d'Ascot, dans le District supérieur de Saint-François, et en nous l'accordant nous ne cesserons de prier pour votre Grandeur, tel que notre devoir et notre religion nous y obligent.

Sherbrooke, 12 décembre 1824.

C.-A. Cressé, Ch. LesTourneur, Charles Lachance, Joseph Rousseau, François Hudon dit Larivière, Mathew Seallon, Pierre Saint-Pierre, Jean Noël, Thomas Connor, Simon Bracken, Edward Fitzgerald, Barnard Martin, Charles Hamel, Henry Petterson, Thomas Smith, Isaac Richard, Patrick Reid, James F. Handing, Thomas Smith Jr., Thomas Burns, Pierre Noël, John Mulvena, Antoine Bisaille (?), Michael Daley, Patrick Barry, Joseph Rousseau, Hilaire Caron, Antoine Bevalle (?), John Dunden, James Dunden, Joseph Houle, Edward Fitzgerald, Thomas Lee.

Permis de construire une chapelle dans l'endroit du village de Sherbrooke qui sera désigné ou agréé par M. Holmes. Notre intention serait que ladite chapelle fût mise sous l'invocation de saint Colomban, abbé irlandais.

Québec, le 6 avril 1825.

J. O., Ev. de Québec.

Note du copiste:

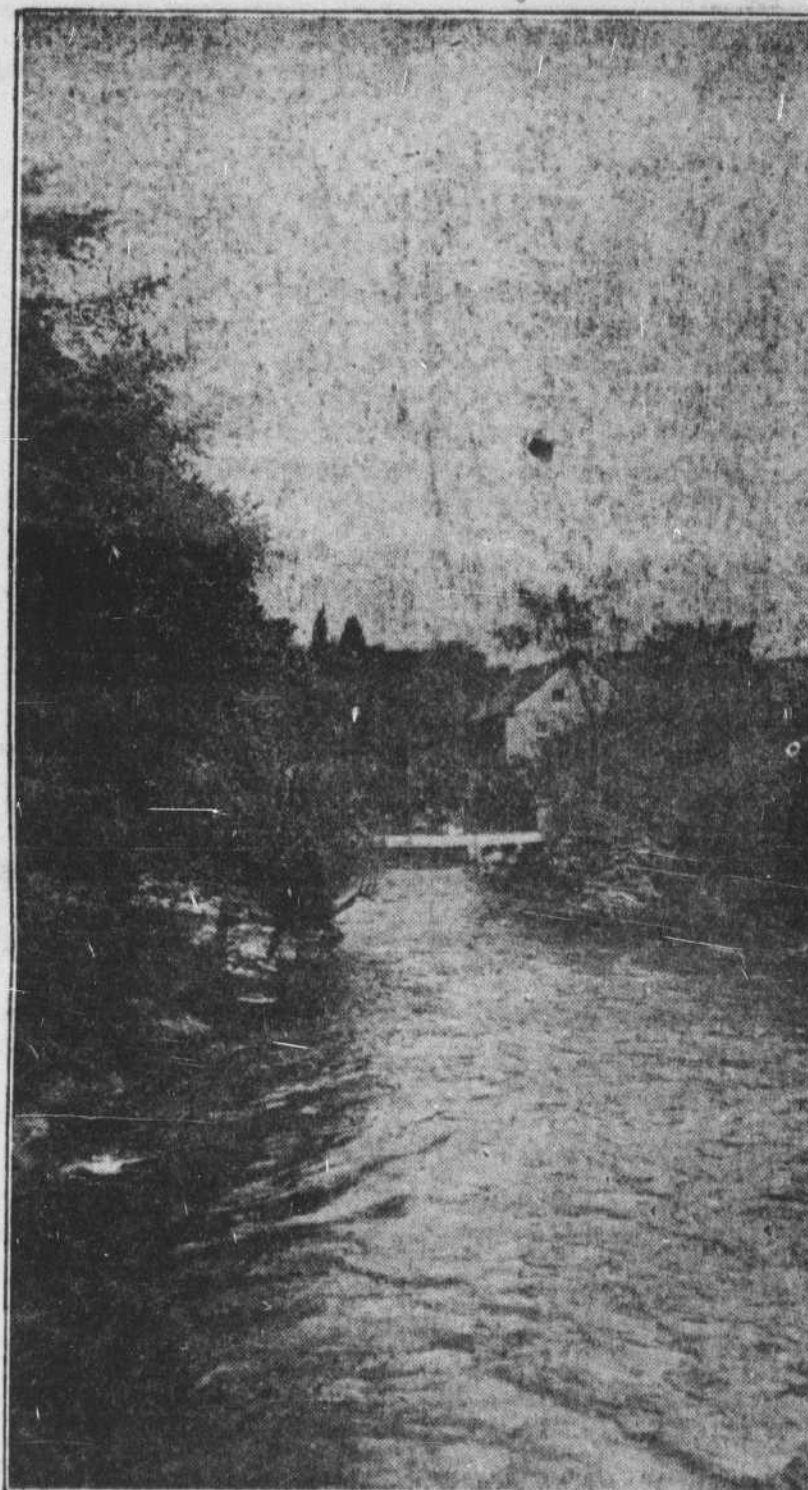
33 signatures. 14 françaises, 19 anglaises. 13 croix, avec l'inscription "sa marque". 14 croix, avec l'inscription "his mark".

La population de Sherbrooke en 1819

Noms de ceux qui formaient la population de Sherbrooke, au mois de novembre 1819: Gilbert Hyatt, Mme Hyatt, Galen Hyatt, Charles Hyatt, Maria Hyatt, George Hyatt, Gilbert Hyatt, Henry Hyatt, C. F. H. Goodhue, Mme Goodhue, George Goodhue, Charles Goodhue, Clarissa Goodhue, William Goodhue, Richard Smith, Henry Beckett, Mme Beckett, Henry Browns, Daniel Burchard, Mme Burchard, Albert Burchard, Orsamus Burchard, Eiza Burchard, George Burchard, Abiel Chamberlin, Mme Chamberlin, Hazard Chamberlin, Tyler H. Moore, Mme Moore, Joshua Deman, Mme Deman, Lois Deman, Susan Deman, Lucius Deman, John Mulvena, William Munster, Mme Knapp, Sarah Knapp, William Walker, George Walker, James Walker, Mary Ann Walker, R. Willford, Peggy Knapp, Wm Walker jr, W. R. Willard, Mme Willard, Direxa Willard, Lucy Willard, Caroline Willard, Charles Willard, William Willard, Mme Walker, Major Beckett.

(Le Barronien).

Coin pittoresque sur la rivière Magog



Tortueuse et sinuose, la rivière Magog traverse Sherbrooke de l'ouest à l'est pour aller se jeter, au coeur même de la ville, dans la rivière Saint-François, après avoir multiplié sur son passage des coins pittoresques comme celui-ci.

Comment nous vous sommes utiles

Nous administrons des comptes courants et des comptes d'épargne. Nous faisons de l'escompte, des prêts à court terme et des avances sur titres. Nous effectuons au meilleur compte des encaissements et des remises au Canada et à l'étranger. Nous émettons des lettres de crédit circulaires ou commerciales payables dans toutes les parties du monde. Nous finançons les importations et les exportations.

Nous achetons et vendons des valeurs de placement de toute catégorie. Nous louons des coffrets de sûreté.

Nos ressources et notre expérience sont à votre disposition. Notre personnel est à vos ordres dans nos 530 succursales et agences.

Banque Canadienne Nationale

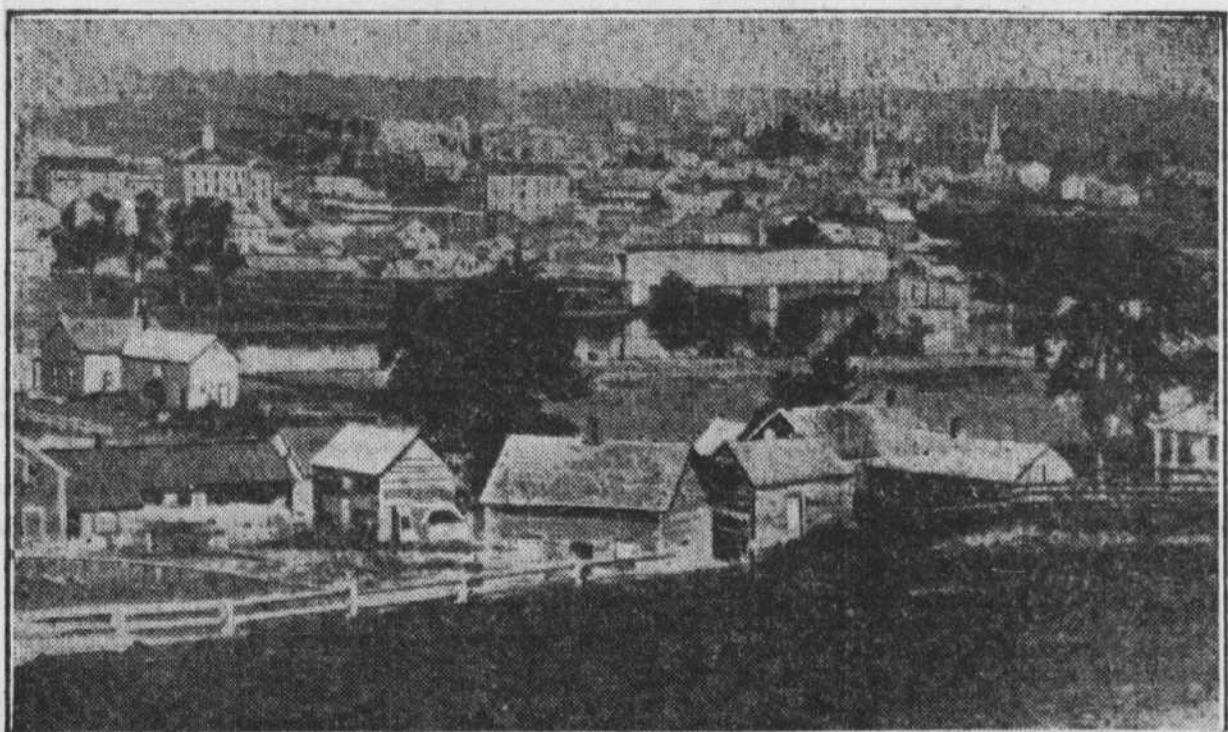
Trois succursales à Sherbrooke

29, rue WELLINGTON NORD - - M.-A. Lainé, gérant

30, rue KING EST - - - - J.-A. Létourneau, gérant

106, rue BELVEDERE - - - - A. Bergeron, gérant

IL Y A TROIS QUARTS DE SIÈCLE...

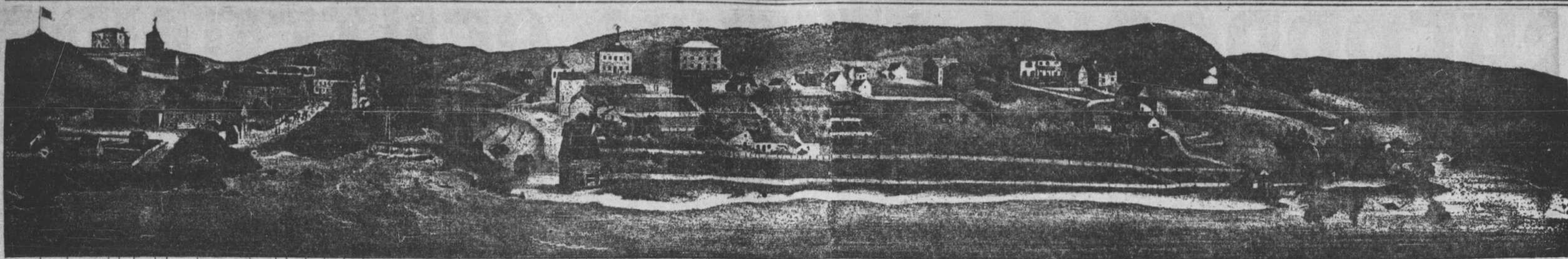


Photographie du QUARTIER NORD, prise il y a plus de 75 ans, des hauteurs de Sherbrooke-Est. Au centre, le Saint-François et ses gros ormes, et l'ancien pont couvert du Grand Tronc, sur le MAGOG. A droite, les clochers des églises St. Peter's et Plymouth. Au centre, un peu à gauche, le vieil édifice Grifflin, érigé en 1854, qui existe encore, le pont Dufferin, et, à l'extrême gauche, l'ancienne prison.

A ses abonnés, à ses lecteurs, à ses amis et à la ville de Sherbrooke en général

Le Devoir

offre ses meilleurs souhaits à l'occasion des fêtes du centenaire.



L'ASPECT DE SHERBROOKE IL Y A CENT ANS (Des habitations qui apparaissent ici, deux subsistent encore).

UN SIECLE D'HISTOIRE

Sherbrooke et les Cantons de l'Est

Quelques notes par le maire de Sherbrooke, le colonel Emile Rioux

Cette région de Québec que l'on appelle les Cantons de l'Est comprend les comtés de Brome, Missisquoi, Shefford, Compton, Richmond, Stanstead, Wolfe et Sherbrooke, ouverts et colonisés par des *Empire Loyalists*, qui préférèrent quitter les Etats-Unis plutôt que d'abandonner leur allégeance au roi d'Angleterre.

"En 1783, le gouverneur Haldimand s'opposa au projet de coloniser les Cantons de l'Est avec des *United Empire Loyalists*, en donnant pour raison que d'épaisses forêts étaient encore la meilleure protection contre nos trop entreprenants voisins du sud."

Aujourd'hui, cependant, une population mixte d'environ 300,000 âmes habite ces comtés que l'on désigne souvent comme la Suisse du Canada, à cause de leurs montagnes splendides, de leurs beaux lacs, de leurs rivières mugissantes, de leurs clairs ruisseaux foisonnants de truites, de saumons et d'achigans, sans parler de bien d'autres sortes de poissons. Sherbrooke est le centre stratégique de ce merveilleux pays.

La situation

La ville de Sherbrooke, la "Reine des Cantons de l'Est", est aussi la ville de l'électricité, à cause de la grande quantité d'énergie électrique dont elle dispose dans son territoire même et dans le voisinage immédiat.

Sherbrooke, située presque au centre des Cantons de l'Est, est comme le pivot du commerce et de l'industrie dans un immense et important territoire qui abonde en richesses naturelles, en minerais, en pouvoirs hydrauliques, en terres fertiles. Deux rivières, la Magog et la Saint-François, joignent leurs eaux au cœur même de la ville, symbolisant ainsi l'union des deux grandes nationalités qui vivent côte à côte dans la paix et l'harmonie.

Du point de vue juridique, Sherbrooke est née au cours d'une année de troubles et d'agitation. Au vrai, les regrettables événements de l'insurrection de 1837 ont marqué l'année de sa naissance. Sherbrooke a toutefois progressé rapidement et elle est devenue l'un des centres industriels et commerciaux les plus importants de la province de Québec.

La minorité

Sherbrooke et les Cantons de l'Est constituent la région du Canada où le respect des nationalités et des minorités se maintient au plus haut degré. Ici, citoyens de langue française et citoyens de langue anglaise savent s'entendre. Les droits de la minorité sont scrupuleusement respectés et l'on suit à la lettre les vieilles traditions.

Il y a cinquante ans, les quatre cinquièmes des citoyens de Sherbrooke étaient de langue anglaise. Aujourd'hui, les quatre cinquièmes de la population sherbrookoise sont de langue française. Ce changement, ce déplacement de la majorité s'est produit sans heurt et sans conflit.

Une entente tacite a toujours été observée, en vertu de laquelle un maire de langue anglaise est élu à tous les deux ans. Il y a deux ans, cette "entente" fut menacée par un candidat de langue française qui fut défait par l'une des plus fortes majorités qui se soient vues dans l'histoire de la mairie de Sherbrooke. Son adversaire, le Dr Bradley, que j'eus plus tard l'honneur de remplacer, fut pratiquement élu maire par les électeurs de langue française. C'est aussi la coutume d'élire au conseil municipal, sans leur faire d'opposition, trois échevins de langue anglaise.

Dans le comté de Sherbrooke, bien que les électeurs canadiens-français comptent pour les quatre cinquièmes, le député au Parlement fédéral a toujours été un citoyen de langue anglaise. C'est la même chose dans plusieurs autres comtés des Cantons de l'Est où la majorité des électeurs est pourtant de langue française.

Ce qui vaut d'être signalé parce qu'il est une preuve de la bonne entente qui existe dans les Cantons de l'Est, telle qu'elle devrait exister dans toutes les autres provinces du Canada.

Energie électrique

La ville de Sherbrooke possède son propre système hydro-électrique, qui tire l'énergie des rivières Magog et Saint-François. Cinq usines fournissent 20,000 H.P. à des industries établies dans ses limites et le reste encore d'utilisés 10,000 H.P., qui pourront être aménagés quand le besoin s'en fera sentir. Les compagnies privées peuvent aussi se procurer de l'énergie en quantités pour ainsi dire illimitées.

Conséquence de ces centrales électriques municipales, le manufacturier se procure de l'énergie à des tarifs bien plus bas que ceux qui existent dans un grand nombre d'autres villes. La fermeture par suite du manque d'énergie est un fait inconnu dans notre ville. Le manufacturier y est assuré en tout temps d'un approvisionnement en énergie abondant et à bon marché. Je dois ajouter que la municipalisation des services publics à Sherbrooke date de 31 ans.

L'eau et le gaz

Sherbrooke exploite son propre aqueduc, qui tire l'eau des lacs Magog et Memphrémagog.

Le service du gaz appartient aussi à la ville. Dans l'un et l'autre cas, les tarifs sont plus bas que dans beaucoup d'autres villes.

Les tarifs d'assurance

L'efficacité du service des pompiers de Sherbrooke a eu pour résultat de permettre aux compagnies d'assurance d'accorder aux particuliers de même qu'aux industries des tarifs d'assurance extrêmement bas, les plus bas peut-être de tous les tarifs du même genre au Canada.

Le travail

La population de Sherbrooke, qui est actuellement de 31,000 est une population industrielle, satisfaite et prospère. L'ouvrier sherbrookoise est toujours disposé à travailler pour un salaire raisonnable, dans des conditions convenables. Il n'a pas contribué pour peu au progrès industriel de Sherbrooke, ces dernières années.

Le transport ferroviaire

Sherbrooke est l'un des principaux centres des deux grands transcontinentaux canadiens, le *Pacifique Canadien* et le *Canadien National*. Par ces deux réseaux, Sherbrooke a des communications directes avec les grandes villes des Etats-Unis, de même qu'avec toutes les régions du Canada, de l'Atlantique au Pacifique.

Notre ville possède les quartiers généraux du chemin de fer *Québec Central* et elle est le terminus du *Boston & Maine*, maintenant la propriété du *Pacifique Canadien*. Notre ville a des communications directes avec tous les ports de mer du nord de l'Atlantique, tant aux Etats-Unis qu'au Canada, ce qui est un grand avantage pour les manufacturiers.

La voirie

Outre communications ferroviaires, le touriste a encore facilement accès à Sherbrooke, à notre ville, par les grands chemins en parfait état, qui viennent de la frontière, à Newport, Vt. et à Northern Mills, et par les autres chemins qui viennent de Montréal et de Québec, à travers un territoire dont le pittoresque est insurpassable. Des services d'autobus sont établis dans toutes les directions.

L'industrie

Diverses industries sont établies à Sherbrooke et leurs succès financiers dépendent dans une large mesure de l'énergie qu'elles obtiennent à bon marché, des bas impôts. Voici quelques-unes de ces industries:

- Canadian Ingersoll Rand Company, Ltd.
- Canadian Sturdy Chain Company, Ltd.
- Canadian Reed Fibre, Ltd.
- Canadian Teaberry Gum Co., Ltd.
- E. & T. Fairbanks & Co., Ltd.
- MacKinnon Steel Company, Ltd.
- Julius Kayser Co., Ltd.
- Canadian Silk Products, Ltd.
- Panther Rubber Co., Ltd.
- Canadian Brakeshoe Company, Ltd.
- Quebec Rayon Mills, Ltd.
- Dominion Textile Company, Ltd.
- Sherbrooke Machineries, Ltd.
- Superheater Company, Ltd.
- S. Rubin, Ltd.
- Manganese Steel Castings, Ltd.
- Paton Manufacturing Company, Ltd.
- Sherbrooke Pure Milk Company, Ltd.
- Hovey Packing Company, Ltd.
- Classon Knitting Mills, Ltd.
- Aeraxon Flycatcher Company of Canada, Ltd.

Les parcs

Cinq beaux parcs sont des endroits où les Sherbrookoises peuvent respirer l'air frais et se récréer. La ville est en train d'aménager le parc Jacques-Cartier, sur les bords de la rivière Magog, avec piscine de natation, auditorium et autres genres de récréation. Le coût de ce parc, une fois complété, sera d'environ \$200,000.

Les banques

Cinq banques à charte ont plusieurs succursales dans Sherbrooke, ce qui permet aux industriels et aux hommes d'affaires d'opérer facilement des transactions sur les places canadiennes et étrangères.

L'enseignement

Dans Sherbrooke il est à la portée de toutes les classes. Collèges, écoles normales, couvents spacieux, *high schools*, collèges commerciaux, existent dans notre ville et la réputation de nos maisons d'enseignement s'étend non seulement à la province de Québec, mais à toute la Nouvelle-Angleterre.

A quelques milles de Sherbrooke seulement, la *Bishop's University* est une institution dont la réputation est universelle dans le monde anglais et protestant.

Hôtels et clubs

La ville de Sherbrooke possède de beaux clubs. Outre le *Country Club*, avec son champ de golf de 18 trous, il y a le *Rotary* et le *Canadian Club* et plusieurs autres clubs du genre de ces derniers. Dix-sept hôtels reçoivent des voyageurs et des touristes.

Sports et récréations

Sherbrookoises comme visiteurs de Sherbrooke ont à leur disposition des champs de base-ball, des courts de tennis, de beaux théâtres, des patinoirs, des endroits propices pour le bain et la pêche. A quelques milles de la ville, l'on peut chasser le chevreuil, la perdrix et d'autres gibiers, gros et petits. A travers tous les Cantons de l'Est il y a des clubs de pêche et de chasse.

L'exposition

L'exposition de l'Est du Canada est l'un des grands événements annuels dans la ville de Sherbrooke. Cette exposition se tient depuis 1885. Le terrain qu'elle couvre est de plus de cent acres et l'Arena seule contient 4,000 personnes.

Le programme de l'exposition comporte des courses de chevaux, des concours d'animaux de races, chevaux et bestiaux.

Après l'exposition annuelle, il y a l'exposition d'hiver et le Concours hippique, généralement au mois de novembre. Des exposants et des participants viennent de tous les coins du Canada.

Les douanes

Sherbrooke est un port douanier, à 30 milles de la frontière des Etats-Unis, à 100 milles de Montréal, à 140 milles de Québec. La douane est administrée à Sherbrooke de façon expéditive, de façon à épargner du temps, de l'argent et des embarras à ceux qui passent l'examen. On explique par ce fait que tant d'industriels des Etats-Unis se soient établis à Sherbrooke.

Le centenaire

Sherbrooke célèbre, cette année, son centenaire, du 31 juillet au 4 septembre. Tous les Cantons de l'Est participent aux célébrations: grands spectacles historiques, manifestations religieuses, concours de sport, défilés, bals historiques, dîners en musique, illuminations, concerts de musique, tournées militaires, expositions, etc. L'on n'épargnera rien pour que la célébration du centenaire sherbrookoise soit un événement remarquable dans l'histoire des Cantons de l'Est et de tous les Etats de la Nouvelle-Angleterre.

Je fais un appel particulier à tous les anciens citoyens des Cantons de l'Est de visiter les Cantons de Sherbrooke au cours du mois d'août. Il pourrait alors se rendre compte par eux-mêmes des progrès accomplis au cours des dernières années.

Quant à ceux qui n'ont jamais visité Sherbrooke, l'occasion est trop belle pour n'en pas profiter, pour ne pas connaître la Reine des Cantons de l'Est dans toute sa splendeur. Tous ceux qui visiteront Sherbrooke au cours de fêtes du centenaire sont assurés d'y rencontrer l'accueil le plus cordial, le plus chaleureux.

Emile RIOUX, maire

La population de la ville de Sherbrooke

Sur 31,832 habitants, il y a 24,801 Canadiens français, 5,299 Anglais, 254 Ecossais, 915 Irlandais

Au dernier recensement municipal, 1937, voici comment la population de Sherbrooke, dans les divers quartiers, se répartissait par nationalités:

	QUARTIERS					TOTAL
	EST	SUD	OUEST	CENTRE	NORD	
Allemands	8	2			3	1
Anglais	651	492	972	398	2,786	5,299
Arméniens			5	2		1
Américains	7	2	2			1
Assyriens				11		1
Belges						1
Can. français	6,874	4,217	8,413	2,728	2,569	24,801
Chinois	2	9	2	20	2	3
Danois						5
Ecossais	10	54	62	2	126	254
Espagnols	2					3
Français		1				3
Grecs	6	11	11	1	6	3
Hollandais						3
Irlandais	257	179	133	67	283	915
Italiens	81	8	29	4	17	13
Juifs	18	34	6	25	103	18
Polonais		2		8	7	1
Roumains				1		1
Russes		4				1
Suédois	3	4			8	1
Syriens	13	27	7	7		5
Tchécoslovaques		1	3			1
Ukrainiens		1				1
	7,934	5,048	9,652	3,274	5,924	31,832

AU MARCHÉ, IL Y A 60 ANS



Voici l'aspect que présentait le MARCHÉ DE SHERBROOKE, il y a 60 ans, sur le site actuel du PALAIS DE JUSTICE et de sa terrasse. Ce sont ces arbres que M. l'avocat Firmin Campbell a regardé planter en compagnie de feu M. le curé C.-E. Fiset.

Heureux séjour

La plus ancienne maison de meubles de Sherbrooke, canadienne-française de fait et de nom depuis sa fondation, souhaite le plus heureux des séjours aux distingués visiteurs de la métropole des Cantons de l'Est, en son premier Centenaire.

Hector Lanctôt

Meubles — Poêles — Radios Marconi et Glacières Electriques "Westinghouse"

Rue MARQUETTE, angle Peel

SHERBROOKE

Le meilleur accueil

Le meilleur accueil vous attend à Sherbrooke pendant les Fêtes de son premier Centenaire, de même chez Codère, limitée, dont le magasin de ferronnerie, fondé en 1875, est resté sous la direction des membres de la famille Codère depuis quatre générations.

Codère Limitée

18, WELLINGTON NORD

SHERBROOKE

Au cours des Fêtes du centenaire de la reine des Cantons de l'Est, nous invitons cordialement nos distingués visiteurs à faire connaissance avec

FASHION-CRAFT

SON MAGASIN — SON PERSONNEL

Fashion-Craft — La renommée des vêtements de cette célèbre marque s'étend de Halifax à Vancouver. — Fashion-Craft, de Sherbrooke, est aussi renommée à travers toute notre région. Son personnel courtois est essentiellement canadien-français. Il sera heureux de vous servir et vous souhaite le plus intéressant des séjours avec les Sherbrookoises en liesse.

J.-PHILIPPE DION, gérant

Jacques-Emile Codère — Gilles Fortier — Jean Biron — Lucien Dion.

MAGASIN FASHION-CRAFT — ANGLE KING ET WELLINGTON SUD

A tous...

Nous disons:

BIENVENUE! à SHERBROOKE,

qui célèbre son Centenaire, et heureux séjour à nos visiteurs. Bienvenue chez nous, qui dirigeons depuis trois générations la même maison.

Genest, Nadeau Ltée

Epiciers en gros

Manufacturiers des Rations "Federal"

SHERBROOKE

Centenaire de Sherbrooke! Avec la Reine des Cantons de l'Est, nous souhaitons à nos distingués visiteurs le plus agréable séjour au milieu de nous.

Sherbrooke City Ice & Fuel Co. Ltd

"Service de chauffage ainsi que de refroidissement"

18 sud, rue Belvédère

SHERBROOKE

Magasin

PORTLAND

LUCIEN HEBERT, prop.

EPICERIES
VIANDES
FRUITS
LEGUMES

Soyez les bienvenus à notre centenaire et à notre magasin, où règnent la qualité, la propreté et le service.

56, Wolfe — SHERBROOKE
Tél. 304-305

Heureux séjour aux visiteurs de la Reine des Cantons de l'Est, au cours des Fêtes de son Centenaire.

L. O. NOEL, Inc

Bois et Charbon
Matériaux de construction
DONNACONA

178, Wellington Sud
SHERBROOKE
Téléphone:
2250

Papier à couverture — Bardeau asphalté
Bois de plancher de toutes sortes
PEINTURE JAP-A-LAC
Portes et châssis.

Sherbrooke et son Centenaire! — Cordiale bienvenue et heureux séjour à nos visiteurs

J. O. Lambert

NOUVEAUTES POUR HOMMES ET JEUNES GENS

24, Wellington Nord

SHERBROOKE

Heureux séjour à nos visiteurs

VITRES D'AUTO

J. O. Dufour

Limitée

ENCADREURS

EBENISTES

VITRIERS

37 rue Wellington Sud
SHERBROOKE



VUE PANORAMIQUE DE SHERBROOKE D'AUJOURD'HUI

La Reine des Cantons de l'Est

Quelques notes historiques sur Sherbrooke, depuis cent ans et plus

Sherbrooke compte aujourd'hui bien près de 35,000 citoyens. Cette cité — métropole des Cantons de l'Est — n'était en 1837 qu'un bourg aux limites mal définies dont la population n'atteignait pas 1,000 âmes.

Mais dès lors son destin se dessinait. Chez ceux qui habitaient ce coin de terre se révélait déjà les qualités d'initiative, de vision, de progressivité qui marqueraient le siècle à venir. Le géographe Bouchette ne venait-il pas d'en écrire :

"Ayant à surmonter le formidable désavantage qu'est l'absence de bonnes voies de communication avec les principaux marchés de la province, les habitants des Cantons de l'Est ne doivent attribuer leur prospérité qu'à leur esprit d'initiative, d'entreprise et de persévérance; ils pénétrèrent d'abord en braves dans cette solitude sauvage, attirés par la clémence du climat, la richesse du sol et sa situation géographique; aujourd'hui, ils ont la récompense de voir s'étendre autour d'eux de vastes champs de maïs d'une richesse incomparable, des fermes luxuriantes et des villages florissants".

Il semble que la Providence, aux temps les plus lointains, ait décrété que Sherbrooke et les Cantons de l'Est formeraient partie intégrante du Canada. A peu près inconnue des Français, mais habitée par leurs alliés, les Abénaquis, cette région se rattacha à la nouvelle colonie canadienne en 1763 et demeura pays britannique à la Révolution américaine.

En 1782, des colons américains d'esprit loyaliste tentèrent de s'y établir, mais le gouverneur Haldimand s'y opposa. Il voulait que ce pays demeure sauvage et servit de barrière contre nos troupes remuantes voisins du Sud".

La région de Sherbrooke ne s'ouvrit officiellement à la colonisation qu'aux débuts du XIXe siècle. Gilbert Hyatt, fils, peu être considéré comme le véritable fondateur de Sherbrooke. Le Canton d'Ascot lui fut concédé en 1803, mais il y avait déjà une quinzaine d'années que son père et lui-même s'y étaient taillé un domaine. Il érigea scierie, moulins, magasins, distillerie, et, avec ses associés, fit du défrichement sur une grande échelle.

Jusqu'à lord Dalhousie, le gouvernement colonial se désintéressa plutôt du bien-être de ces colons. Lord Aylmer, visitant la région en 1831, s'engagea personnellement à travailler au développement des Cantons de l'Est, auxquels il prédit une population de 500,000 âmes avant un siècle.

C'est vers ces temps-là qu'arrivèrent les premiers colons canadiens-français, dont les descendants se retrouvent aujourd'hui dans tous les domaines de l'activité humaine à Sherbrooke et dans les environs.

La *British-American Land*, ou Compagnie des Terres, dont le premier commissaire arriva à Sherbrooke en 1833, introduisit à Sherbrooke, en 1837, la grosse industrie, et depuis...

Sherbrooke devint rapidement la troisième ville industrielle du Bas-Canada. Son député, sir Alexander-Tilloch Galt, fut un des principaux artisans de la Confédération. L'esprit d'initiative de ses citoyens la dota de tous les avantages de la civilisation moderne.

Sherbrooke est aujourd'hui le centre de la région industrie-agricole la plus riche de la province; elle est le siège d'un évêché, d'un district judiciaire.

C'est le troisième centre ferroviaire du Québec, et la municipalité la plus importante de la province à posséder ses services publics d'électricité, de gaz et d'aqueduc.

Tout cela s'est fait en un siècle. Et c'est tout cela que feront revivre les manifestations du Centenaire, du 31 juillet au 4 septembre, dans une série de fêtes dont l'agenda se trouve au verso.

Une prédiction qui s'est réalisée

En 1786, Pierre de Sales Latérière, grand voyageur, se rendant de Québec à Boston par la voie de la rivière Saint-François, passe sur l'emplacement de la future ville de Sherbrooke. Plus tard, dans la relation de son voyage, il écrit ces lignes prophétiques :

"Un jour à venir, cet endroit sera bien établi et de conséquence, parce qu'il sera l'entrepôt d'un lieu où tout va. Nos petits-enfants et nos arrière-neveux verront cela."

Une opinion sur Sherbrooke et les Sherbrookiens

Voici ce que le célèbre géographe, M. Raoul Blanchard, écrit de Sherbrooke, dans son récent ouvrage sur les Cantons de l'Est :

"Sherbrooke est bien en effet l'incontestable Reine des Cantons de l'Est. Elle le doit à sa situation géographique, aux qualités industrielles de son site, à l'initiative de ses habitants."

Un baptême à retardement

Dans la dernière livraison du *Botroméen*, organe de l'Association des Anciens du Séminaire Saint-Charles-Botromée, le Dr F. A. Gadbois, de Sherbrooke, descendant de l'une des plus anciennes familles canadiennes-françaises des Cantons de l'Est, publie de très intéressantes pages de souvenirs. Il raconte, entre autres choses, comment son père fut baptisé à l'âge de trois ans. Nous citons :

Mon grand-père paternel était originaire des bords du Richelieu. De Saint-Denis, je crois. Il habita dans ces parages jusqu'en 1837-38. Vint la révolte. En jeune patriote qui se respectait, grand-père y prit part et fit le coup de feu contre les Habits Rouges. Après la défaite, il s'agissait d'échapper aux représailles, peut-être au peloton d'exécution ou à la corde.

Le jeune rebelle prit la fuite, accompagné de sa femme et, si je ne me trompe, de son premier enfant. Mais au lieu de se diriger vers les Etats-Unis, comme la plupart de ses chefs et de ses compagnons d'exode, il s'enfonça dans les Bois-Francs. Il en sortit aux environs de Compton. En 1842, année de la naissance de mon père, il y travaillait comme fermier sur la terre de M. Ives, père du futur honorable W. B. Ives.

En ce temps-là (1842), notre partie des Cantons de l'Est souffrait d'une pénurie de clergé, sédentaire comme missionnaire. Les moyens de communication étaient, d'autre part, pratiquement inexistant. Cet ensemble de circonstances explique que papa conserva vivace, toute sa vie, la mémoire d'un événement dont il est donné à peu de catholiques de garder personnellement souvenance.

Je veux parler du souvenir de son propre baptême. Jusqu'à son dernier jour, papa pouvait nous narrer les détails du voyage à califourchon qu'il fit pour recevoir ce sacrement. Il est juste d'ajouter qu'il avait trois ans lors de l'événement. Au surplus, il est heureux, comme on le verra plus loin, qu'Alfred Gadbois se soit personnellement souvenu d'avoir été baptisé.

Lors de la naissance de papa, il n'y avait pas de prêtre dans les environs: Sherbrooke se trouvait assez loin — dix à douze milles à travers bois — et le bébé était trop frêle pour supporter le voyage. De sorte que l'on remit à plus tard la cérémonie du baptême. En 1845, un jour que grand-père avait affaire à Sherbrooke, il décida que le petit était assez vieux pour faire le voyage et recevoir le baptême. Mon aïeul, dont j'ai gardé un souvenir assez précis, — il mourut à 90 ans passés — était gros et grand. On s'en doutait d'ailleurs en écoutant la suite.

Ce matin-là, donc, le plus naturellement du monde, il assit son fils à cali-

fourchon sur ses épaules et partit pour la ville. A pied, à travers la forêt. Rendu à destination, il fit baptiser son rejeton, s'occupa de ses affaires, acheta une poche de cent livres de farine, la hissa sur ses épaules, jucha l'enfant sur la poche, et repartit. Il rentra à Compton le soir même avec son double fardeau. Toujours à pied.

Papa m'a souvent raconté ce qu'avait été cette randonnée. Vingt-cinq milles environ à travers bois, entre le lever et le coucher du soleil. Les ruisseaux et la rivière traversés à gué. Peu ou pas de routes. De vagues sentiers où les racines accrochent à tout moment les pieds du marcheur, tandis que les branches lui menacent ou lui fouettent le visage et le corps. Ajoutez l'anxiété justifiée qu'inspirait la rencontre, toujours possible, d'un ours. Sur les épaules de grand-père, durant tout le trajet, un enfant qui ne se fait pas faute — c'est de son âge — de gigoter et de tirer les cheveux de sa monture. Sur les mêmes épaules, de surcroît, durant la moitié du parcours, un poids additionnel de cent livres, en équilibre plus ou moins stable.

Et le lendemain, le travail de la ferme, qui reprend comme si de rien n'était.

On reste confondu devant la force et l'endurance des hommes de ce temps-là. Mais on comprend mieux, à la lumière d'incidents de cette nature, que ces colosses patients et irrésistibles ne se soient laissés rebuter par aucun obstacle dans leur conquête pacifique de ces Cantons dont on avait résolu de les exclure.

Vraiment, de même que leurs lointains ancêtres, les Gaulois, nos pères ne devaient craindre que la chute du ciel.

Le baptême tardif de mon père eut pour lui une conséquence favorable pour le moins inattendue. Plus tard, lors de la célébration de ses noces d'or, si j'ai bonne mémoire, il voulut obtenir son certificat de baptême. Il ne l'aurait probablement jamais découvert s'il n'avait été sûr, de certitude physique et personnelle, du fait de son baptême et de l'époque de la cérémonie. A cette difficulté qu'il rencontra, rien d'étonnant.

Lorsqu'on s'est marié sous le nom d'Alfred Gadbois, qu'on a vécu, travaillé, fait affaires plus de soixante ans et élevé une famille sous ce nom, on peut difficilement reprocher aux gardiens des registres de l'état civil de ne pas nous reconnaître sous le vocable de Joseph Vandandaigé. Or l'acte de baptême de papa ne portait que son nom, sous lequel mon grand-père l'avait fait baptiser et qui, d'ailleurs, était le sien au même titre que Gadbois.

Seuls ses souvenirs précis du voyage et de la date de la cérémonie permirent à mon père de faire le rapprochement à la découverte de l'acte.

L'acte de baptême de la ville de Sherbrooke

En 1837, Sherbrooke passait de l'état de village à celui de ville. C'est du moins cette année-là qu'il fut décidé de lui accorder une constitution de municipalité de ville. On décidait en même temps de construire un Palais de Justice à Sherbrooke, qui était pourtant le chef-lieu judiciaire du district de Saint-François depuis plusieurs années déjà. C'est encore en 1837 qu'il fut décidé de donner légalement à la ville le nom de Sherbrooke, nom qu'elle avait pourtant échangé contre celui des Grandes Fourches depuis le passage de sir John Coape Sherbrooke, gouverneur général du Canada, en 1837.

L'année 1837 fut pourtant marquée non seulement par des décisions gouvernementales concernant Sherbrooke, mais aussi par l'insurrection des Patriotes. C'est ainsi que les décisions de 1837 ne furent confirmées par décret qu'en 1838. L'acte de baptême de Sherbrooke est de cette année-là. On trouve la pièce dans les "Ordonnances provinciales du Bas-Canada" pour 1838 :

Ordonnance pour ériger une Maison de Justice, avec des bureaux convenables à Sherbrooke, dans le District de St-François, et pour en défrayer la dépense.

ATTENDU qu'il est devenu nécessaire, pour l'honneur du Gouvernement et la dignité de la justice, et par suite de l'insuffisance et de l'état délabré du bâtiment qui est maintenant occupé comme Maison de Justice, dans le District de St-François, d'ériger à Sherbrooke dans ledit District, une Maison ou Salle de Justice, avec des Bureaux convenables, pour les Séances des Cours de Justice: QU'il soit donc Ordonné et Statué par Son Excellence le Gouverneur de la Province du Bas-Canada, par et de l'avis et consentement du Conseil Spécial constitué et assemblé pour les affaires de ladite Province, en vertu et par l'autorité d'un Acte du Parlement du Royaume-Uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, passé dans la première année du règne de Sa présente Majesté, intitulé "Acte pour établir des dispositions temporaires pour le Gouvernement du Bas-Canada", et il est par les présentes ordonné et statué par ladite autorité qu'il sera et pourra être loisible au Gouverneur, Lieutenant-Gouverneur, ou à la personne chargée de l'administration du Gouvernement pour le tems d'alors, de nommer, par un instrument sous son Seing et le Sceau de ses Armes, trois personnes dans le District de St-François, en qualité de Commissaires, aux fins d'ériger une Maison de Justice, avec des Bureaux convenables, pour les Séances desdites Cours de Justice: (laquelle dite Maison de Justice sera érigée à Sherbrooke, dans ledit district, conformément à cette Ordonnance): déplacer de tems à autres lesdits Commissaires, ou aucun d'eux; et en nommer d'autres en remplacement de ceux qui auront été déplacés, seront morts, ou auront résigné leur charge.

Et qu'il soit de plus Ordonné et Statué par l'autorité susdite que le Village de Sherbrooke dans ledit District de St-François, sera à l'avenir désigné sous le nom de la Ville de Sherbrooke.

(CAP. XXXVIII)
ORDONNANCES PROVINCIALES
DU BAS-CANADA (1838)

Ktiné⁽¹⁾

K tiné, perle de l'Alisigantéka,
"T erre du repos et de la fumée..."
Inspiré, Latérière chanta,
N aguire, sa future renommée.
Et nous vivons cette réalité.

Dr Valmore OLIVIER

(1) Ktiné est l'ancien nom abénaquis de Sherbrooke.

Bienvenue

Sherbrooke en liesse!

Sherbrooke reçoit... à l'occasion de son premier Centenaire de fondation.

Nous sommes heureux de nous associer à elle et à ses citoyens pour souhaiter la plus cordiale bienvenue et un heureux séjour à tous nos visiteurs.

Dr J.-C. St-Pierre — Dr Valmore Olivier

Dr Jean Marcoux — Dr Armand Hamel

Dr J.-A. Landry — Dr Julien Giroux

Chirurgiens-Dentistes

SHERBROOKE

F. A. Gadbois, M. D.

SHERBROOKE

IMMEUBLE SHERBROOKE TRUST

Crépeau & Côté

INGENIEURS CIVILS
et
ARPENTEURS

SHERBROOKE

Tél.: 3003-3004

Guy Bertrand, M. D.

CHIRURGIE GENERALE

Bureau: 44 rue Brooks

SHERBROOKE

Téléphones :

Bureau: 267

Domicile: 266

Gérard G. Codère

OPTOMETRISTE

39, rue Wellington Nord

SHERBROOKE

Ouvriers, ouvrières et tous les amis du mouvement syndical en visite à Sherbrooke, à l'occasion de son centenaire, la plus cordiale bienvenue au Secrétariat.

Les Syndicats Catholiques et Nationaux de Sherbrooke, Inc.

Fondées en 1919

Membres actifs: 4000

Secrétariat: 29 rue Gordon — SHERBROOKE



La Fédération des Canadiennes françaises Catholiques de Sherbrooke Inc

La présidente générale, les présidentes des associations fédérées et leurs officières souhaitent la plus cordiale bienvenue à Sherbrooke, aux visiteurs, à l'occasion du Centenaire. Elles les invitent à visiter leurs quartiers généraux, 79 rue King ouest.

Le thé y est servi chaque jour de 4 à 7 heures p.m.

Panneton & Boisvert

AVOCATS

49, rue King ouest
SHERBROOKE

D. Panneton, L.L.L., CR.
E. Boisvert, L.L.L., CR.

Tél. BELL 566
Case postale 511

Chénier Picard

NOTAIRE

70, rue Wellington Nord

SHERBROOKE

Avec nos hommages au Devoir, à ses collaborateurs et à ses amis. — A tous, la plus cordiale bienvenue et un heureux séjour à Sherbrooke, qui célèbre son centenaire.

La Société St-Jean-Baptiste de Sherbrooke

REMINISCENCES D'UN VIEUX SHERBROOKE

LE Dr. F. A. GADBOIS RACONTE DES SOUVENIRS DU SHERBROOKE D'IL Y A CINQUANTE ANS.

Dans la dernière livraison du *Borroméen*, l'organe du Séminaire de Sherbrooke, le Dr F. A. Gadbois publie des pages de réminiscences qui offrent un vif intérêt. Il y raconte des choses dont il a été témoin à Sherbrooke, il y a cinquante ans et plus, dont son père avait été témoin au même endroit, il y a plus longtemps encore. Nous lui laissons la parole:

Réminiscences

Sans avoir au préalable suffisamment jaugé les conséquences de ma loquacité, j'ai, ces jours derniers, raconté à M. l'abbé Marcotte quelques anecdotes de la vie de mes parents. Comme j'eusse dû le prévoir, notre éminent conservateur m'a sans retard prié avec instance de donner ce récit au *Borroméen*.

J'y ai consenti, dans l'espoir que ces bribes de réminiscences, rédigées au fil de la plume et sans apprêts, aideront peut-être dans une certaine mesure, en cette année du centenaire, à reconstituer l'atmosphère de nos Cantons et à recréer le climat dans lequel vivaient nos parents et nos grands-parents vers le milieu du XIX^{ème} siècle.

Habitude d'enfance

Il y a quelque vingt ans, à mon chalet du petit lac Magog, je regardais nager papa. Il nageait debout, quelle que fût la profondeur, la tête froide et entièrement sortie de l'eau. Cette méthode étrange m'intriguait et je voulais savoir où il l'avait apprise. "Dans le Saint-François, du temps que j'allais à la petite école", me répondit-il. Et voici ce qu'il me raconta.

Quand mon père atteignit l'âge scolaire, mes grands-parents ne demeureraient plus à Compton. Mon grand-père s'était rapproché de Sherbrooke et travaillait sur la ferme de M. Caron, située le long du Saint-François, entre les limites actuelles de Sherbrooke-Est et Lennoxville. La terre de M. Caron était, paraît-il, superbe. L'île qui porte encore son nom était située vis-à-vis la ferme et appartenait au même propriétaire. Disons en passant que cette famille Caron, à laquelle appartenait M. l'abbé et M. le professeur Caron, fut la première famille canadienne-française à s'établir à Sherbrooke. La nôtre fut la troisième.

Tous les jours les enfants allaient à l'école, sise sur le site actuel du séminaire. Il y avait là mon père, un des benjamins chez lui; son frère, Janvier, qui fut tué, plus tard, par la chute d'un arbre au chantier; un autre frère, Isidore, qui s'établit jeune et mourut en Nouvelle-Angleterre; un troisième frère, Georges, qui, après avoir cultivé la ferme paternelle à Ascot, s'en alla lui aussi mourir aux Etats-Unis; enfin un quatrième frère dont j'ignore le nom, qui partit pour la Californie et dont personne n'entendit plus jamais parler. Il y avait aussi les enfants Caron, dont je ne connais ni le nombre ni les noms. A l'école même, ce petit monde avait pour camarade, entre autres pionniers de la ville, M. Dusseault, père de Mme (Dr) John Saint-Pierre. Mais revenons à la ferme Caron.

Comme il n'y avait pas encore de pont entre les deux rives du Saint-François, les enfants, pour assister aux classes, étaient forcés de traverser la rivière en face de la ferme. De la rive est à l'île, le trajet s'effectuait sans encombre, l'eau n'atteignait pas à la ceinture des écoliers. De l'île à la rive ouest, toutefois, le passage était plus compliqué. L'eau dépassant de plusieurs pou-

ces la tête de cette marmaille, un temps de natation devenait nécessaire. Or si les vêtements de la gent écolière — pantalons et chemisettes de couil — ne souffraient guère de ce bain quotidien, il n'en eût pas été ainsi des chaussures, articles dispendieux, et des livres de classe. Dès lors, pour la protéger durant la traversée, on liait soigneusement bottines et livres, on attachait le tout sur sa tête et — nécessité étant mère d'invention — on nageait debout afin de ne pas mouiller son précieux fardeau.

A soixante-quinze ans passés, papa nageait encore comme aux beaux jours de sa jeunesse.

Le pèlerinage à la grand-messe

Ma mère était une Cyr et elle était née à Manchester. Elle avait trois frères lorsque, vers 1847, ses parents vinrent s'établir à Westbury, où demeureraient, entre autres Canadiens français, les Biron auxquels ils étaient apparentés.

En ce temps-là, dans ces parages, les Canadiens français se livraient à un intense commerce de potasse. Pratiquement le seul argent sonnait que les habitants touchaient dans le cours de l'année provenait de cette industrie. Il ne faut pas oublier en effet que la Compagnie des Terres, en vertu d'un plan élaboré à Londres et que M. le juge Rivard mit naguère à jour, ne concédait qu'aux colons anglais les fermes grasses et productives. Quant aux Canadiens français, bonnes poires et race de vaincus, on les reléguait sur les terres empierrées, impropres à la culture et ne produisant, au prix d'efforts surhumains, que de minables récoltes. Le plan faillit, mais l'intention y était.

On voit qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Cette ségrégation des terres arables, que préconise actuellement le ministère de la Colonisation, on l'a déjà pratiquée il y a près d'un siècle, à notre détriment.

Néanmoins, comme il fallait bien vivre, les Canadiens de Westbury fabriquaient de la potasse. Dieu seul sait la quantité de magnifiques érables que l'on a massacrés et brûlés à cette fin durant cette période. Il se faisait un va-et-vient continu d'acheteurs américains et de vendeurs, et mon grand-père maternel tenait hôtel en plein centre de ce trafic, au carrefour des routes qui, de Westbury, conduisent à Ascot et à Lennoxville.

Westbury n'avait pas d'église catholique, mais l'on ne manquait pas la messe du dimanche pour si peu. Maman aimait nous décrire les expéditions dominicales que, dans sa jeunesse, la population catholique du village entreprenait, durant la belle saison, pour venir entendre la grand-messe et les vêpres à Sherbrooke. Tout le monde en était: jeunes comme vieux, hommes et femmes. Dès potron-minet, le dimanche matin, l'on se mettait en marche. On piquait au plus court, à travers les champs et la forêt. Il n'existait d'ailleurs aucune route délimitée pour se rendre à la ville. On suivait les sentiers, quand il y en avait. On en traçait lorsqu'ils faisaient défaut. Un éclaircir battait la marche, un serrefille la fermait. Tous deux armés de fusil, ils avaient pour fonction de défendre contre les ours la caravane. Car les ours n'étaient pas encore devenus un gibier de choix pour les chasseurs de luxe. Ils étaient au contraire un danger quotidien avec lequel il fallait compter. Un troisième dignitaire portait une cloche qu'il sonnait pour rassembler au besoin les pèlerins.

Tous les voyageurs allaient pieds nus jusqu'à la ville. Chacun portait suspendus à son cou par les lacets ses chaussures, objets de luxe, qu'il importait de ménager. Enfin, pour se donner du cœur, pour éloigner les bêtes, pour raccourcir le trajet et probablement aussi parce qu'on était heureux, on chantait à pleins poumons.

On aime imaginer ce défilé de la population entière d'un village s'en allant à la messe par un lumineux et crépitant matin d'été, cheminant dans le chatouillement ensoleillé des champs ou dans le clair obscur mordu des sous-bois. On prend plaisir à se représenter cette théorie de croyants, se hâtant vers l'office religieux qu'il faut à tout prix entendre.

Sans doute, une crainte justifiée effleure-t-elle plus d'un cœur dans cette procession. Sait-on quel animal surgira du taillis que l'on frôle dans la forêt presque vierge? Sans doute, la lassitude courbe-t-elle quelques épaules. N'a-t-on pas peiné de l'aube au crépuscule toute la semaine dans les champs ou dans la maison? Mais la foi chasse la peur comme elle dissout la fatigue. Gaïement le cortège défile, qu'accompagnent la stridulation des grillons et les trilles de la gent ailée. Parce que l'on est catholique, on parcourt sans sourcilier plusieurs milles pour entendre la messe. Et parce que l'on est Français, on les parcourt, ces milles, la chanson sur les lèvres. Que la crainte se précise ou que la fatigue s'aggrave et la chanson n'en sonnera que plus clair. On croit entendre, en prêtant l'oreille à l'imagination, ce choeur dans lequel se marient les voix de tous les âges: depuis celle du tout petit dont les accents flûtes frissonnent sous la feuille, en passant par celle de l'adulte, aux éclats plus puissants, sinon plus justes, jusqu'à celle du vieillard, dans laquelle l'âge fait vibrer le trémolo d'un chevrottement. De temps à autre, la cloche tinte qui appelle les retardataires, les distraits, les amoureux aussi.

Des faits comme ceux-là n'évoquent-ils pas les premiers temps de la chrétienté, alors que des villes entières se déplaçaient pour écouter la parole des apôtres? Arrivés au pont couvert qui aboutissait à Sherbrooke-Est, les pèlerins de Westbury descendaient à la rivière. Là chacun se lavait les pieds, se chaussait. Puis on traversait le pont et l'on gagnait l'église. On y montait par la côte King, qui n'était alors ni la rue King ni même une route, mais un bruyant bosquet d'érables dans lequel couraient des sentiers.

Vers les deux heures de l'après-midi, messe et vêpres entendues, on quittait l'église et l'on se réunissait pour dîner dans le boqueteau d'érables dont je viens de parler. Quand on s'était senti, qu'on avait causé quelque peu avec les gens des autres villages, venus eux aussi entendre la messe, on reprenait le chemin du foyer.

L'extrémité est du pont atteinte, la cérémonie du matin se répétait en sens inverse. On se déchaussait, on suspendait ses chaussures à son cou et l'on repartait pieds nus. Dans la satisfaction d'avoir accompli ses devoirs religieux, l'on ne songeait même pas à la fatigue. Le voyage de retour s'effectuait en chantant, dans le même ordre et avec le même enthousiasme qu'à l'aller.

Le dimanche suivant, à moins d'une tempête effroyable, ou d'une maladie mortelle, on recommençait. Il en était ainsi jusqu'à la venue de l'hiver. C'était une époque de foi intense, primordiale.

Ce récit de ma mère a toujours eu pour moi la saveur naïve et capiteuse à la fois des épisodes bibliques dont notre enfance se régalaient. Je doute d'en avoir su transcrire fidèlement la primitive beauté. Mais tel quel, je ne saurais mieux faire, je crois, que de clore là-dessus, pour aujourd'hui du moins, ces quelques réminiscences du temps passé.

F. A. GADBOIS, M.D.

Sherbrooke, le 19 février 1937.

Si vous voyagez...

adressez-vous au SERVICE DES VOYAGES, LE "DEVOIR". Billets émis pour tous les pays au tarif des compagnies de paquebots, chemins de fer, autobus, aussi hôtels, assurances bagages et accidents, chèques de voyages, passeports, etc. Téléphones: BElair 3361*

SUR LE LAC MEMPHREMAGOG



Une île sur le lac MEMPHREMAGOG, non loin de l'Armitage Club. — Ce lac, l'un des plus beaux de la région, est le rendez-vous d'un grand nombre de touristes durant la saison de villégiature.

Les Oeuvres fédérées féminines

La Fédération des Canadiennes françaises catholiques de Sherbrooke, incorporée le 6 juin 1922, compte actuellement vingt officières, déléguées des différentes associations fédérées et cinquante membres-adjoints au bureau de direction.

Ses sociétés fédérées sont:
Le cercle d'études Marguerite-Bourgeoys.

Le cercle d'études Jeanne-LeBer de Magog.

La Caisse Dotation St-Michel.

La ligue des retraitantes.

L'Enseignement ménager (Art culinaire — Hygiène sociale).

L'Association des Employées de Julius-Kayser.

L'Association professionnelle des employées de bureaux.

L'Associatoin de Notre-Dame de la Garde.

La Jeunesse ouvrière catholique féminine.

Dames de Charité.

Assistance maternelle.

Dames patronnesses.

Le Bien-Etre de l'Enfance.

L'Association Notre-Dame des Anges.

La Fraternité St-Eliabeth.

La Fraternité St-Jean-Baptiste.

Toutes ces oeuvres répondent à des besoins différents dans toutes les classes de la société:

oeuvres d'éducation.

oeuvres de charité.

oeuvres économique-sociales.

oeuvres religieuses.

Par ses oeuvres d'éducation, la fédération distribue l'assistance constructive, qui établit la vie sur des fondements solides. Elle s'efforce de donner à ses membres une formation intellectuelle et morale, par les cercles d'études, les retraites fermées, l'enseignement ménager, le cours d'hygiène sociale, de même qu'une préparation professionnelle par les associations professionnelles, qui ont pour objet de développer les intérêts économiques de la femme, de l'aider à améliorer les conditions matérielles de son existence.

Tel est le but que se proposent la J.O.C., l'Association professionnelle de Julius-Kayser, des Employées de bureaux, etc.

La Caisse-Dotation fait, elle aussi, oeuvre de formation en développant chez la jeune fille, l'esprit de prévoyance, d'économie et de sacrifice. Assistance préventive qui arme bien pour l'avenir celles qui en sont l'objet.

Cette Caisse-Dotation, fondée sous les auspices du Cercle Marguerite-Bourgeoys et dont la présidente actuelle est une des officières de la Fédération des Canadiennes françaises catholiques de Sherbrooke, quoique faisant partie de la Fédération des Caisse populaires, est absolument autonome et indépendante: elle compte, avec ses succursales du dehors, plus de 600 membres — elle a à son actif au delà de \$3,000 sur son rapport de l'an dernier.

Il existe une relation étroite entre les sociétés fédérées: leur rapprochement, leur bonne entente ne peuvent avoir que d'heureux résultats. La bonne influence d'un groupe profite à tous les individus qui viennent en contact avec lui. Le groupement lui-même doit compter sur ses membres puisqu'il vit de leur activité.

C'est là une responsabilité dont les membres doivent se rendre compte en prenant conscience du rôle que la Providence a commis à chacune. Le succès dans l'union des forces ne se proportionne certainement pas à nos agitations ou à nos efforts, mais à la coordination et à l'orientation sage et éclairée commandée par des principes dont la violation risquerait de neutraliser les plus nobles ambitions.

Cet esprit de coopération anime tous nos membres, qu'une même mentalité oriente vers les oeuvres et une discipline d'action. C'est le secret du succès. La dépense de nos énergies doit se faire avec ordre, avec mesure. Marcher au hasard et sans but précis, c'est aboutir à l'échec. Il est évident que tous les champs d'action ne conviennent pas à tous les individus.

Les inégalités sociales sont la cause de la diversité des besoins et il en est ainsi même dans l'organisme des oeuvres. Les unes et les autres sont voulues de Dieu et la Providence a doué les êtres de qualités variées aux points de vue physique, intellectuel et moral, afin que tous, s'aimant comme des frères, trouvent en eux les aptitudes, les qualités qui varient avec les individus et qui, étant développées, puissent servir au corps social tout entier. C'est l'esprit de coopération absolument nécessaire en plein développement de tout organisme. Tel est l'idéal de la Fédération des Canadiennes françaises catholiques de Sherbrooke dont la devise se lit ainsi: "Tout avec sagesse".

Cours d'enseignement ménager et cours d'hygiène sociale

Contrairement aux écoles ménagères faisant partie du programme d'études des couvents, c'est-à-dire à la portée des élèves de ces institutions, notre école est unique en son genre, en ce qu'elle est destinée aux jeunes filles de la classe ouvrière, qui ont un emploi quelconque en dehors de leur foyer et pour plusieurs n'ont pas eu l'avantage d'études prolongées.

Dépendant du département de l'Instruction publique, qui en reçoit un rapport annuel et appose son sceau aux certificats de capacité décernés aux élèves méritantes, notre cours d'enseignement ménager se complète fort avantageusement d'un cours d'hygiène sociale. Ce dernier a pour programme: éléments d'anatomie, hygiène pratique, premiers secours, soins généraux aux malades, obstétrique et puériculture; le tout est complété d'un vocabulaire médical expliqué, qui permet à l'élève d'avoir un aperçu de tout ce qui concerne la maladie.

La fondatrice de ce cours d'hygiène est une sage-femme licenciée de l'Université de Montréal, qui a amplifié ses connaissances par une étude constante des choses de la médecine, par une observation toujours en éveil des besoins de la famille en général et par une expérience de vingt-cinq ans comme mère de famille.

Comme pour l'enseignement ménager, les études du cours durent trois ans, à raison d'un soir par semaine pour chaque année, avec examens, oral et écrit, à la fin de l'année en présence de quelques officières de la fédération ainsi que de quelques médecins. Aux classes régulières, viennent s'ajouter des conférences par des médecins, sur des sujets choisis par eux.

Va sans dire que ces études nécessitent beaucoup de travail de la part des élèves, lesquelles consacrent leurs loisirs. Cependant elles y trouvent beaucoup d'attraits et se rendent compte bientôt de la grande utilité des connaissances qu'elles acquièrent, sachant que de la médecine il y en a toujours et que c'est le propre de la femme intelligente de savoir prendre soin des malades.

A celles qui le peuvent, il est fortement conseillé de porter leurs soins aux pauvres et aux délaissés, justifiant par le fait même le titre d'oeuvre sociale auquel vise expressément la Fédération des oeuvres féminines de Sherbrooke. Annette DES. CODERE, prés. gén. F. C. F. C. de Sherbrooke.

L'assistance maternelle et la goutte de lait

De l'humble gland mis en terre, en 1912, par Mme Henry Hamilton, a germé le chêne puissant qu'est l'Assistance Maternelle, dont les rameaux s'étendent un peu partout dans notre province. Un de ces rameaux s'est développé à Sherbrooke, s'adaptant aux besoins et aux conditions de notre ville, c'est-à-dire s'étant quelque peu modifié.

Cette oeuvre de secours aux mères indigentes se divise donc, ici, en comités paroissiaux, avec comité central dont font partie les officières des différents comités, ainsi qu'une présidente générale. Les comités paroissiaux se procurent des fonds par contributions, quêtes à domicile une fois par année, par quêtes annuelles à l'église et par organisations de parties de cartes ou autres; ils font leurs propres enquêtes et prennent leurs propres décisions, fournissant, selon le cas, la forme de secours requis, à savoir layettes, lingerie de chambre, nourriture, effets nécessaires à l'accouchement, les soins du médecin et de l'infirmière. Le comité central justifie son existence par l'administration des finances, recevant les octrois du gouvernement et de la municipalité, étant de \$2,500 chacun par année; il paie les salaires des médecins et des infirmières et le loyer des différents locaux. Il voit à faire observer les règlements et en un mot s'occupe de la direction principale de l'oeuvre.

De la part des mères à secourir, lorsque leur cas est accepté, il est exigé d'elles qu'elles fassent au moins quatre visites au dispensaire pré-natal et, à moins de raisons particulières, qu'elles se servent du médecin attiré à leurs quartiers respectifs.

Quant aux infirmières, une fait le service de l'Assistance Maternelle et une autre, celui de la Goutte de Lait, les mêmes pour tous les quartiers.

Un ordre parfait règne et les deux oeuvres réunies sous la même administration donnent les meilleurs résultats. La mortalité est à peu près nulle chez les mères comme chez les nourrissons. Les dernières statistiques en font foi. Mme Geo. BOUDRIAS

A L'OCCASION DU CENTENAIRE DE SHERBROOKE

Nous désirons offrir nos hommages à la ville et à ses citoyens

Nous invitons spécialement nos amis de Sherbrooke à visiter avec nous l'EXPOSITION INTERNATIONALE DE PARIS.

CHOIX DE 4 VOYAGES EN EUROPE

DEPART DE QUEBEC PAR LE

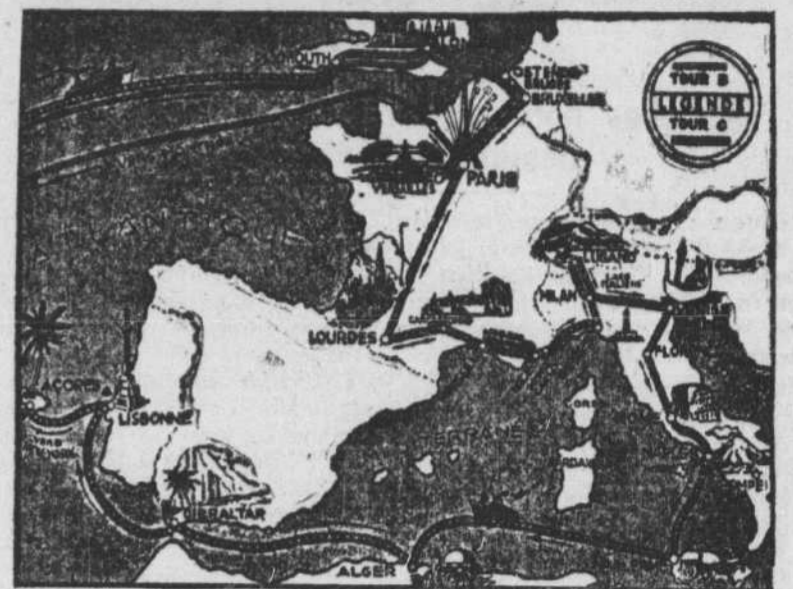
m. Lafayette

le 1^{er} septembre

M. FRANÇOIS HONE

TOUR A — 23 JOURS — \$244.
TOUR B — 29 JOURS — \$330.

EXCURSION RAPIDE A PRIX POPULAIRES VOIR ITINERAIRE CI-DESSOUS



TOUR C — 52 JOURS — \$535. VOIR ITINERAIRE CI-DESSOUS: — CIRCUIT COMPLET D'EUROPE AVEC CROISIERE EN MEDITERRANEE

TOUR D — 47 JOURS — \$457. AUTRE CIRCUIT COMPLET, RETOUR PAR LE SAINT-LAURENT

PRIX CI-HAUTS: — Traversées en classe touristique pour les TOURS B-C-D; en troisième pour le TOUR A

PRIX POUR LES CLASSES SUPERIEURES SUR DEMANDE

A PARIS, séjour à l'hôtel AMBASSADOR Boulevard Haussmann (Tours B-C-D)

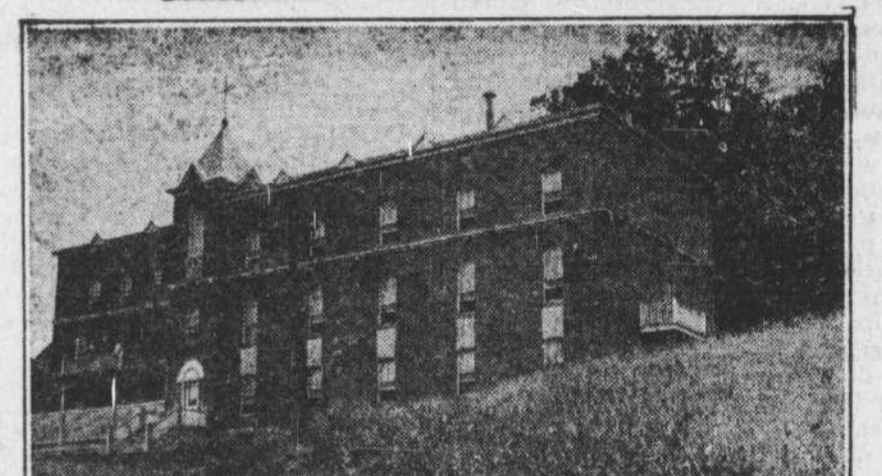
Pour renseignements, inscriptions, s'adresser aux organisateurs

VOYAGES HONE

EDIFICE UNIVERSITY TOWER
660 Ste-Catherine ouest, ou 1245 Université
Montréal — HARBOUR 3283

Adressez-vous à nous pour tous vos voyages — Par bateau, chemin de fer, autobus ou avion. Billets émis par tous les services, sans aucun supplément.

CHEMIN LENNOXVILLE



Cette photo représente le monastère des SOEURS MISSIONNAIRES DE CHINE, chemin Lennoxville. C'est une autre belle communauté du diocèse de Sherbrooke.

Au temps des diligences

Extrait de la Gazette de Québec, en date du 31 décembre 1810:

"Avis public est donné qu'un service régulier de diligences pour aller de Québec à Boston, par le chemin Craig commencera le 14 janvier prochain, et sera continué régulièrement par les propriétaires soussignés.

"Les diligences circuleront comme suit: elles partiront de Québec et de Boston, le lundi de chaque semaine, pour se rencontrer à Stanstead le mercredi, et arriver à Québec et à Boston le samedi de la même semaine.

"Newbury, 17 décembre 1810. Josiah STALES, John GRIFFIN, R.-W. GOULD, Jonathan SINCLAIR, James GARDNER, Henry STEVENS.

Les personnes qui désirent se réserver des places dans ces diligences voudront bien se rendre au bureau du soussigné, près de la porte Saint-Jean, où elles recevront tous les renseignements nécessaires.

"Les diligences suivront l'itinéraire ci-dessous indiqué et passeront par les endroits suivants: Le lundi, elles iront de Québec, en passant par Saint-Nicolas, St-Giles, Leeds, jusque chez M. Brown,

L'HISTOIRE DU CANADA POUR TOUS

par Jean BRUCHESI, professeur à l'Université de Montréal

Tome I — Régime français \$1.25
Tome II — Régime anglais \$1.25

Prix Montyon de l'Académie Française

Un livre d'histoire vivant, simple, clair et précis.

En vente au Service de Librairie du "Devoir", BE 3361* — 430 Notre-Dame est, Montréal.

Joyeuses fêtes à Sherbrooke qui célébrera son centenaire — et mes vœux de succès.



A.-H. VINCENT
Négociant en timbres-poste

Nos félicitations bien sincères à Sherbrooke, qui célèbre son Centenaire de fondation.

CLICHÉS
MARQUETTE 4549 JOUR-NUIT
LA PHOTOGRAVURE NATIONALE

282 RUE ONTARIO OUEST
près Bleury Montréal

La plus importante et la seule photogravure canadienne-française à Montréal, spécialisée dans la reproduction en couleurs.

Toutes commandes, venant d'en dehors de Montréal, reçoivent une attention toute spéciale. Expédition "en vitesse".

SHERBROOKE -- SON SEMINAIRE ET SON COUVENT

Au centre de la citadelle française de Sherbrooke

Quelques notes historiques sur le Séminaire Saint-Charles-Borromée, extraites d'un ouvrage de M. l'abbé Michel Couture

L'histoire du Séminaire Saint-Charles-Borromée, si l'on remonte aux origines, c'est-à-dire à la fondation de l'Institut littéraire de Sherbrooke, en 1853, c'est un peu l'histoire de la quête non seulement de la ville de Sherbrooke, mais aussi de la province des Cantons de l'Est par l'élément catholique. L'histoire de la ville de Sherbrooke, telle que la géographe Raoul Blanchard, dans un récent ouvrage, désigne autrement: "une lutte pacifique de races, s'est allumée il y a une centaine d'années et se poursuit encore aujourd'hui, bien que l'issue ait cessé d'en être douteuse".

Cette lutte pacifique de conquête, exactement de reconquête, le Séminaire Saint-Charles-Borromée a pris. Il a même largement participé à la direction. L'Institut littéraire date de 1853. C'est vers le même temps que le phénomène de peuplement a commencé à changer de caractère dans tous les Cantons. De *Loyalist* et de britannique, il s'est petit à petit mais constamment francisé; de protestant, il est devenu catholique. Le Séminaire a suivi la marée montante du peuplement catholique et français, pour la tenir, en empêcher le ressac. Au centre de Sherbrooke, le Séminaire est devenue une citadelle.

En 1931, à l'occasion de la création de l'Amicale des anciens, M. l'abbé Michel Couture publiait une notice historique du Séminaire Saint-Charles-Borromée. Nous en extrayons les passages suivants: la partie centrale de la ville et le quartier est rappellent les positions respectives de Québec et de Lévis que le fleuve sépare à la fois et unit. Le promoteur constitué par la ville de Sherbrooke, le Mont-Notre-Dame voué à la construction de la femme de demain, admirable architecture du palais épiscopal à côté de la crypte monumentale, de la cathédrale future, enfin, faisant la ville entière par la hauteur de sa flèche, le Séminaire diocésain. Qui de nous n'a entendu au sujet des édifices religieux concentrés sur la colline du drapeau — Flag Hill — l'expression, mêlée d'admiration et d'appréhension peut-être, de ces lèvres anglo-saxonnes: *The Gothic Citadel*!

En 1855, Mgr J.-C. Racine, premier évêque de St-Hyacinthe, comprit l'importance d'une maison d'éducation dans le district de St-François. Le bien de la religion et l'éducation de la jeunesse disséminée dans ces cantons. Pour y fonder un collège, il y a toute son énergie et son intelligence. Dans une lettre à M. A.-E. Dufresne, missionnaire à Sherbrooke, en date du 12 janvier 1855, il promettait de "donner à l'Institut littéraire de Sherbrooke, pour l'enseignement supérieur des langues française, anglaise, grecque et latine, le terrain de l'ancienne église catholique de la ville de Sherbrooke...". L'Institut littéraire fut reconnu civil par la Législature et l'acte d'incorporation fut sanctionné le 5 mai de la même année. Qu'il me soit permis de dire que le "Registre des Actes civils et civils de la Mission de St-Charles de Sherbrooke" la proclamation de la bénédiction du collège: les faits en sont émouvants.

Le huit novembre mil huit cent cinquante-sept... à la suite d'une inscription sur la Propagation de la Foi, faite dans les deux langues par Mgr Modeste et après le salut solennel et la bénédiction du Saint-Sacrement. Nous sommes également béni le nouveau Collège Catholique de Sherbrooke, reconstruit en brique sur l'emplacement et à l'issue de la première chapelle en bois, avait servi de maison d'éducation des garçons, depuis la construction de l'église actuelle jusqu'à l'époque de destruction totale par un incendie survenu le 29 août de la précédente année 1857. Ce nouveau bâti-

ment, du coût de douze cents piastres environ (un collège édifié pour \$1,200!) payées par les souscriptions volontaires du Clergé canadien en général et des citoyens de la ville en particulier, est aussi en brique à deux étages, de 50 pieds sur 30 et se trouve prêt à la continuation des classes enseignées par MM. C. Blanchard et G. Brown, Ecclésiastiques de ce diocèse, sous la direction de M. A.-E. Dufresne, Pasteur du lieu..."

Mais ce nom d'Institut littéraire ne révélait peut-être pas un choix très heureux. De plus il était apparemment un obstacle à l'obtention de la part congrue des allocations distribuées par le ministère de l'Instruction publique. Deux noms furent alors proposés: "Collège St-Michel" et "Collège St-Patrice". Pour trancher la difficulté, on s'arrêta au titre de "Collège de Sherbrooke", titre qui fut reconnu officiellement par la Législature le 27 mai 1857.

La multiplicité des occupations de M. Dufresne, missionnaire et directeur, ne lui permettait pas de suivre aussi régulièrement qu'il l'eût voulu l'organisation des cours et les progrès de l'enseignement. Entre temps, il y eut des hésitations, des tâtonnements. Pour comble de malheur, le 5 mai 1860, Mgr Prince, à qui le collège devait son existence, avait quitté cette terre. Son successeur, Mgr Joseph Larocque, voulut maintenir une organisation aussi opportune. Le témoignage du Dr J.-B. Meilleur, dans son *Mémorial de l'Éducation du Bas-Canada*, était bien de nature à l'encourager: "Le Collège de Sherbrooke est situé bien centralement pour la commodité et l'avantage de la jeunesse catholique des townships de l'Est, et, vu l'éducation soignée qu'on y donne en français et en anglais, l'air pur qu'on y respire et les agréments qu'on y rencontre, il ne peut que prospérer et prendre rapidement de plus grandes proportions..."

Il faut l'avouer, on était alors assez loin du succès entrevu ou prédit. L'année 1862-63 marqua un regain de vie sous la direction des MM. du Séminaire de St-Hyacinthe, qui avaient accepté la direction pour un an à titre d'essai. C'était une dernière tentative avant la disparition graduelle. A la fin de juin, Mgr Larocque annonçait la décision récente du conseil du Séminaire de St-Hyacinthe. La nouvelle institution d'enseignement classique dans les Cantons de l'Est allait être abandonnée à ses propres destinées: "Il faut aviser, écrivait l'évêque à M. Dufresne, il faut donc aviser à temps à faire administrer sous un nouveau mode le Collège de Sherbrooke." L'existence réelle du premier collège sherbrookois se terminait en 1863. Le titre officiel cependant était conservé et, sous ce nom, était ouverte et se maintenait une sorte d'école-modèle, qui abrita un moyen-nement de cent élèves annuellement. Ce fut le berceau où prit naissance en septembre 1875 le séminaire actuel.

L'ARRIVÉE DE MGR RACINE
L'année 1874 restera à jamais mémorable dans les annales sherbrookoises. Elle marque une ère nouvelle pour la colonisation, un prodigieux essor dans le développement religieux et éducationnel de nos cantons. Sherbrooke, en effet, venait d'être érigé en diocèse, et le 20 octobre de la même année Mgr Antoine Racine, consacré dans l'église St-Jean-Baptiste de Québec, prenait possession du nouveau siège épiscopal. L'oeuvre merveilleuse que Guizot attribue à juste titre aux évêques faisaient amoureusement la France de leur main, Mgr Racine, comme plus tard ses successeurs, l'a reprise dans les marches réservées aux loyalistes anglais. Cette oeuvre, il l'a poursuivie avec une activité intelligente, un dévouement inlassable. Ce que fut l'illustre Mgr Taché dans les lointaines prairies de l'Ouest, le premier évêque de Sherbrooke l'a été aux avant-postes de l'Est, dans la région

des Bois-Francs.

La fondation d'un séminaire diocésain fut la première sollicitude de son zèle éclairé; le premier acte de sa volonté réalisatrice. "Telle est, écrit-il le 2 janvier 1875, telle est la résolution que nous avons prise pour rencontrer le voeu général qui demande des études fortes et sérieuses pour le commerce et l'industrie (déjà mis de l'avant!)" et dans le but, surtout, de choisir et de préparer des sujets qui puissent un jour servir l'Eglise naissante de Sherbrooke." Le nouvel élu s'adressait à la générosité de son diocèse à peine créé. Il demandait pour l'aider "dans cette oeuvre nécessaire, cinq sous par âme, par année". La plupart des paroisses et des missions du diocèse, c'est lui-même qui en rend témoignage, répondirent à l'appel sans tarder, généreusement. Et les sous du colon et de l'indigent devinrent la somme replette qui permit la réalisation de cette pensée d'apostolat par l'éducation.

Le 30 août 1875, un décret de l'Ordinaire érigeait le Collège industriel de Sherbrooke en séminaire diocésain: "Nous donnons, est-il écrit dans le document officiel, au Séminaire pour patron et principal protecteur, saint Charles-Borromée, sous le vocable duquel sera dédiée la chapelle du Séminaire." Le premier personnel était formé en même temps. Il se composait de Mgr Antoine Racine, évêque et supérieur; du rév. J.-B. Ponton, directeur des séminaristes et procureur; du rév. P. Girard, directeur des élèves; quatre séminaristes leur furent adjoints comme surveillants et professeurs. Actuellement, le corps professoral comprend une cinquantaine de membres: prêtres, séminaristes et laïques.

L'entrée des classes eut lieu dès le premier septembre. Après une messe solennelle chantée à la cathédrale, quatre classes du cours commercial et une du cours classique furent inaugurées. "Cependant, remarque le chroniqueur du temps, l'âme, la vie de toute communauté manquait: il n'y avait pas encore de règlement arrêté. Ce fut le 24 septembre que le directeur commença la lecture solennelle d'une règle approuvée par Mgr l'Evêque."

Deux autres événements complèrent de joie le nouveau pontife. Le 4 octobre plus de cent élèves se réunissaient dans la chapelle qui venait d'être achevée. (1) Puis au mois de décembre eurent lieu, dans ce modeste temple, les premières ordinations, prémices offertes au Seigneur, moisson déjà levée sur le champ à peine ensemencé.

L'immeuble était des plus humbles. "L'ancien collège industriel reçut un toit français pour couronner ses deux étages de brique, et la partie nouvelle, aussi en brique, à trois étages, avec un toit français, devait mesurer 45 x 50 pieds; les frais pour le tout montaient à \$1,200." Voilà d'après la chronique locale le Séminaire de Sherbrooke en cette première année de son existence (1875-76).

L'année suivante est marquée par deux faits de détail qui indiquent bien les étapes de l'organisation générale et disciplinaire: ouverture du pensionnat et port obligatoire du costume le dimanche.

Affilié à l'Université Laval en 1878 (depuis 1922 nous relevons de la juridiction de l'Université de Montréal), le Séminaire présentait au mois de juin suivant ses premiers rhétoriciens aux épreuves du baccalauriat. Entre temps (1879) il était incorporé par un acte du parlement provincial. Actuellement le Séminaire Saint-Charles-Borromée de Sherbrooke est reconnu officiellement par une charte sanctionnée par la Législature provinciale le 4 avril 1929 et est régi par une constitution octroyée par Mgr A.-O. Gagnon, évêque du diocèse, et entrée en vigueur le 20 juin

(1) Détail à noter: parmi les 122 noms que mentionne l'annuaire de cette première année se trouve celui de: Gagnon, Osias, Sherbrooke, le nom même du vénéré évêque du diocèse.

1929. Chaque lustre voit s'ajouter des constructions nouvelles aux pavillons déjà existants, au fur et à mesure de l'augmentation des élèves. En 1889, c'est l'achat, par quelques professeurs, de deux acres de terre, avec maison, sur les bords du lac Webster, à onze milles de Sherbrooke, dans l'intention d'y aménager un chalet et d'y ériger une chapelle rustique: telle est l'origine de la *Villa Montjoie*, près du lac appelé maintenant du même nom, endroit de villégiature pour les membres du personnel et lieu d'excursion annuelle pour les élèves de philosophie.

Lorsque le 17 juillet 1893, Mgr Antoine Racine, fondateur et premier supérieur de cette maison, allait recevoir la récompense de ses labours, l'œuvre du séminaire diocésain était fortement assise. Et Mgr Paul LaRocque, durant son long et fructueux épiscopat, put contempler le développement continu de cette institution sous la direction remarquable — pour ne parler que des anciens — de M. l'abbé J.-H. Roy, de Mgr Lefebvre, qui fut vingt-et-un ans supérieur, et de Mgr Gagnon, qui préside actuellement aux destinées du diocèse.

Le 30 décembre 1897, le lendemain du départ pour les vacances, l'épreuve vint visiter notre institution. Dans nos climats les incendies sont fréquents. Presque toutes nos maisons ont payé leur contribution à l'élément sacré que Prométhée aurait dérobé aux dieux pour en faire cadeau à l'humanité. Ce fut la destruction de la plus grande partie des édifices. Epreuve douloureuse, sans doute, mais épreuve providentielle, puisqu'elle permettait de reprendre l'oeuvre de construction d'une façon plus régulière, et surtout de rebâtir un édifice homogène à l'aide de matériaux incombustibles. A ce point de vue le séminaire de Sherbrooke fut un précurseur: dès septembre 1899, il offrait à la jeunesse étudiante et au personnel enseignant un immeuble imposant, à la structure élançante, aménagé d'une manière moderne et à l'abri des incendies futurs.

Depuis, deux ailes, également à l'épreuve du feu, ont été ajoutées: l'aile droite en 1911, consacrée surtout aux classes, et en 1928, l'aile gauche, affectée plus spécialement au logement des professeurs. L'architecture de la façade, d'une longueur de 340 pieds, est définitivement complétée. De l'ancien établissement, seul un pavillon demeure encore. Nous hâtons de nos voeux le jour où pourra s'élever une dernière construction, plus en harmonie avec le corps central, et terminant ainsi, par l'édification de la chapelle et de la salle de réception, les caractéristiques du séminaire Saint-Charles. Les locaux actuels sont aménagés pour contenir un maximum de cinq cents élèves pensionnaires.

La santé des étudiants est encore une des constantes préoccupations de nos collèges classiques. Jeux au grand air, jouées de balle ou de goulart, excursions de raquette ou de ski, douches et piscine, gymnase et cours obligatoire de gymnastique, rien n'est négligé de ce qui peut aider à réaliser le précepte des anciens: *Mens sana in corpore sano*. Depuis plus d'un quart de siècle les autorités ont acquis, aux limites de la ville, une ferme dont le terrain, en partie boisé et en partie nivelé, permet aux élèves, été comme hiver, de se déployer dans les divers sports saisonniers. Aux temps chauds, quand viennent les grands jours de congé, sur la ferme d'Arona, ainsi nommée en l'honneur du berceau de S. Charles-Borromée, les élèves prennent le dîner champêtre, et souvent le souper traditionnel aux haricots caennais.

COURS CLASSIQUE ET COMMERCIAL
Le plan d'étude comprend un cours classique et ce qu'on est convenu d'appeler un cours commercial.

La situation particulière des Cantons de l'Est et le voisinage de la république américaine nous ont ordinairement aidés à donner à l'enseignement de l'anglais bien plus que le rendement convenable. Si l'étude de l'autre langage officiel se fait, au cours commercial, plutôt en vue de l'apport pratique, elle voudrait, au cours classique, établir un compromis entre le but pratique et la fin littéraire. Dix professeurs se partagent l'enseignement de cette branche. C'est-à-dire que près

(Suite à la page 18)

Le Mont-Notre-Dame de Sherbrooke

Noticia historica
Le foyer d'éducation féminine le plus important des Cantons de l'Est est sans contredit le Mont-Notre-Dame, fondé en 1857, au coeur même de la jeune ville de Sherbrooke.
Construite sur une colline très élevée et confiée aux religieuses de la Congrégation de Notre-Dame, la modeste école d'alors trouva son nom tout indiqué.
C'est au père de la vie sociale et religieuse des Canadiens français des Cantons de l'Est que doit être attribuée cette fondation. En effet, le cher curé Dufresne, voyant vers cette époque le champ de ses labours s'agrandir chaque jour, résolut d'ouvrir un couvent pour les jeunes filles. De concert avec Madame Felton, riche dame anglaise, d'origine espagnole, propre à toutes les bonnes oeuvres, il organisa dans ce but une souscription au printemps de 1855.
Les bonnes volontés accueillirent le projet, les coeurs et les bourses s'ouvrirent. L'évêque de Québec, celui de Saint-Hyacinthe, la Législature provinciale fournirent des contributions qui permirent à M. le curé Dufresne de commencer la construction.
Ce fut le premier mai 1855 que cet apôtre zélé, après avoir dit la sainte

messe et mis la très sainte Vierge à la tête de l'entreprise, enleva la première pelletée de terre de la fondation. Malgré la diligence, le travail, doublé à cause de l'église elle-même en construction, ne fut terminé qu'en 1857.

Aux premiers jours de novembre de cette même année, la communauté de la Congrégation de Notre-Dame de Montréal, qui avait accepté la fondation, envoya trois religieuses pour commencer les classes. Mgr Prince, évêque de Saint-Hyacinthe, rempli de joie de voir enfin ses espérances réalisées, voulut accompagner les fondatrices et les conduire lui-même dans leur nouvelle demeure. Mgr Demers, évêque de Vancouver, de passage à Saint-Hyacinthe, se mit de la partie. L'arrivée des religieuses ressembla donc à un triomphe. Tous les citoyens, catholiques et protestants, étaient dans l'allégresse et une foule immense vint les recevoir à la gare.

On conduisit les évêques et les religieuses en procession jusqu'à l'église, où, après le chant de l'*Ave Maris Stella*, Mgr Prince fit une allocution pour souhaiter la bienvenue aux nouvelles éducatrices de la petite ville de Sherbrooke. Ce soir-là même, les soeurs prirent le souper dans leur couvent.

Le site est splendide, mais la maison est modeste. Les Filles de la Vénérable Marguerite Bourgeoys pouvaient-elles s'en étonner? Ne pas se trouver heurtes, même de leur pauvreté? Les premières missionnaires de Sherbrooke se montrèrent dignes de leur Mère et se mirent courageusement à l'oeuvre. Le nombre des élèves ne fut pas tout d'abord considérable. Pendant plusieurs années, il n'y eut que dix ou douze pensionnaires. En novembre 1857, il n'y en eut qu'une.

Dans les années qui suivirent, les Soeurs n'eurent que de minces ressources; mais leur esprit de foi, leur zèle, leur courage, leur initiative leur firent accomplir des prodiges. Elles rendirent ainsi d'inappréciables services pour le développement des oeuvres et l'éducation des jeunes filles de Sherbrooke.

Aussi Mgr Racine, premier évêque de ce diocèse, compta-t-il toujours sur le "petit couvent" d'où lui venaient, à l'occasion, de sympathiques secours.

En 1877, Mère Sainte-Luce, l'une des premières supérieures, avait fait construire une aile au couvent, avec une entrée magnifique sur la rue principale. Des améliorations de toutes sortes avaient rendu l'ancienne maison commode et très convenable; la prospérité matérielle, les études, l'éducation, la religion, tout était florissant.

Quand Sa Grandeur Mgr Paul LaRocque fut élu deuxième évêque de Sherbrooke, la ville s'était agrandie de tous côtés. Il fallait de nouvelles écoles. A celle de Sherbrooke-Est, ouverte en 1890, on dut adjoindre celles de Sherbrooke-Sud en 1899, de Sherbrooke-Nord, en 1918.

Une aile construite en 1900 s'ajouta à celle bâtie au temps de Mère Sainte-Luce.

L'ancienne maison tout entière devint la vaste chapelle dont l'année 1926 a vu les dernières beautés.

En 1922, le Mont-Notre-Dame était érigé en maison provinciale. La province, sous le vocable du Saint-Enfant-Jésus, compte actuellement vingt

missions des Cantons de l'Est. En cette même année 1922, s'ouvrait l'école Sainte-Jeanne d'Arc, où des religieuses du Mont-Notre-Dame donnent encore l'enseignement.

De nouveaux besoins se faisant sentir pour l'éducation et l'instruction des élèves, en 1926, une autre aile se construisit qui s'ajoute à celle de 1900. La construction primitive est démolie. L'installation nouvelle, toute moderne, répond aux exigences de l'hygiène et du confort: dortoirs pleins de lumière, vastes salles de classe, gymnase, etc.

Les études, tout en se perfectionnant, sont continuées sur le plan élaboré jusqu'en 1918, alors que la maison fut affiliée à l'Université de Montréal. Cours régulier bilingue de l'Instruction publique de la province suivi par toutes les élèves, en branches parallèles, jusqu'à la 7e année. Le cours de Lettres-Sciences — *High School* — les reçoit alors pour les quatre dernières années, et le cours gradué terminé, le certificat d'études de l'Université de Montréal leur est octroyé. Le Mont-

Notre-Dame possède aussi, depuis 1911, une section commerciale (*Business College*). Cette classe d'affaires, affiliée au Collège Marguerite-Bourgeoys de Montréal, donne son enseignement surtout en anglais.

Telle est l'histoire du Mont-Notre-Dame de Sherbrooke. En cette année du centenaire de la ville, il atteint ses quatre-vingts ans. C'est un signe éclatant de solide constitution. L'épanouissement de ses oeuvres prouve qu'il n'a pas été un arbre stérile, occupant une place inutile dans le domaine sherbrookois.

Sur une des collines pittoresques de notre ville, il a voulu préparer une élite féminine, faire de ses élèves des femmes de tête et de coeur, en qui l'Eglise et l'Etat devraient toujours avoir confiance.

Puisse-t-il avoir réalisé l'idéal de son noble fondateur! Puissent la lumière qu'il a essayé d'irradier dans les esprits prendre sa modeste part dans "l'apothéose du Grand Vicar" que Sherbrooke veut célébrer dignement.



"MONT-NOTRE-DAME"
SHERBROOKE, P.Q. — CANADA

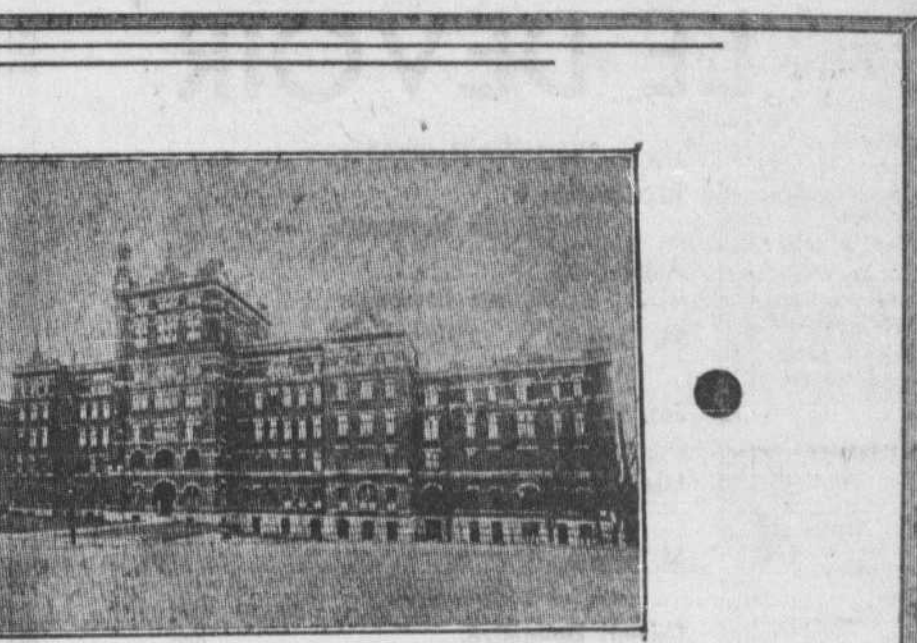
Sous la direction des Soeurs de la Congrégation de Notre-Dame

Maison provinciale Pensionnat à cours bilingue

Education soignée — Etudes suivies de très près — Cours français et cours anglais parallèles complets — Les quatre dernières années sont affiliées à l'Université de Montréal pour le Cours dit de Lettres-Sciences (High School) — Cours commercial en anglais — Etudes musicales, solfège — Arts modernes: peinture, modelage, etc. — Arts domestiques: Coupe et confection, couture et broderie, raccommodage, tissage au métier domestique, cuisine — Cercles d'études — Gymnastique.

Prix modérés. Prospectus sur demande.

ENTREE: PREMIER JEUDI DE SEPTEMBRE.



Séminaire St-Charles Borromée
SHERBROOKE

Cours Classique et Commercial
PENSIONNAT et EXTERNAT

La rentrée des élèves: le 2 SEPTEMBRE

PROSPECTUS SUR DEMANDE



Photo de Mgr Antoine RACINE, 1er évêque de Sherbrooke, le 20 octobre 1874. (Ce cliché nous a été gracieusement fourni par le Séminaire).

SHERBROOKE EN LIESSE

NOS OUVRIERS

Sherbrooke célèbre le centenaire de sa fondation. Faisceaux de lumières, spectacles grandioses, défilés sans pareils par de nombreuses rues bordées de grands édifices, d'usines et de maisons; tout annonce le développement et la prospérité! Quelles réalisations merveilleuses! Mais où sont les artisans, les bâtisseurs de cette magnifique cité? Quelles sont ces mains commandées par des cerveaux fertiles en artistique symétrie? Sans ces mains, rien, absolument rien ne serait édifié, ni même tracé! Sans doute on exalte le courage, la vaillance de nos pionniers, mais a-t-on considéré le labeur semé par l'ouvrier pour l'édification de ces fêtes? L'ouvrier de 1837 et celui de 1937 sont exactement du même sang, de la même foi et leur courage n'a pas diminué, mais que les temps sont actuellement bouleversés!... conditions de travail, salaires...

Cette décadence nous vient de haut. Nous reconnaissons que nos têtes dirigeantes comptent pour très peu dans la finance, le commerce et dans l'industrie. Si la tête a failli à la tâche par le manque d'organisation solide et vraiment efficace, le Syndicalisme National et Catholique de chez nous veut profiter de cette coûteuse et fatale expérience pour en tirer une salutaire leçon. Notre Syndicalisme veut organiser tous les ouvriers sans exception, perpétuer la liberté de race et de croyance. Pas d'asservissement par des étrangers ou internationaux, fourbes champions d'une fatale "neutralité" dans l'union ouvrière.

De la lutte? Nous n'en avons pas peur! Qu'on nous nargue tant que l'on voudra, qu'on méprise par la parole ou par les journaux notre caractère ethnique et religieux, même que l'on s'en moque!... A notre tour cependant, nous concluons toujours avec évidence que notre syndicalisme, contrairement aux visées de nos ennemis, sans existence légale ni morale, ne veut pas que l'ouvrier soit une petite machine vouée à la servitude de la grosse machine si bêtement menée par les partisans du libéralisme économique.

De l'organisation, il nous en faut beaucoup et quelque chose de très solide. Chez nous, comptant plus de 4,000 membres, nos Syndicats Nationaux et Catholiques ont besoin de vaillance et succès sans pareils pour le règne de la "justice" et de la "charité", facteurs du règne de la paix sociale. De la lutte, du succès; nous en voulons non pour notre vaine gloire mais pour que "soit faite la volonté de Dieu sur le monde du travail!"

De la charité, il en fleurit partout sur nos pas. Certes, on s'entraide au Syndicat. Il suffit pour s'en convaincre de visiter avec nous les Syndicats des Charpentiers-Ménisiers, des Briquetiers-plombiers, des journaliers, d'interprofessionnels, de voirie municipale, des peintres, des textiles de laine, de coton, de soie rayon et artificielle, de fer structural, de maîtres et employés barbiers et de commis à Sherbrooke. Il en est de même à

Magog chez les commis, les charpentiers-ménisiers, les employés du textile et à Asbestos dans l'amiante, les charpentiers-ménisiers. On trouvera encore cette même charité à Coaticook dans les textiles de laine, de coton, d'interprofessionnels, de barbiers pour s'arrêter dans l'industrie du Vener de Scotstown.

Partout c'est le même esprit fraternel qui règne. Nous sommes de la grande famille des Ouvriers Canadiens-français et Catholiques. Honni aux traîtres, malheur aux moutons noirs; nous n'en voulons pas chez nous! Nous sommes persuadés que les unions ouvrières russes ou internationales ne peuvent pas du tout s'acclimater chez nous. Tous les efforts que ces groupes subversifs développent pour s'établir parmi nous — l'expérience le prouve — sont autant de coups de couteau à la survie de notre race et de notre foi. Et le traître qui favorise de tels agissements tisse la corde qui sonnera le glas pour annoncer le deuil de notre âme canadienne-française!

Ce n'est pas en vain que le syndicalisme est fondé chez nous. Les preuves sont là et démontrent bien que c'est en vue de faire disparaître l'orgueilleuse domination étrangère à la fois importune et d'harmoniser à la fois dans une même pensée l'amour de la religion et l'amour de la patrie. Voilà pourquoi nous bataillons si fort pour le Syndicalisme National et Catholique. Comme en 1660, ne serions-nous qu'une faible poignée, nous lutterons jusqu'à la dernière goutte de notre sang, jusqu'à la mort! Comme en 1760 nos ancêtres luttèrent vaillamment malgré l'abandon de la France, nous Canadiens français et Catholiques de 1937, malgré l'insouciance de certaines autorités, nous lutterons avec fierté, nous lutterons vaillamment pour remplir notre devoir jusqu'au bout. Dussions-nous rester sur le champ de bataille, nos ennemis passeront sur nos cadavres mais notre mémoire criera à tous nos frères ouvriers que le salut des Canadiens français catholiques ne se trouve que dans le Syndicalisme National et Catholique!

Louis-Philippe DEMERS,
Secrétaire Général
des Syndicats Catholiques
et Nationaux Inc.

Au centre de la citadelle française

(Suite de la page 17)

d'un cinquième de notre personnel est affecté à peu près exclusivement à l'enseignement de la langue anglaise. Pré-tendre, après cela, que cette étude est totalement négligée dans nos collèges serait une "criante injustice".

La culture générale, a-t-on dit, élargit les horizons. Et la meilleure solution, le meilleur moyen de satisfaire aux besoins éternels de l'homme, comme à ses besoins modernes, individuels et sociaux, ne serait-ce pas de "maintenir la vieille éducation classique, à base de langues anciennes, pourvu qu'on réussisse à y faire pénétrer des études scientifiques, au lieu de détruire l'idéalisme humain"? A aucune époque de son existence, le séminaire n'a voulu être étranger à ce qui peut donner une culture générale harmonieuse, équilibrée. Dès 1900, lors des fêtes jubilaires de la maison, un cadeau spontané de quatre mille dollars était offert par les anciens en conventum pour l'achat d'un cabinet de physique complet. Depuis lors, d'autres dons à la même intention se sont ajoutés; le local a été agrandi, transformé; la classe attenante a été aménagée en amphithéâtre; le laboratoire s'est enrichi encore cette année d'instruments nouveaux.

LE MUSEE DU SEMINAIRE

Il est une organisation dont les borroméens sont particulièrement fiers: le musée d'histoire naturelle et de numismatique. Les sciences naturelles sont à l'affiche et elles ont bonne presse. Les accents inspirés de Pierre Termier chantent encore dans toutes les mémoires cultivées: "Science initiatrice et inspiratrice, faite pour montrer à l'homme le chemin de sa vraie patrie, pour le conduire jusqu'aux bords de l'océan métaphysique!" ou encore: "Beauté des sciences dites naturelles, des sciences qui ont pour objet les trois règnes de la nature."

Au prix de sacrifices pécuniaires, de dévouements inlassables, soutenus parfois de quelques beaux dons isolés, s'est constitué lentement le musée actuel avec ses riches collections et ses spécimens rares. Dans la partie exhaussée du corps central, aux 6e, 7e et 8e étages (les sciences ne doivent-elles pas être sur les hauteurs?) se trouve un vaste et magnifique local d'exposition avec ses deux galeries superposées.

En Europe et aux Etats-Unis, tous les centres importants et même certaines petites villes ont amené à grands frais des musées très annoncés que fréquentent les amateurs et que parcourent en vitesse les touristes. Et ces immenses salons de l'art et de la science, dont quelques-uns, à Londres, à New-York ou à Chicago, ont été érigés au prix de sommes fabuleuses, n'ont-ils pas aussi leur haute utilité, leur valeur éducative incontestable? Souvent ces expositions sont colossales à cause de la volonté de tout éclipser ou de la prétention de s'étendre à tous les domaines, historiques, artistiques, scientifiques, etc. Ici c'est l'idée de régionalisme qui a présidé à la constitution d'un musée local. Le projet est moins baroque; mais la réalisation devra être plus conforme aux fins éducatives

nelles qu'on s'est proposées. Faire connaître les ressources industrielles, minières et forestières de nos cantons; renseigner sur la faune et la flore de la province; présenter aux spécialistes une des plus précieuses collections de numismatique canadienne; éveiller surtout l'esprit des élèves, orienter leur jeune curiosité et ouvrir peut-être chez quelques-uns la perspective d'une vocation scientifique; enfin apprendre aux visiteurs les merveilleuses richesses de notre petite patrie, section intégrante du pays total, telle a été, dans l'organisation de ce musée, la louable ambition des promoteurs.

Inutile de dire que les élèves font chaque année, en petits groupes ou par classe, leur tour du musée. C'est plus qu'une simple leçon de choses qu'ils reçoivent lorsque, l'esprit mis en éveil par les explications fournies, ils stationnent devant chacune des quarante-trois vitrines spacieuses, toutes illuminées par l'intérieur, et où s'étagent tant de spécimens bien conservés. Près de quatre mille visiteurs affluent annuellement dans le local d'exposition. Le dimanche après-midi, à la sortie des vêpres de la Cathédrale, la marée montante des enfants de nos écoles se rue dans les escaliers métalliques, envahit la nef aux vitrines attirantes et atteint jusqu'aux galeries supérieures. Qu'importe! Est-il meilleure forme d'instruction pour l'enfance et la jeunesse? Des inscriptions renseignent brièvement; des étiquettes signalent les appellations populaires et les noms scientifiques; un professeur, dont la compétence est reconnue, complète les données élémentaires des panneaux-indicateurs. Dans les montres réservées à l'ornithologie, on peut admirer une collection unique, crochons-nous, et contenant exclusivement des oiseaux de la province de Québec. Elles présentent déjà aux visiteurs exactement 289 espèces sur les 299 connues jusqu'à ce jour. Parmi ce nombre on voit deux espèces aujourd'hui disparues complètement: la "Tourte" ou pigeon voyageur d'Amérique, et le "Courlis du Nord".

Serait-ce hors de propos de signaler la collection numismatique, réunissant près de 7,300 variétés, monnaies et jetons, et dont plus de 2,000 sont des pièces canadiennes? Toutes ces pièces sont parfaitement classifiées et conservées dans une voûte sûre, fermée par une lourde porte d'acier à clef monumentale. (1) A maintes reprises cette collection de monnaies a reçu les éloges et les encouragements de nos numismates canadiens qui ont voulu joindre, à l'occasion, la générosité à la louange.

La série des médailles, à son tour, comprend plusieurs belles raretés canadiennes. Citons entre autres: *Kebeca liberata*, 1690; plusieurs médailles de Louis XIV; *Fondation de Louisbourg*, 1720; deux médailles de Wolfe; deux très belles médailles en argent de George III (médailles données aux chefs sauvages); la médaille de *Châteauguay*; les séries incomplètes, mais importantes, des *Gouverneurs du Canada* et des *Lieutenants-Gouverneurs* de la province de Québec; etc... (2)

Sait-on encore que le séminaire possède en son musée une relique dont l'existence remonte à la période même de la découverte de ce pays? Cette relique authentique (3), et qui serait "déplacée dans aucun musée mondial", a été apportée de France en 1889 par M. J.-A. Chicoyne, journaliste et député. C'est une fenêtre-verrière détachée du Manoir "Portes Cartier", près de St-Malo. Le panneau de verre peint représente saint Julien; il "est un de ceux formant la croisée de la plus grande pièce du manoir de Jacques Cartier", d'après le témoignage écrit de M. Le Tarouilly, propriétaire, en 1882, de cette habitation et de la ferme qui y était attachée.

Par cette verrière l'illustre navigateur malouin dut souvent laisser errer ses regards avec sa pensée vers le continent par delà les mers ténébreuses, vers les pays d'Hochelega et de Stadaconé. Par ce panneau transparent exposé dans une fenêtre du sixième étage, l'écolier d'aujourd'hui, comme l'élève ancien qui revient à l'Alma Mater, peut jeter les yeux vers la lisière prochaine des Bois-Francis. Il lui est permis de promener son rêve sur la vallée du St-François qu'entoure un chapelet de collines, de l'arrêter un instant sur le rocher historique où il y a peu d'années, se maintenait encore, entouré de légende, un vieux pin solitaire (4). Et alors, du milieu de ces constructions modernes, des hauteurs de la Métropole de l'Est, du sein de la forêt aux riches essences des rives du St-François et du Magog, où les lacets bitumeux des artères permanentes remplacent les routes primitives des randonnées indiennes, de tous ces lieux enfin, où l'âme française a fini par triompher, s'élèvent et se rassemblent des motifs de confiance, des témoignages d'amour pour le passé, des raisons d'espérer dans un lendemain magnifique! (5)

Michel COUTURE, ptre.
Séminaire de Sherbrooke.

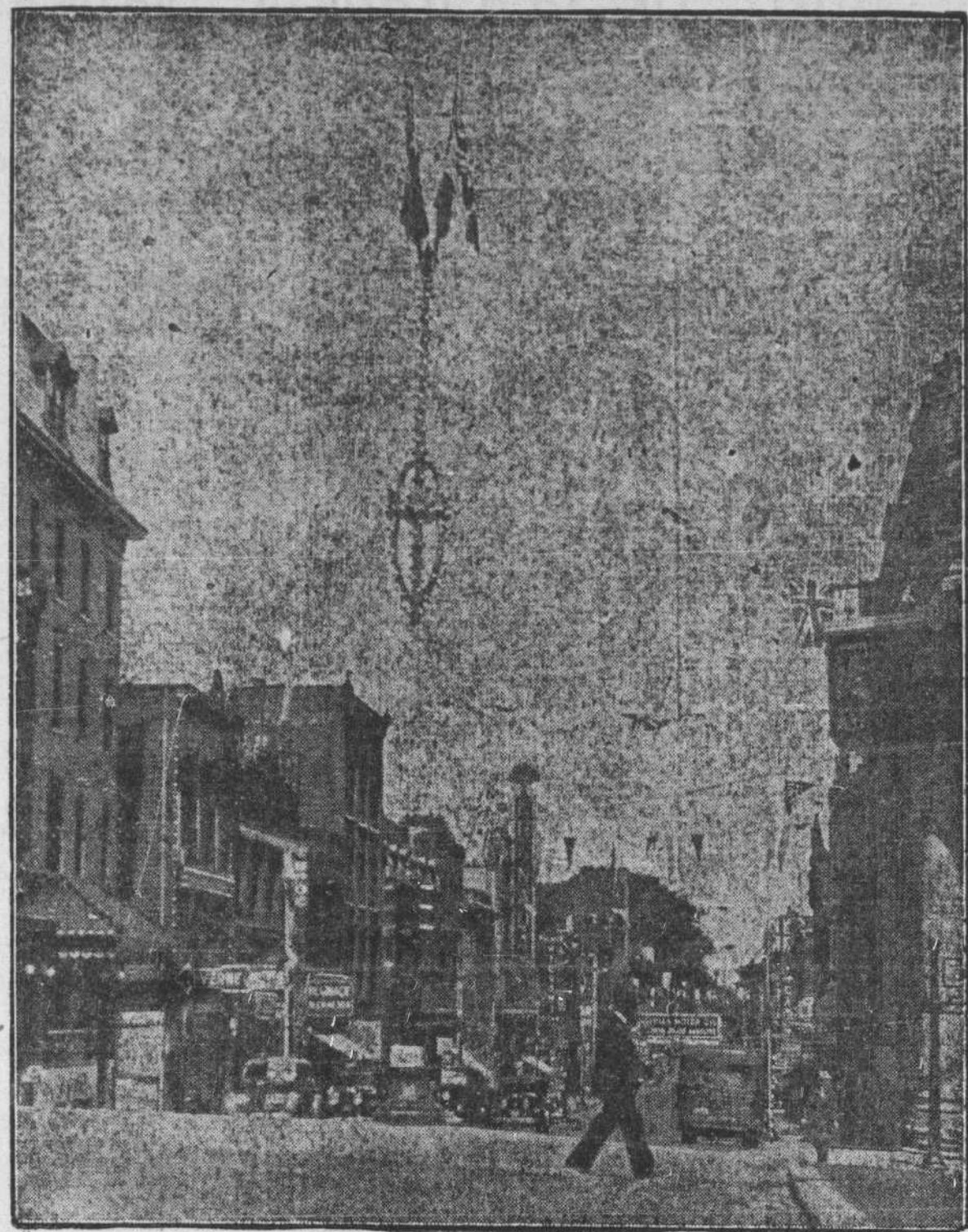
(1) Cette porte est un souvenir (?) venant d'une cellule de l'ancienne prison de Montréal, construite en 1837.

(2) Cf. *La Tribune de Sherbrooke*, numéro-souvenir, 29 novembre 1930, p. 77.

(3) Cf., pour les autres détails, *Annuaire du Séminaire de Sherbrooke*, année 1884-5, pages 24-36.

(4) Cf. Oscar Massé: *Mémoires*, surtout pages 122-123.

(5) Ce travail a paru dans *L'Enseignement Secondaire au Canada*, dans le numéro de février 1931.



Rue Wellington nord, la principale rue commerciale de Sherbrooke.

Le début de l'électricité à Sherbrooke

Le premier éclairage électrique, à Sherbrooke, parut en 1887, à l'occasion d'une démonstration donnée par la Compagnie Royal Electric. Cette démonstration consistait en trois lampes à arc qui furent placées dans les principaux endroits de la ville.

La ville de l'électricité

Sherbrooke se vante d'être la ville de l'électricité. Au vrai, elle fut probablement la première ville du Canada à éclairer ses rues à l'électricité. C'était en 1889, deux ou trois ans avant que Montréal en fit autant. En 1908, la ville municipalisait tous les services de l'électricité.

L'aqueduc municipal

La ville de Sherbrooke a municipalisé ses services de l'électricité dès 1908. En même temps elle municipalisait le service domestique du gaz. Dix ans auparavant, en 1898, elle avait municipalisé l'aqueduc. Avant cela, ces trois services étaient exploités par la Compagnie du gaz et de l'aqueduc, appartenant à des Américains.

Les visiteurs sont invités

à séjourner dans l'un des hôtels suivants, tous membres de l'Association des Hôtelières de Sherbrooke:

- | | |
|----------------------|-----------------------|
| New Sherbrooke Hotel | Hôtel Continental |
| Magog House | American House |
| New Wellington Hotel | Grand Central Hotel |
| Château Frontenac | King George Hotel |
| Hôtel Royal | East Sherbrooke Hotel |
| Hôtel Albion | Hôtel Belmont |
| New Canada House | Hôtel Queen |
| New Windsor Hotel | Hôtel "Grand Union" |

La Cie des Produits FAMILIX et ses cinq vendeurs de Sherbrooke

s'associent à ses milliers de clients de Sherbrooke pour offrir à la Reine des Cantons de l'Est, qui célèbre son centenaire de fondation, leurs hommages sincères et leurs souhaits de prospérité dans tous les domaines de l'activité catholique et nationale.

au service des familles de Sherbrooke

- Antonio DESILETS, 233 Wellington Sud
Omer DEZIEL, 16 rue Royale
Wilfrid DEZIEL, 16 rue Royale
Georges DUQUETTE, 31 Worthington
Robert GAUTHIER, St-Elie d'Orford (pour la campagne).

Les spécialités "Familix"

sont fabriquées dans nos laboratoires et vendues à domicile et le représentant "Familix" est le seul intermédiaire entre le laboratoire et le client, ce qui veut dire que vous payez moins cher, à qualité égale, les produits pharmaceutiques ou autres faisant l'objet de notre commerce. Le catalogue "Familix" donne la liste de nos produits. Pour sa présentation élégante et les renseignements qu'il contient, il est à conserver. Il suffit de le demander pour l'avoir. Il est gratuit.

100%

canadiens-français, le propriétaire, M. Roméo Parent, et ses deux chimistes: canadien-français, le personnel du bureau, du laboratoire et de l'expédition; canadien-français le capital-argent; bref! La Cie des Produits Familix est vraiment une industrie de chez nous.

La Cie des Produits Familix
570, rue Saint-Clément Montréal

1837-1937

La Cie J. L. Mathieu
de SHERBROOKE

est heureuse de s'associer à tous les Sherbrookoïses pour souhaiter la plus cordiale bienvenue et un heureux séjour aux visiteurs de la métropole des Cantons de l'Est, — qui célèbre son centenaire.

A Sherbrooke
On peut tous les soirs se procurer

LE DEVOIR

aux endroits suivants:

- R. Cloutier, 94, rue Marquette.
- Aimé Dion, 49, rue Larocque.
- M. Dubois, 13 ouest, rue King.
- Jos. Kamery, 101 ouest, rue King.
- Librairie de l'Est, 9 est, rue King.
- M. Ménard, Est, rue King.
- Olivier, Enregistré, 14 nord, rue Wellington.
- Rouillard et Frère, 23 ouest, rue King.
- C. Roy, rue Aberdeen.
- Sherbrooke News Co., 74 nord, rue Wellington.

3 sous — le numéro
Abonnement par la poste: un an \$6.00

De passage à Montréal

Hommages à Sherbrooke qui célèbre son centenaire.

Faites de l'Hotel Pennsylvania votre chez-vous. Sis au coeur du quartier latin, face à l'Université, cet hôtel se recommande pour son confort, ses prix modérés et son atmosphère vraiment française.

Sa cuisine est française et fait les délices des gourmets. Vins et bières.

Moderne et à l'épreuve du feu

Hotel Pennsylvania

1254, rue St-Denis

Quelques pas au sud de la rue Ste-Catherine est.

J.-D. BOILEAU, prop. H. DUBOIS, gérant. A. LAURENDEAU, prop.

LA VIE SPORTIVE

Deux échecs pour Montréal à Syracuse

Syracuse, 31 — Les Royaux ont débuté contre les Chefs de Syracuse hier soir car les hommes de abbit Maranville ont perdu les deux joutes par des résultats de 9-7 et 7-1.

La grande vedette de cette série est Lloyd Moore, qui avait lancé manche dernier une partie sans point et sans coup réussi contre Jersey City, a continué son magnifique travail. Il n'a accordé qu'un seul coup sûr aux Royaux, obtenu par Pinky Hargreaves, le nouveau capitaine du club de Montréal, pendant que l'unique point compté dans cette joute par les Royaux ait lui être attribué alors qu'il est montré fort erratique en passant trois joueurs consécutifs à la dixième, Bell comptant sur le coup à l'air de Dugas, alors que les buts étaient remplis.

Moore a aussi retiré neuf frappeurs des Royaux au bâton, mais ar contre, en passa huit sur des altes. A la suite de la partie hier soir, Moore n'a maintenant accordé qu'un coup sûr et un point en 19 manches.

Les Royaux ont lutté vaillamment à la première partie, après que Syracuse se fût assuré d'une avance 8-1 en croisant le marbre 8 fois avec deux frappeurs retirés à la seconde manche, envoyant Henry Johnson aux douches et contenant leur bombardement sur les franges de Lauri Myllykangas.

Les Royaux et les Chefs jouent la troisième partie de leur série cet après-midi et demain, un programme double sera disputé, après cela, Montréal ira jouer à Baltimore.

Résultat détaillé des deux joutes:

Nos policiers représentés au King's Park

Les citoyens de la métropole se sont fiers d'apprendre que notre police locale sera dignement représentée à l'Exposition agricole de Montréal, qui aura lieu du 9 au 17 août prochain, à King's Park, boulevard Décarie, sous la présidence d'honneur de M. Alphonse Raymond, président du Conseil législatif. Par permission spéciale de Me Fernand Dufresne, directeur de la force constabulaire de Montréal, seize agents de notre police à cheval exécuteront des parades musicales sur le terrain de l'exposition, les 9, 10 et 11 août prochains.

C'est donc sous un aspect tout nouveau qu'apparaîtra en public notre belle et efficace police à cheval que les Montréalais connaissent parfaitement pour l'avoir vue à l'oeuvre en maintes occasions, soit dans des parades, soit en devoir lors de manifestations de toutes sortes qui nécessitent sa présence pour le maintien du bon ordre et de la paix.

Les seize agents qui participent à ces parades musicales s'entraînent fermement pour faire aussi bonne figure que les trente-deux agents de la Gendarmerie royale du Canada dont la venue à King's Park, durant l'exposition, suscitera un bel enthousiasme parmi les milliers de spectateurs qui iront les applaudir. Nos agents locaux savent très bien qu'ils auront à faire face à de sérieux concurrents et c'est avec le ferme désir et la légitime ambition de remporter les honneurs qu'ils paraîtront devant le public de Montréal et de toute la province dans un rôle tout différent de celui que nous leur connaissons.

Bob Murray en finale au tournoi de tennis

Toronto, 31. — Bob Murray, de Montréal, après avoir concédé les deux premiers sets à Léonard Hartman, de New-York, effectua un retour sensationnel qui lui valut les trois sets suivants, la victoire au compte de 4-6, 1-6, 6-0, 6-4, 6-2, et le droit de rencontrer cet après-midi en finale du tournoi de tennis, Walter Senior, le douzième joueur des Etats-Unis, qui a écrasé dans l'autre semi-finale Ross Wilson, de Toronto, en trois sets consécutifs de 6-3, 6-3, 6-0.

Après que Murray eut ainsi dangereusement coloyé l'élimination, une autre favorite, Kay Stammers, ne put éviter la défaite, s'inclinant dans ses rencontres semi-finales de simples et de doubles dames. En simples, l'Anglaise fut vaincue par sa compatriote Evelyn Dearman, en deux sets de 6-4, 6-0, et en doubles, jouant avec Freda James, par l'équipe Evelyn Dearman-Joan Ingram, en trois sets de 6-1, 5-7, 6-1. L'autre favorite, en simples, Freda James, Hardwick par 6-4, 6-1.

Murray et Laird Watt ont atteint la finale des doubles masculins, par une victoire richement méritée sur Joe O'Hara, d'Ottawa, et Ellis Tarshis de Montréal. Le match, qui dura cinq sets, vit Tarshis et O'Hara capturer les deux premiers sets 6-4, 6-2, mais Murray et Watt, ayant recourus à toute leur expérience, enlevèrent les trois suivants 6-2, 6-4, 6-4. Murray, épuisé, dut renoncer à jouer en doubles mixtes avec Kay Stammers, et cette équipe perdit par défaut contre Watt et Mlle Dearman.

Les autres finalistes des doubles messieurs sont Walter Martin et Dave Jones, qui furent sensationnels au possible en éliminant Ross Wilson et Grant "Pinky" McLean, de Toronto, en trois manches sèches de 6-2, 7-5, 6-4. Martin et Jones servirent avec une force terrible pour se débarrasser rapidement de leurs adversaires.

Sommaire détaillé: MESSIEURS-DOUBLES semi-finales Walter Senior, San-Francisco, défait Ross Wilson, Toronto, 6-3, 6-3, 6-0; Bobby Murray, Montréal, défait Len Hartman, New-York, 4-6, 1-6, 6-0, 6-4, 6-2.

Walter Martin, Toronto, et David M. Jones, New-York, défont Ross Wilson et Grant McLean, Toronto 6-2, 7-5, 6-2; Laird Watt et Bob Murray, Montréal, défont Joe O'Hara, Ottawa, et Ellis Tarshis, Montréal, 4-6, 2-6, 6-4, 6-4.

Dames — Simples Semi-finales Mlle Evelyn Dearman, Angleterre, défait Mlle Kay Stammers, Angleterre, 6-4, 6-0; Mlle Mary Hardwick, Angleterre, défait Mlle Freda James, Angleterre, 6-4, 6-1.

Dames — Doubles Semi-finales Mlle Mary Hardwick et Mlle Margot Lumb, Angleterre, défait Mlle Dorothy Roberts et Mme H. Fisher, Calgary, 7-5, 4-6, 6-3; Mlle Evelyn Dearman et Mlle Joan Ingram, Angleterre, défont Mlle Kay Stammers et Mlle Freda James, Angleterre, 6-1, 5-7, 6-1.

Mixtes — Doubles Quarts de finale Mme Helen Fisher, Calgary et John Forman, University of North Carolina, défont Mlle Mary Hardwick, Angleterre, et Len Hartman, New-York, 6-3, 9-7; Mlle Evelyn Dearman, Angleterre, et Laird Watt, Montréal, gagnent par défaut sur Mlle Kay Stammers, Angleterre, et Bob Murray, Montréal; Mlle Margot Lumb, Angleterre, et Jack Brawn, Vancouver, défont Mme Helen Dyson et David M. Jones, New-York, 3-6, 6-3, 6-2.

Semi-finales Mlle Joan Ingram, Angleterre, et Billy Reese, Atlanta, Ga., défont Mlle Margot Lumb, Angleterre, et Jack Brawn, Vancouver, 6-1, 8-6; Mlle Evelyn Dearman, Angleterre, et Laird Watt, Montréal, défont Mme H. Fisher, Calgary, et John Forman, University of North Carolina, 6-3, 6-3.

Juniors — Dames — Simples Finale Mlle Rosette Renshaw, Montréal, défait Mlle Claire Renshaw, Montréal, 6-1, 6-1.

Junior — Filles — Simples Semi-finale Mlle Ruth Kerr, Toronto, défait Mlle Grace Rappell, Toronto, 6-2, 6-3.

Junior — Messieurs — Simples Bill Pedlar, Vancouver, défait Charlie Saba, Toronto, 6-2, 6-2, 6-1; Nick Saba, Toronto, défait Alfie Brenner, Toronto, 6-1, 6-3, 6-2.

Vétérans — Messieurs — Doubles Semi-finale Gordon Spanner, Toronto, défait W. C. Richardson, Toronto, 6-2, 7-5; F. B. Hoyle, Toronto, défait O. Dupont, Montréal, 6-2, 6-2.

Vétérans — Messieurs — Simples Semi-finale C. H. Starr et A. R. Rice, Toronto, défont W. C. Richardson, Toronto, et O. Dupont, Montréal, 5-7, 6-3, 6-2.

MONTREAL

ab.	p.	cs.	r.	a.
all, 2b	5	1	2	2
ffries, 3b	4	0	0	1
afey, cc	3	1	2	2
ugas, cd	4	1	1	0
obb, 1b	4	0	1	0
arris, cg	4	1	1	2
ankey, ac	3	0	1	1
ies, r	1	0	1	0
ohnson, l	1	0	1	1
yllykangas, l	1	0	1	1
Benning	1	0	1	0
c-Hargrave	1	0	1	0
Total	35	7	14	18

SYRACUSE

ab.	p.	cs.	r.	a.
lossop, 2b	4	1	1	2
oser, cd	4	1	1	2
orter, cg	3	1	2	2
cCormick, 1b	3	1	2	0
raft, cc	3	0	1	2
ullaw, 3b	3	2	1	2
post, ac	3	1	2	4
ampbell, r	2	1	1	0
ockette, l	0	0	0	0
Total	27	9	11	21



Le major général Sir James MacBrien, K.C.B., C.M.G., D.S.O., commissaire général de la Gendarmerie Royale du Canada, qui envoie un détachement de 32 agents à cheval pour une série de parades musicales à l'Exposition agricole de Montréal, du 9 au 17 août prochain, à King's Park, boulevard Décarie.

Les commissaires de l'Exposition annoncent également que la fameuse fanfare des Royal Highlanders of Canada, désignée sous le nom de "Black Watch", exécutera des concerts quotidiens, dans la matinée et la soirée, sous la direction du capitaine Hugo-G. Jones. C'est donc à la musique de cette fanfare renommée que les chevaux de la police de Montréal et de la Gendarmerie Royale exécuteront ces gracieuses parades musicales qu'il ne nous est pas souvent donné de voir à Montréal. De fait, ce sera la première fois que des membres de ces deux corps de police mentionnés paraîtront en public à Montréal dans ce rôle élégant. Le public saura certainement apprécier la promesse et l'habileté des cavaliers qui feront exécuter à leurs nobles montures des choses si surprenantes et inattendues que les spectateurs n'en croient pas leurs yeux.

Comme il a déjà été annoncé, le programme d'attractions à l'Exposition sera des plus variés. Les divertissements se contenteront par centaines et les numéros éblouissants qui seront exécutés devant la grande estrade deux fois par jour, feront sensation. De plus, les expositions agricoles, industrielles et commerciales seront innombrables et les courses sous harnais seront attentivement suivies pour tous les amateurs.

MONTREAL

ab.	p.	cs.	r.	a.
all, b	3	1	0	2
ffries, 3b	1	0	0	0
enning, 3b	1	0	0	0
afey, cc	2	0	0	0
ugas, cd	3	0	3	1
obb, 1b	4	0	0	1
arris, cg	4	0	0	1
ankey, ac	2	0	0	5
argreaves, r	3	0	1	1
illi, l	3	0	0	1
Totaux	26	1	24	14

SYRACUSE

ab.	p.	cs.	r.	a.
lossop, 2b	4	2	2	3
oser, cd	4	2	2	0
orter, cg	4	1	3	2
cCormick, 1b	4	0	1	1
raft, cc	4	1	1	0
Moore, r	4	0	1	10
ullaw, 3b	4	0	2	1
ost, ac	3	0	1	1
Moore, l	3	1	1	1
Totaux	34	7	13	27

Les Royaux au bâton

(Parties de vendredi non comprises)

ab.	p.	cs.	r.	a.	P.	P.
Smythe	33	68	26	4	1	362
Dugas	37	270	80	28	11	333
Jeffries	94	368	120	26	2	47
Dunlap	35	227	102	19	2	42
Bell	83	383	109	10	1	40
Cobb	60	221	66	13	2	40
Harris	81	278	81	17	2	12
Benning	33	89	14	1	0	5
Johnson	22	50	14	4	0	5
Chandler	30	86	28	5	1	2
Poll	17	34	28	4	1	2
Sankey	93	356	93	14	3	1
Pattison	12	10	4	2	0	0
Haley	17	43	22	5	0	24
Kies	67	198	44	5	1	0
Duke	24	80	13	1	0	2
Lisabee	18	32	4	1	0	3
Myllykangas	19	46	4	0	1	0

LES LANCEURS

Duke	P.	P.	P.	P.	P.	
Duke	24	159	169	62	32	46
Lisabee	18	32	4	1	0	3
Smythe	33	68	26	4	1	362
Dugas	37	270	80	28	11	333
Jeffries	94	368	120	26	2	47
Dunlap	35	227	102	19	2	42
Bell	83	383	109	10	1	40
Cobb	60	221	66	13	2	40
Harris	81	278	81	17	2	12
Benning	33	89	14	1	0	5
Johnson	22	50	14	4	0	5
Chandler	30	86	28	5	1	2
Poll	17	34	28	4	1	2
Sankey	93	356	93	14	3	1
Pattison	12	10	4	2	0	0
Haley	17	43	22	5	0	24
Kies	67	198	44	5	1	0
Duke	24	80	13	1	0	2
Lisabee	18	32	4	1	0	3
Myllykangas	19	46	4	0	1	0

Jersey City 00001000—1 7 1
Harris et Savino; Mangum et Redmond.
Baltimore 110010000—3 6 7
Kleinke, Kaufman et Poland; Matuzak, Sivess, Gumbert et Crouse, Gray.
Toronto 400000000—4 8 0
Newark 01200010x—6 11 2
Davis et Hogan; Sundra et Herberger.

Association américaine

Hier

Columbus	050 000 003—8 9 1
Saint-Paul	000 000 002—2 8 3
Macon et Crouch; Coombs et Paak.	
Toledo	031 000 002—12 9 1
Minneapolis	302 100 300—9 12 3
Sorrell, Birkoff et Linton; Henry, Baker, Pett et Dickey.	
Toledo	104 002 121—11 9 2
Minneapolis	122 111 010—9 14 2
Cohen et Linton; Tauscher, Baker et Dickey.	
Columbus	001 110 000—3 7 3
Saint-Paul	101 000 010—1 4 2
Lanier Potter, Cooper et Crouch; Cox et Fenner.	
Louisville	000 001 010—2 9 1
Marlow, Terry et Berres; Milnar et Reif.	
Indianapolis	000 000 000—0 5 0
Kansas City	000 101 000—2 5 0
French et Riddle; Kleinbans et Hartje.	

Résultat des joutes:

Le combat de mercredi soir est à finir

Les amateurs ont appris avec plaisir que le champion Yvon Robert avait accepté de rencontrer Ed Don George dans un match dont le temps est illimité, car de cette façon il est impossible d'avoir une rencontre nulle et l'on pourra connaître le meilleur homme des deux.

Le promoteur Ganson a dû faire de nombreuses démarches et avoir de nombreuses entrevues avant de pouvoir faire consentir les deux hommes à accepter un match à finir et à accepter les conditions qui étaient offertes pour cette finale qui aura lieu mercredi soir prochain, au Forum.

Ed Don George s'attend de faire son entrée dans l'arène en meilleure condition que jamais, pesant 225 livres, ce qui est cinq livres de moins qu'il ne pèse actuellement. Cet excès de poids disparaîtra rapidement cependant.

Le Dr Frederick Meyers, "Wee" Willie Davis et Mike Boskus sont les entraîneurs de George, qui a tenu ses premiers exercices hier au Forum.

Tandis que les amateurs pourront aller voir George à l'oeuvre au Forum, tous les jours à deux heures, ils auront aussi l'occasion d'assister à l'entraînement d'Yvon Robert, au Stade Exchange, à 4 heures tous les jours jusqu'à mardi, alors que les deux adversaires seront examinés par la Commission.

Don George y est allé sérieusement à son premier exercice hier. Il a malmené ses trois rivaux, se servant de la prise qui a envoyé Cy WWilliams à l'hôpital. George a été impressionnant hier et il a pratiqué durant plus d'une heure sans un instant de repos.

Plus le combat sera long, plus j'aurai de chances de triompher, a déclaré George après son exercice, et il est apparent qu'il se prépare pour une longue bataille. Le combat n'a pas de limite de temps, et, comme résultat, il peut ne se terminer que fort tard dans la nuit.

Le champion et l'aspirant se servent de méthodes différentes pour se préparer au match. Yvon Robert s'entraîne en vue d'un combat court. Il a l'intention de se lancer furieusement à l'attaque dès le début du match et de tenter de triompher aussitôt que possible. Il espère pouvoir terminer le combat en moins de 60 minutes.

Le baseball

INTERNATIONALE

Hier

Syracuse 9, Montréal 7
Syracuse 7, Montréal 1
Toronto 6, Toronto 4
Rochester 15, Baltimore 3
Buffalo 6, Jersey City 4 (13 m.)
Buffalo 2, Jersey City 1

Le classement

G.	P.	Pc.	Diff.
Montréal	73	29	716
Buffalo	82	44	542
Buffalo à Jersey City	59	510	2014
Syracuse	52	50	510
Toronto	49	49	500
Toronto à Newark	43	475	2815
Baltimore	38	33	418
Baltimore à Jersey City	32	59	317

Aujourd'hui

Montréal à Syracuse
Toronto à Newark
Buffalo à Jersey City
Rochester à Baltimore

Demain

Montréal à Syracuse (2 p.)
Toronto à Newark (2 p.)
Buffalo à Jersey City (2 p.)
Rochester à Baltimore (2 p.)

AMERICAINE

Hier

New-York 8, Saint-Louis 2
Boston 6, Detroit 5 (10 m.)
Washington 13, Cleveland 2
Chicago à Philadelphie, sera jouée plus tard.

Le classement

G.	P.	Pc.	Diff.
New-York	59	28	678
Chicago	54	36	600
Detroit	51	36	586
Boston	47	37	565
Cleveland	45	43	454
Washington	38	47	447
Saint-Louis	28	60	318
Philadelphie	26	59	306

Aujourd'hui

Saint-Louis à New-York
Detroit à Boston
Chicago à Philadelphie
Cleveland à Washington

Demain

Saint-Louis à New-York
Chicago à Philadelphie
Detroit à Boston
Cleveland à Washington

NATIONALE

Hier

Chicago 5, New-York 3
Pittsburgh 1, Boston 0
Philadelphie à Cincinnati
Brooklyn à Saint-Louis, sera jouée plus tard.

Le classement

G.	P.	Pc.	Diff.
Chicago	57	32	640
Pittsburgh	54	37	593
Pittsburgh	47	43	524
Saint-Louis	46	42	514
Boston	44	47	484
Cincinnati	36	51	414
Brooklyn	26	60	319
Philadelphie	26	59	321

Aujourd'hui

New-York à Chicago
Boston à Pittsburgh
Brooklyn à Saint-Louis
Philadelphie à Cincinnati

Demain

New-York à Chicago
Boston à Pittsburgh
Brooklyn à Saint-Louis
Philadelphie à Cincinnati

Les champions du Canada

Toronto, 31. — Voici l'ordre des finales des championnats canadiens qui se termineront cet après-midi au "Toronto Cricket Club".

Messieurs, simples: Bobby Murray, Montréal, vs Walter Senior, San-Francisco.

Dames, simples: Mlle Evelyn Dearman, Angleterre, vs Mlle Mary Hardwick, Angleterre.

Messieurs, doubles: Laird Watt et Bobby Murray, Montréal, vs Walter Martin, Toronto, et David M. Jones, New-York.

Dames, doubles: Mlle Evelyn Dearman et Mlle Joan Ingram, Angleterre, vs Mlle Mary Hardwick et Mlle Margot Lumb, Angleterre.

Mixtes, doubles: Mlle Evelyn Dearman, Angleterre, et Laird Watt, Montréal, vs Mlle Joan Ingram, Angleterre, et Billy Reese, Atlanta, Ga.

Junior, Messieurs, simples: W. H. Pedlar, Vancouver, vs Nick Saba, Toronto.

Vétérans, Messieurs, simples: Gordon Spanner, Toronto, vs F. B. Hoyle, Toronto.

Vétérans, Messieurs, doubles: C. H. Starr et A. R. Rice, Toronto, vs W. C. Richardson, Toronto, et O. Dupont, Montréal.

Les Royaux au bâton

(Parties de vendredi non comprises)

ab.	p.	cs.	r.	a.	P.	P.
Smythe	33	68	26	4	1	362
Dugas	37	270	80	28	11	333
Jeffries	94	368	120	26	2	47
Dunlap	35	227	102	19	2	42
Bell	83	383	109	10	1	40
Cobb	60	221	66	13	2	40
Harris	81	278	81	17	2	12
Benning	33	89	14	1	0	5
Johnson	22	50	14	4	0	5
Chandler	30	86	28	5	1	2
Poll	17	34	28	4	1	2
Sankey	93	356	93	14	3	1
Pattison	12	10	4	2	0	0
Haley	17	43	22	5	0	24
Kies	67	198	44	5	1	0
Duke	24	80	13	1	0	2
Lisabee	18	32	4	1	0	3
Myllykangas	19	46	4	0	1	0

Les Royaux au bâton

(Parties de vendredi non comprises)

ab.	p.	cs.	r.	a.	P.	P.
Smythe	33	68	26	4	1	362
Dugas	37	270	80	28	11	333
Jeffries	94	368	120	26	2	47
Dunlap	35	227	102	19	2	42
Bell	83	383	109	10	1	40
Cobb	60	221	66	13	2	40
Harris	81	278	81	17	2	12
Benning	33	89	14	1	0	5
Johnson	22	50	14	4	0	5
Chandler	30	86	28	5	1	2
Poll	17	34	28	4	1	2
Sankey	93	356	93	14	3	1
Pattison	12	10	4	2	0	0
Haley	17	43	22	5	0	24
Kies						



Affiliés à la Soc. Can. d'Histoire Naturelle et reconnus d'utilité publique par le Gouvernement de la Province de Québec. COMMISSION DES C. J. N. MEMBRES EX OFFICIO. — F. MARIE-VICTORIN, P.E.C., J. BRUNEL, J. ROUSSEAU, J. GAUTHIER, respectivement président, secrétaire général, trésorier et chef du secrétariat de la S.C.N. MEMBRES DESIGNÉS PAR LE CONSEIL DE LA SOCIÉTÉ. — F. ADRIEN, C.S.C. directeur général des C.J.N. — STY-ALPHONSINE, C.N.D. sous-directrice. — Les chefs de service suivants: F. MARIE-VICTORIN (Botanique); Dr Georges PRE-

No 325 31 juillet 1937

LES OUAOUARONS

Quand l'arbre enténébré dans les lacs semble choir, Grenouilles que la mort des soleils fait poètes, Vos chants, tels des adieux à la fuite du Soir, Surgissent, solennels, au bord des eaux muettes.

Grenouilles, mon enfance a compris votre voix, Pieds nus et l'âme ouverte au cantique des grèves, Esseulé dans la paix auguste des grands bois, J'ai fait aux couchants roux l'hommage de mes rêves.

Comme un troupeau de bouefs, vers la chute du jour, Emplit de beuglements le calme des prairies, Vous avez, quand vient l'heure où l'âme a plus d'amour, Peuplé de chants profonds mes jeunes rêveries.

Qu'ils sont lointains les soirs pensifs de mes douze ans, Ces soirs dont la grandeur a fait mon âme austère, Ces soirs où vous chantiez, ouaouarons mugissants, La douce majesté de la grise lumière!

Je revois la savane où ces soirs sont tombés, Je revois s'empourprer les soleils en déroute: En vain le flot des nuits me lève à dérobés, Sanglante, leur image à mon rêve s'ajoute.

Ah! vos cris d'autrefois, grenouilles de chez nous, A jamais regrettés, traversent ma mémoire: Toujours dans mon esprit, religieux et doux, Regardant vos yeux d'or vers des soirs pleins de gloire!

Albert FERLAND

L'Esturgeon commun

Les Cercles des Jeunes Naturalistes ont reçu, en même temps que les nouveaux Tracts, le dernier livre de M. Claude Melançon, Les Poissons de nos Eaux. A cet ouvrage, qui devrait trouver place dans toutes nos bibliothèques, nous empruntons la chronique d'aujourd'hui. Le lecteur y verra sans doute le goût de connaître davantage la vie pittoresque et variée des multiples habitants de nos eaux.

Les sous-titres sont de nous. LE CHRONIQUEUR

Avec ses cinq rangées de boucliers à éperon, les petites écailles dures, serrées, qui le revêtent d'une sorte de cotte de mailles, et son nez allongé en fer de lance, il fait songer aux lourds chevaliers des légendes qui galopaient de château en château pour occire des dragons et délivrer de mignottes captives. Comme eux, il appartient à une autre époque, riche en monstres autrement concrets que les adversaires habituels des Lancelot et des Galaad; une époque beaucoup plus reculée, alors que les requins régnaient sur le monde océanique et qu'il fallait vivre hérissé, toutes armes dehors. Seulement, lui a survécu, grâce sans doute à l'armure dont il cherche aujourd'hui à se débarrasser, dont il abandonne même quelques parties avec l'âge, laissant en héritage à ses enfants le vieil uniforme à peu près complet et anachronique. Car, il semble bien n'avoir plus besoin de ses piques parmi la faune moderne. Elles ne font que l'empêcher de protéger contre les Lamprolopes ou l'Homme, ses pires ennemis. D'ailleurs, elle ne convient pas à son air bonasse, encore moins à ses moeurs paisibles. Mais lui-même est appelé à disparaître avant d'avoir fait peau nette. Un poisson comme l'Esturgeon, qui peut valoir quelques centaines de dollars, est condamné à une prompt disparition. Personne ne verra la transformation complète de ce faux paladin.

Poisson royal

En attendant, il convient de s'arrêter à ce poisson royal que les souverains anglais se réservaient et que le Père Charlevoix dit porter "une manière de couronne... et de petites figures qui approchent de celles de la fleur de lys". Si certaines parties de son anatomie l'apparentent aux Requins, il a su se ranger et corriger les moeurs sanguinaires de la tribu. Fuyant l'aventure et les coups, il se promène lentement sur les fonds vaseux de la mer, en traînant les quatre barbillons tactiles qu'il a sous le museau. L'écartement entre ces barbillons et sa bouche privée de dents est si bien calculé que, dès la proie sentie, l'Esturgeon n'a qu'à allonger ses lèvres extensibles et à l'aspirer. Il va de soi que cette façon paresseuse de s'alimenter, en balayant le sol par le vide, le condamne au régime des mollusques, vers et petits poissons qu'il surprend sur leurs frayères.

Pour dégager les proies envahies, l'Esturgeon se sert de son museau, ou rostre, comme d'une pelle. Ce rostre s'érouisse en vieillissant et change de forme. Les mâles ont la tête oblongue et les femelles, triangulaire. Au printemps, les Esturgeons quittent la mer, leur habitat naturel, et vont frayer en eau douce.

La femelle choisit un fond solide, s'installe dans un creux du sol avec un groupe de mâles plus petits qu'elle et commence à pondre ses oeufs dont le nombre moyen est de 1,500,000. Sa ponte dure plusieurs semaines. Après quoi, mâles et femelles, épuisés, retournent à l'océan se revigorer. Les oeufs, gros de 3-32 de pouce, éclosent en huit jours à une température de 65 degrés F. Les alevins demeurent quelque temps en eau douce, puis descendent à la mer, où ils atteignent rapidement une grande taille. Si les Esturgeons capturés dans nos eaux dépassent rarement six pieds, c'est qu'on ne leur permet pas de grandir.

L'Esturgeon russe, le même que le nôtre à quelques écailles près, peut atteindre une longueur de plus de 22 pieds et le poids de deux tonnes. Mais sa pêche est réglementée, précaution qui assure l'existence de milliers de personnes, employées à la préparation du caviar et du calyk.

Le caviar, condiment apprécié des gourmets, est fait d'oeufs d'Esturgeon, à demi développés, qu'on débarrasse de leur membrane protectrice et qu'on soumet à la déshydratation par le sel. Le calyk est de la chair d'Esturgeon fumée.

Avec la vessie natatoire de l'Esturgeon, les Russes font aussi l'ichtyocolle, ou colle de poisson, employée à de multiples usages, en particulier à la clarification des vins.

La pêche de l'esturgeon

La pêche de l'Esturgeon est très ancienne au Canada. Nos Peaux-Rouges la pratiquaient, en hiver, avec des filets grossiers, en été, au harpon. Ils en prenaient de grandes quantités près des Trois-Rivières. Chez les Algonquins, l'Esturgeon était le plat de résistance des festins de noces.

L'Esturgeon se défend peu, et comme il se tient généralement en eau basse, il est de capture facile. Nos pêcheurs du haut Saint-Laurent en profitent pour raffler les jeunes qu'ils vendent sous le nom de Mailles ou d'Escargots, détruisant ainsi sans grand profit ce poisson aux oeufs d'or. De Québec, où elle s'est installée il y a quelques années, mais sans succès, l'industrie de la préparation du caviar a passé en Ontario et dans les Province Maritimes. Dans cette préparation entrent surtout les oeufs des Esturgeons de lac (Acipenser fulvescens Rafinesque). L'une des quelque soixante espèces répandues sur le globe.

L'Esturgeon de lac et l'Esturgeon à rostre court (Acipenser brevirostris Le Sueur), autres espèces canadiennes plus rares, habitent en eau douce. Ils ne vont jamais à la mer. A cette différence près, ils ont les mêmes moeurs que l'Esturgeon commun.

L'Esturgeon de lac, indigène aux provinces de Québec et d'Ontario, peut mesurer jusqu'à neuf pieds mais l'Esturgeon à rostre court atteint à peine 2 1/4 pieds. C'est probablement de cet Esturgeon, équivalent américain du Sterlet d'Europe, que parle Charlevoix quand il constate dans nos eaux la présence d'une petite espèce d'esturgeon

dont la chair est très tendre et très délicate".

Claude MELANÇON Les Poissons de nos Eaux. (Librairie Granier Frère, Lmtée, éditeur, Montréal).

Charles-Edward Saunders, un bienfaiteur de l'humanité

En la personne de Charles-Edward Saunders, le créateur du blé Marquis, le Canada vient de perdre un de ses fils les plus méritants. M. Haroux, dans son premier-Montréal du 26 juillet, a esquissé la noble figure de celui à qui l'Ouest canadien doit une partie de sa fortune. S'il y a des jeunes naturalistes qui n'ont pas lu cet article, ils feront bien de s'y reporter, et à l'heure où l'on exalte partout la force brutale, de méditer un instant la féconde carrière d'un grand conquérant de la paix. Ils comprendront mieux ce que l'humanité doit aux hommes comme Charles-Edward Saunders, à tous ces donneurs de plantes qui, avec une patience inlassable, ont asservi le monde végétal, et sans lesquels notre civilisation ne serait pas ce qu'elle est. Et ils appelleront de leurs vœux le jour où, le climat scientifique étant chez nous devenu propice, nous pourrions enfin, comme nos compatriotes anglais, donner au Canada et au monde un Banting ou un Saunders.

Roger GAUTHIER

BOITE AUX QUESTIONS

Q. — Voudriez-vous m'identifier cet insecte et ses parasites trouvés dans une couche chaude? — S. D., Sainte-Mélanie.

R. — L'insecte est un Hyménoptère parasite de la grande famille des Ichneumonides. Son nom est Amblyteles subrufus.

Les minuscules animaux soumis avec l'Hyménoptère, sont des Acariens. Ils appartiennent à la classe des Arachnides. Les moeurs et habitudes des Acariens sont encore peu connues et rares sont les naturalistes qui s'en sont occupés sérieusement. Souvent, ils se présentent sous l'aspect d'amas recouvrant en partie les feuilles de certains végétaux ou s'attachent en grand nombre au corps d'insectes vivant dans les matières animales et végétales en décomposition. Les Coléoptères des genres Necrophore, Hister, etc., portent généralement de ces petits animaux accrochés à leurs pattes; le Bolitotherus cornutus, de couleur brun sombre, qui habite les énormes champignons polypores qu'on voit fréquemment sur les souches d'arbres, se présente souvent à nos yeux avec un manteau jaune clair; ce manteau examiné de près au moyen d'une loupe, dévoile des centaines d'Acariens qui recouvrent le corps de l'hôte en entier.

— G. Chagnon.

Tombola à St-Hippolyte

M. l'abbé Cléophas Pigeon, curé de Saint-Hippolyte, annonce que la tombola a profité des oeuvres paroissiales, s'ouvre jeudi soir, le 29 juillet, sous la présidence honoraire de M. le maire et Mme la maîtresse M. et Mme Arthur Gobier, et de MM. les conseillers municipaux et leurs dames.

Il y aura kiosques, bingo, restaurant et attractions diverses.

La tombola se tiendra à la salle paroissiale et lundi soir, le 9 août, aura lieu le tirage.

Adressez-vous au Service de librairie du "Devoir", 430 Notre-Dame. Avez-vous besoin de bons livres? me, est, Montréal.

L'orgue "électrique" ou "électronique"

Opinion de M. Amédée Gastoué, musicien et musicologue catholique, bien connu comme une grande autorité dans le domaine de la musique d'église.

Ces lignes sont extraites d'un article paru dans la "Semaine Religieuse" de Paris, le printemps 1931, et reproduit dans le Bulletin Paroissial liturgique des Bénédictins de Saint-André, en France.

L'auteur fait l'histoire des développements apportés à l'orgue avec l'utilisation de l'électricité dans les transmissions, les soufflets, etc., et continue: "Voici qu'avec la T. S. F. une nouvelle source d'agents sonores est révélée. L'invention du grand savant catholique Branly devait, par ses conséquences et ses dérivés, déclencher, grâce à l'emploi de la lampe à trois électrodes, des manifestations de bruits jusqu'alors inconnus... Ces bruits, disciplinés et devenus bientôt des sons déterminés, allaient permettre le réglage des postes, et arriver à constituer une gamme tout entière, aux timbres d'une exquise pureté... Or, frappés du rapport que présentent, avec ceux de l'orgue, certains des sons radio-phoniques, plusieurs savants de divers pays se sont efforcés d'obtenir des orgues, parlant par les oscillations électriques ainsi transformées sans qu'il soit besoin de soufflets, de mécaniques et tuyaux."

"Poursuivies durant plusieurs années, leurs recherches aboutirent en 1930 à la présentation d'un petit orgue de laboratoire, à l'Académie des Sciences, présentation faite par M. le général Ferrier lui-même, de cet instrument à deux claviers et pédalier; il fut soumis aussi au contrôle et divers organismes et critiques, dont plusieurs, et non des moins connus, se sont enthousiasmés pour la nouvelle découverte. En effet, justifiant ces pronostics, les inventeurs, sur ces instruments construits depuis leurs premiers essais, ont obtenu et réussi à établir autant et plus de sonorités variées qu'avec un grand orgue à tuyaux... et en outre des timbres nouveaux et des combinaisons, en principe, illimités.

"C'est dire que sur un tel instrument "électronique" on peut jouer toutes les oeuvres écrites par les maîtres de l'orgue, depuis Couperin ou Grigny jusqu'à Guilmaut et Franck, et obtenir la sonorité du plus (pianissimo) convenable à un accompagnement, jusqu'au (fortissimo) capable de remplir les plus vastes édifices.

"D'autre part, un tel instrument, par sa construction qui peut être entièrement d'acier et d'alliages inoxydables, conviendra aussi bien à des climats chauds et humides... sans avoir à craindre les multiples variations de température. J'ajoute que, avec les facilités offertes par la transmission électrique, l'orgue électronique permet de faire parler ses timbres là où on le désire. Avec cet instrument, on peut faire instantanément résonner en écho des jeux placés dans une tribune, une chapelle, au choeur, ou dans la nef."

"Quelle admirable découverte que cette musique des ondes radio-phoniques mises au service de la liturgie sacrée, dont la fin principale est la gloire de Dieu, avec la sanctification des fidèles". — A. Gastoué.

Celui qui indiquerait que cet orgue pourra avoir sa place à l'église, tout comme l'orgue à tuyaux.

Il est même appelé à révolutionner avec avantage la facture des orgues et la bonne utilisation des ondes.

L'Amérique a déjà pris l'initiative dans la construction de ces appareils.

Ainsi l'orgue Hammond se vend aux Etats-Unis depuis près de deux ans. Pendant ce court espace de temps, plus de 1,000 instruments ont été installés dans des églises, cathédrales, chapelles. Certains de ces temples sont très anciens; dans d'autres, l'aménagement d'un orgue Hammond fut prévu par l'architecte même, dans ses plans. Les uns peuvent recevoir mille fidèles, d'autres moins d'une centaine.

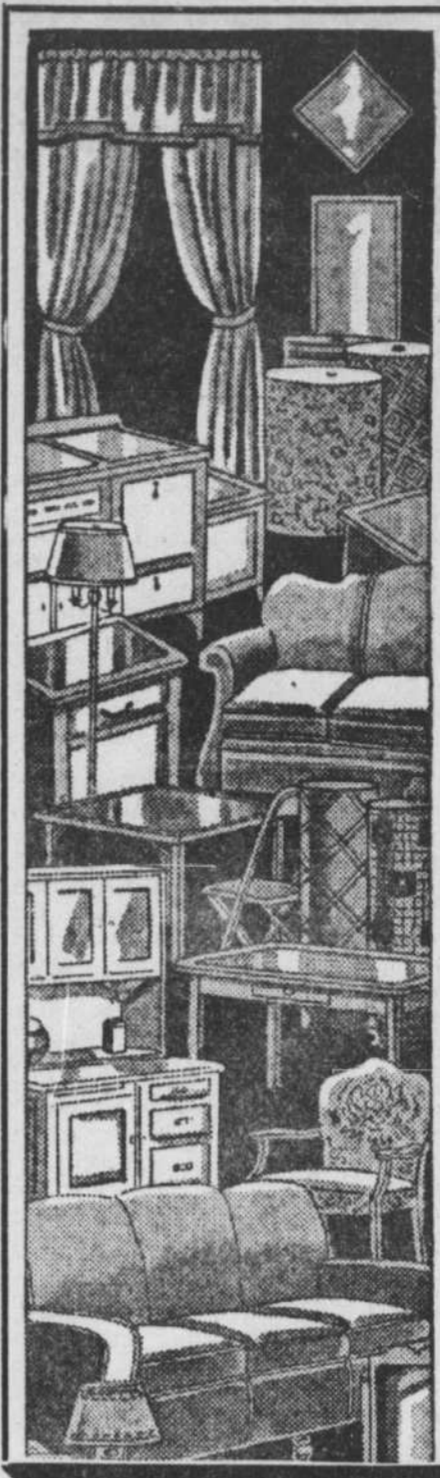
On vient de prendre les mesures nécessaires pour que cet instrument soit fabriqué au Canada par la Northern Electric Company Limited, sous le nom d'orgue North-ern-Hammond.

Cet orgue est vendu par la maison Willis & Co., Limited, de Montréal.

Décès d'un missionnaire abénakis

Odanak, comté d'Yamaska, 30. — Le 23 juillet dernier est décédé M. le chanoine de Gonzague, desservant de la mission abénakise d'Odanak. Il était né en 1864, du mariage de Louis de Gonzague, grand chef des Abénakis, et de Théotiste Courchesne. Il fit ses études classiques et théologiques au séminaire de Nicolet.

Ordonné prêtre le 30 août 1891, par Mgr Gravel. Il fut successivement



VENTE SEMESTRIELLE de MEUBLES et GARNITURES de MAISON

Cette vente n'est pas un vain mot, car elle vous fait réaliser des ECONOMIES de 20% à 40% sur les prix ordinaires.

En raison de l'importance de nos achats, les manufacturiers nous ont consenti des prix très intéressants et nous avons marqué des prix de vente semi-annuelle sur la plupart de notre propres assortiments.

- LE CHOIX EST VARIE ET CONSIDERABLE
LES PRIX SONT ATTRAYANTS
LES CONDITIONS DE PAIEMENT TRES AVANTAGEUSES

- AUCUN VERSEMENT COMPTANT N'EST NECESSAIRE
PAIEMENTS MENSUELS pour CONVENIR à tous les BUDGETS
LIVRAISON IMMEDIATE OU FUTURE, SUIVANT VOS DESIRS
FORTE ALLOCATION POUR VOS MEUBLES ACTUELS
LIVRAISON GRATUITE SUR NOS ROUTES REGULIERES
EMMAGASINAGE GRATUIT JUSQU'A DEMANDE.

Dupuis Frères ALBERT DUPUIS, président ARMAND DUPUIS, sec.-général. A.-J. DUGAL, v.-p. et dir.-général.

"Comment vivre au foyer?"

PAR ELISABETH CHOUQUET Petit guide, vivant et documenté, de science ménagère. — Comment les besoins ménagers peuvent être simplifiés et même rendus agréables par une bonne organisation et un outillage approprié. — Épanouissement de la personnalité féminine dans le cadre du foyer. — Un volume très illustré sous beau cartonnage, \$2.00 franco. Service de Librairie du DEVOIR, 430 rue Notre-Dame, Montréal.

Graphologie au "Devoir"

Nina — Nerveuse, vive, d'humeur capricieuse, elle est active et ambitieuse. L'imagination entraîne de l'exagération qui nuit à la sûreté du jugement.

Elle est très franche et dit carrément sa pensée même au risque de froisser.

La volonté est impulsive, ferme, parfois tenace, et capable cependant, de souplesses habiles: sans renoncer à sa volonté ou à ses idées, elle sait paraître céder.

Timide et se sentant gauche quand elle est intimidée. L'orgueil lui donne cependant une belle confiance en elle.

Portée à contredire, elle discute avec vivacité et entêtement, elle est quelquefois emportée et désagréable.

Bonne et généreuse, sensible et affectueuse, elle peut très bien se dévouer.

Elle aime bien à parler et ne s'en prive jamais.

Claire... de Lune. — Pas assez d'écriture. C'est l'analyse qui sera moins bien faite, tant pis! Très sensible et très tendre, d'une tendresse contenue et cachée car elle est fière et timide, d'une extrême réserve, avec un grand besoin d'affection.

Généreuse, bonne, sans égoïsme, elle est d'un dévouement qui ne sait pas compter.

L'imagination vive et délicate favorise le rêve, les chimères et les illusions.

Toujours simple et naturelle, elle plait par sa spontanéité.

La volonté est active et ferme, et aussi, d'une grande souplesse habile, sincère, loyale et constante.

L'activité a des alternations d'ardeur et de mollesse. Petites tristesses, souvent sans causes... d'ailleurs, sa sensibilité la rend

ANTIKOR-LAURENCE Entrez CORPS VERRUES DURILLONS PHARMACIE LAURENCE 25

bien vulnérable. Très gentille, elle a de l'idéalisme et de la distinction, mais, pour avoir un jugement sûr, il faudrait surveiller et modérer l'imagination.

Kyngi — Cinq ou six lignes d'écriture ne valent pas grand chose pour l'analyse graphologique.

Une personne nerveuse, un peu agitée et exagérée qui se monte facilement la tête et dont le jugement par conséquent, n'est pas toujours sûr. Orgueil et confiance en soi.

L'activité est grande, mais les difficultés découragent vite.

L'humeur est très variable et souvent triste. Bonté et dévouement.

La volonté, indécise, souple, influençable, n'est pas forte.

Vivacités et emportements courts. Pas très pratique, l'ordre fait défaut et en agissant avec tant de précipitation, on doit souvent oublier des choses essentielles.

Les études ne sont envoyées personnellement qu'à des conditions spéciales.

Paul F. — Il est intelligent, d'un esprit clair, précis, raisonneur et juste. Il n'aime pas les complications et les subtilités, et étant lui-même absolument sincère, il ne pardonne ni la ruse ni la mensonge.

Très bon, il a des affections profondes et constantes, mais il n'est pas démonstratif, car il est timide et naturellement réservé. Grand besoin de confiance et de tendresse.

La volonté est précise, ferme, très énergique. Opinions et idées personnelles et arrêtées; il contrôle et discute vivement pour les défendre et, quand il le peut, les imposer, car il est fait pour conduire et non pour être conduit, mais cela avec modération. Il a le sens de la justice et du fair play. L'orgueil est susceptible.

Actif et persévérant, sérieux et pratique.

C'est un homme très estimable et sympathique par bien des côtés. aime l'ordre et l'économie.

Jean DESHAYES

Coupon graphologique ESQUISSE GRAPHOLOGIQUE de JEAN DESHAYES "DEVOIR" Montréal, le 31 juillet 1937. Bon pour 2 semaines. Un coupon valable et 20 sous en timbres-poste doivent accompagner chaque envoi. Tout manuscrit doit être à l'encre, sur papier non rayé. Ne pas envoyer de copie. Adresse: Jean Deshayes, le "Devoir", Montréal.

Son chemin de Damas

(par Emery de Palencourt)

Comic strip panels with dialogue: Dieu? que le coup a été dur... Comment se vengera-t-elle?... Ses soixante-trois mille dollars?... Elle les aura... Quant au reste, Dieu y pourvoira. Mon père, allons maintenant apprendre la bonne nouvelle à notre dévoué gérant... Tu es raison, Jacques. Cela l'encouragera certainement. Ce pauvre Dugas, l'intérêt et l'attachement qui portés à notre maison, sont sans limites. A l'avenir, il aura un président qui le secondera... J'ai cru reconnaître la voix de Dolly tout à l'heure, Jacques?... Tout est fini entre elle et moi...

Éditeur: L'Ass. Cath. des Voyageurs de Commerce, section des Trois-Rivières. Illustration: Jean-Jacques Cuvelier, Trois-Rivières.